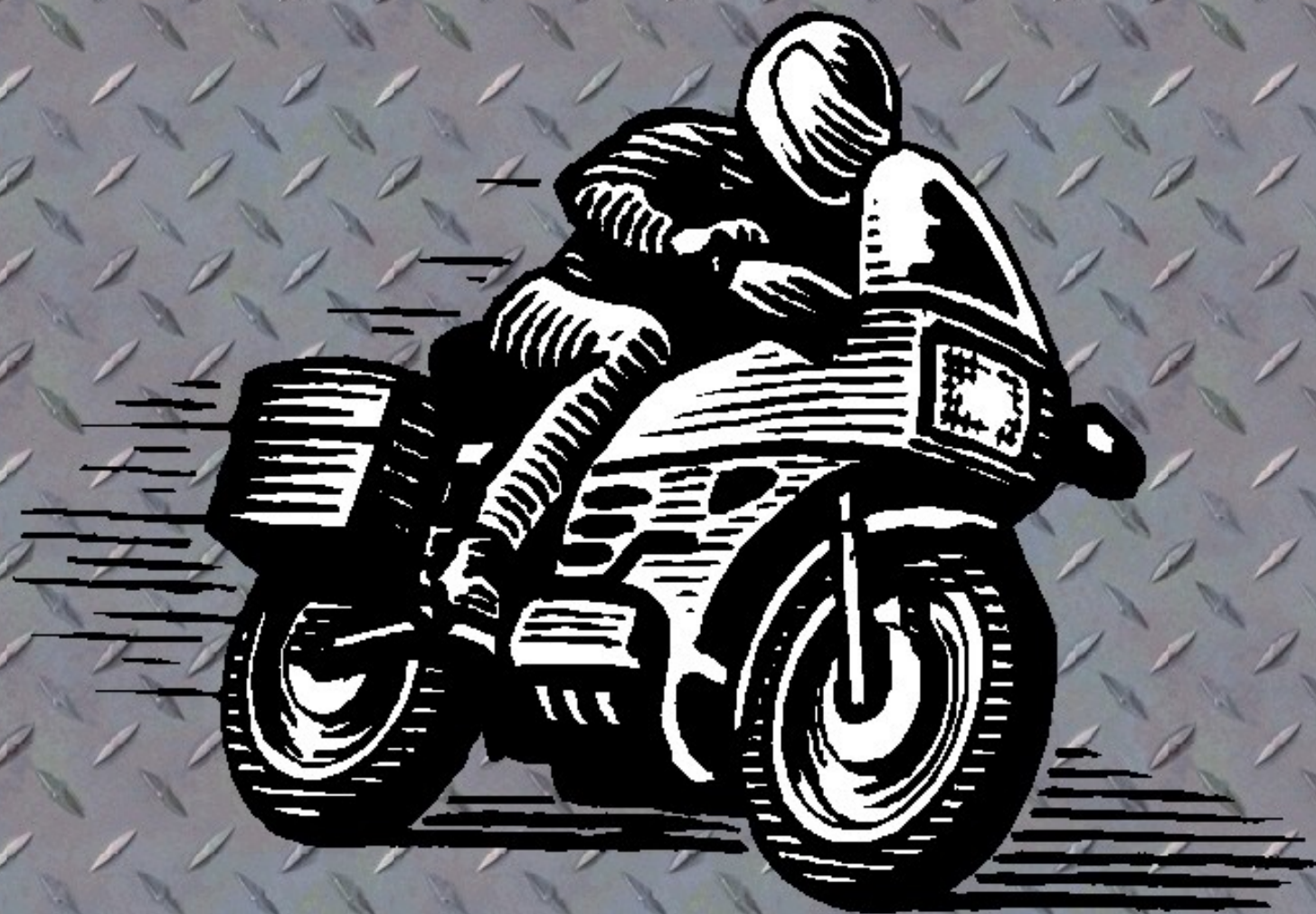


Le Justicier



Jean Marc Martel

roman policier

Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur : Série policière, CARBO, en 15 volumes : Un ex-policier devient enquêteur privé...)

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

L’Inceste... c’est pour la vie (Vécu d’un inceste dévastateur) © 1996

Élen (Saga familiale bouleversante) 1997 ©

Justice Maudite (Roman : Une victime n’accepte pas la Justice) ©2000

Que l’on continue... Julie (Prostitution juvénile, histoire vécue) © 2003

Journalisme d’enquête sur la construction © 2011

Opération Cobra (Roman policier sur la traite des blanches) © 2011

Le Québec Noir (Roman d’aventure sur le Québec futur) ©2011

Série érotique :

Myriam© 2011

Marie Lou© 2011

Mireille© 2011

Katrine© 2011

Je me hais... Je m’aime© 2011

Lina© 2011

Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.

**Dépot légal: Bibliothèque Nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011
ISBN : 978-2-924103-24-1**

Ce roman est publié par les Éditions Jean Marc Martel sans aucune aide gouvernementale.

**Tous les droits d’auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de l’auteur.
Aucune reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle ou complète
est interdite sans l’autorisation de l’auteur.**

jeanmarc-martel@hotmail.com

Partie un

Le capitaine Jean Poiré voit s'accumuler chaque matin des piles de dossiers se rapportant à des accidents de la route. Il déteste ce travail de gratte-papier qu'il a accepté presque sous la contrainte, mais il a accepté.

À la suite de sa nomination au grade capitaine, il s'était vu confier la charge du département de la circulation routière. Au début, il avait eu l'impression de se perdre dans toute cette paperasse, lui qui avait toujours partagé l'aventure, le risque, les longues nuits d'attente, les descentes et les arrestations musclées avec ses hommes au temps des enquêtes criminelles. Après quelques mois dans ses nouvelles fonctions, il regrettait la décision prise ce jour-là. Il se souvient du temps où il pouvait sortir librement, prendre l'air lorsqu'il en avait envie. Il se souvient également des paroles de son directeur. « *Jean, si tu veux poursuivre ta carrière, tu dois accéder à un poste supérieur dès maintenant. Tu ne peux pas refuser. Tu acceptes aujourd'hui ou tu restes lieutenant pour le reste de ta carrière. Tu m'as promené en bateau trop*

longtemps déjà. Ce matin, c'est terminé ton petit jeu. C'est oui ou c'est non ». Il avait dit oui et maintenant, il en subissait les conséquences. Lui qui, durant toute sa carrière, avait aimé se battre et vivre dans l'action, doit maintenant se débattre dans la bureaucratie et la paperasse. Assis derrière son bureau, il regarde l'amas de dossiers. Plus le temps passe, plus il déteste ce travail, plus il est malheureux. Il se sent inutile. Il a la bougeotte dans le sang depuis trop longtemps pour rester cloué sur une chaise huit heures par jour.



Il y a plusieurs années, il avait dû assumer un deuil douloureux suite à la mort de Caroline, sa jeune épouse. Il avait fini par comprendre qu'il ne pourrait la ramener à la vie et encore moins trouver quelqu'un qui lui ressemblerait en tous points. Il avait donc repris sa vie de célibataire, convaincu que jamais son cœur n'appartiendrait à personne. Il refuse de laisser entrer qui que ce soit dans sa vie privée. Seule sa sœur jumelle Henriette, qu'il surnomme Hengy, peut se permettre certaines remarques sur sa vie, mais encore là, il a des restrictions quant aux confidences qu'il lui fait, car à quarante ans, il veut rester libre de faire ce dont il a envie.

Plusieurs jeunes femmes tournent autour de lui, mais aucune n'a encore réussi à l'amadouer suffisamment pour se faire aimer. Dès qu'il se sent serrer de trop près, il rompt sans regret les amarres de sa relation. Il n'a plus envie de sacrifier sa liberté à qui que ce soit. Jean

Poiré est maintenant un homme seul et vide de sentiment. Caroline avait apporté dans la mort son bonheur, sa douceur et sa joie de vivre.

Son chalet du Lac Beauport est devenu un refuge où il peut vivre librement. Personne pour le surveiller ou le rappeler à l'ordre. Chaque année, en janvier, il s'offre un voyage dans le sud des États-Unis, trois semaines de chaleur et de plaisirs. Il y fait transporter sa moto par avion, afin d'en profiter au maximum. Dès son retour, le ski redevient son passe-temps, son échappatoire, son moyen d'évasion.

En cet été 2008, un événement tragique bouleverse de nouveau sa vie : la mort de Gilles, son neveu, son protégé. Une grande complicité s'était installée entre eux. Il se sentait coupable envers sa sœur de cette mort prématurée. Aux funérailles, il n'avait pu contenir son chagrin. Jamais depuis la mort de Caroline, il n'avait été aussi perturbé.

Il regarde ses dossiers et les repousse de la main. Il n'a pas le cœur à l'ouvrage. Sa journée se termine donc à dix heures du matin. Il avise sa secrétaire et quitte son bureau pour le week-end.

Chez lui, il retire rapidement son uniforme et s'empresse de boucler ses bagages. Il prend la direction de son chalet du Lac Beauport, son petit paradis. En cours de route, il échappe de peu à un accident. N'eût été la puissance du moteur de sa Corvette et de son habileté à conduire, il aurait pu à son tour devenir une victime. Il grogne de rage lorsqu'il arrête finalement sa voiture sport devant le chalet. Dès

qu'il rentre, il se verse une rasade de cognac pour se calmer en se laissant tomber sur le divan. Il a le cœur serré. La mort de Gilles le hante, l'assaille, le culpabilise. Jamais il n'aurait dû lui apprendre à conduire une moto et encore moins l'aider à s'en procurer une.

Il ne fait rien de tout le week-end. Il préfère prendre l'air sur son balcon, marcher autour du lac, retourner sans cesse dans sa tête la mort de Gilles, celle de Caroline, sa carrière, toute sa vie finalement. Il analyse pour la énième fois la profondeur du vide en lui. Pourquoi est-il encore là? C'est une question qui revient sans cesse dans son esprit dès qu'il est seul. Le dimanche soir, il rentre en ville sans avoir trouvé de réponses satisfaisantes.



Le jour se lève sur ce lundi matin aussi gris que son humeur. Après un copieux déjeuner, il revêt son uniforme d'officier : pantalon bleu, chemise blanche, cravate bleue, veston orné de galons jaunes et finalement, le képi. Il a maintenant honte de son uniforme qui avait pourtant fait sa fierté de devenir policier. Pour mille et une raisons, il lui semble que la police n'est plus en mesure d'assumer son rôle envers la société. Assaillis et infiltrés de toutes parts, les corps policiers semblent avoir les mains liées par tous les niveaux du gouvernement municipal.

Il attend patiemment devant la porte de l'ascenseur.

- Bonjour Jean, lui dit sa voisine.
- Bonjour Christine.
- Nous allons avoir une très belle journée, reprend-elle.
- Sans aucun doute, se contente-t-il de répondre. Il n’a aucune envie de lui tenir une conversation.
- Comment un homme aussi soigné que toi peut-il laisser traîner une mousse sur son veston? Joignant le geste à la parole, elle l’enlève en passant la main sur son épaule.
- Qu’est-ce que je ferais, si je ne t’avais pas? dit Jean en riant.

Il aime bien cette jeune femme très agréable, jolie et attirante à la fois, même s’il n’a jamais souhaité que les choses évoluent davantage entre eux. Elle est sa voisine de palier et pour cette seule raison, il a jusqu’à maintenant résisté à la tentation de l’inviter chez lui. Elle aurait sans doute accepté, mais il ne désire aucunement transgresser la ligne de conduite qu’il s’est fixée lors de son arrivée dans ce complexe immobilier : ne jamais se lier, d’aucune manière, avec une copropriétaire. C’est le seul moyen de protéger son intimité. Les affaires des autres ne l’intéressent pas et il refuse que l’on s’intéresse aux siennes.

Au quartier général, le policier de faction le salue respectueusement. Il lui rend son salut et monte à l’étage supérieur. Il ouvre la porte de son bureau, pousse un juron en apercevant la pile de documents déposée par sa secrétaire, retire son képi et fait une rapide révision

des messages téléphoniques. Rien d'intéressant ou d'urgent. Sans prendre le temps de s'asseoir, il consulte avec désintéressement les dossiers sur sa table de travail. Les récits d'accidents ramènent encore à sa mémoire la mort de Gilles. Le chauffard n'a toujours pas été localisé et chaque jour, Hengy lui téléphone dans l'espoir d'obtenir enfin une bonne nouvelle.

Les classeurs de carton contiennent les accidents avec décès de la fin de semaine. Ceux à bordure jaune sont moins importantes, ils touchent les blessés tandis que ceux à bordures vertes sont pour les accidents avec dommages matériels. Bilan final, dix morts et une trentaine de blessés plus ou moins graves. Il décide, pour le moment, de laisser ces mauvaises nouvelles derrière lui. Il préfère se rendre à la cafétéria prendre un bon café, histoire d'oublier un peu toute cette merde.

Une demi-heure plus tard, il est de retour à son bureau. Joanne lui remet son rapport détaillé pour la réunion générale des officiers. Chaque lundi matin le Directeur réunit son personnel. Chacun d'eux doit soumettre un rapport résumant les activités de la semaine précédente. Il n'en avait jamais préparé un seul, sa secrétaire le faisait de main de maître.

Installé dans la grande salle de conférence, il dépose l'amas de dossiers devant lui. Ses confrères lui jettent un regard frôlant le dédain. Poiré allait comme toujours monopoliser le temps de la réunion avec ses accidents. Il n'y en aurait que pour lui et les autres

passeraient en second. Tout le monde se lève à l'arrivée du Directeur qui fait signe à ses hommes de reprendre place. À tour de rôle, les responsables des unités donnent le résumé des dossiers en cours. Le capitaine Poiré attend patiemment son tour, totalement désintéressé par les racontars des autres. Trente minutes plus tard, il a la parole.

– Monsieur le Directeur, cette semaine nous avons eu dix morts et plus de trente accidents avec blessés plus ou moins graves. Je vous fais grâce des accidents mineurs. Je dois, encore une fois, insister sur les dossiers de chauffards ayant causé la mort des victimes. Nous perdons le contrôle. Nous ne pouvons plus effectuer de patrouilles spéciales, je manque de personnel pour répondre aux seuls accidents. Je crois qu'il serait grand temps de faire quelque chose, nous devons enrayer cette hécatombe. Les médias nous jugent durement et je sais qu'ils ne nous feront pas de cadeaux si des mesures ne sont pas prises rapidement. Je suggère que nous ayons une réunion avec nos confrères du provincial pour qu'une entente soit prise rapidement avec eux. Nous allons devoir réunir nos forces et nos ressources pour atteindre un maximum de résultats. Monsieur le Directeur, je prendrai les mesures nécessaires pour qu'une telle rencontre soit possible, avec votre approbation bien sûr.

– Poiré, vous ne prendrez aucune disposition tant que je ne vous en donnerai pas l'ordre. Le maire n'a aucun budget supplémentaire à nous accorder. Je vous crois simplement alarmiste.

La réunion se termine sur ces paroles du directeur « Pas de budget supplémentaire ». Certains confrères le touchent sur l'épaule en passant derrière lui. Est-ce pour se moquer de lui ou s'ils compatissent avec lui? Il demeure seul dans la grande salle. Dans un geste de frustration, son poing frappe sur la table avec une telle fureur que la plupart des dossiers se retrouvent sur le plancher. De retour à son bureau...

– Joanne pourrait-tu aller ramasser mon dégât dans la salle de conférence avant que quelqu'un ne s'en rende compte. Merci!

La secrétaire ne peut s'empêcher de rire en voyant l'étendue des dossiers. C'est bien son patron... impulsif et refusant de se compter pour battu, mais elle l'aime bien, jamais elle n'aurait espéré trouver mieux comme patron. Il sait être poli, compréhensif, blagueur à l'occasion. *« Lui, c'est un homme, un vrai. Ce n'est pas un de ces jeunes fous qui me courent après pour une seule raison, le sexe. Lui, il me respecte, peut-être un peu trop même. J'en ferais mon amant s'il le voulait. Il n'aurait qu'à faire un tout petit signe et hop, dans le lit du beau capitaine. »*

Elle est encore absorbée par ses pensées secrètes lorsqu'elle dépose sur son bureau les dossiers remis à l'ordre. Elle prépare ensuite un grand bol de café noir bien corsé, comme il l'aime.

– Merci Jo, ça va me faire du bien. En passant, ta robe est une petite merveille, ce matin. Elle te va comme un gant.

– Capitaine, ne commencez pas à me faire la cour, j'ai des choses importantes à vous dire.

– Je t’écoute.

– Voyez-vous, c’est assez délicat. J’ai parlé avec plusieurs copines et vous avez été notre sujet de conversation. Je n’aime pas que l’on parle de vous dans votre dos.

– Vas-tu enfin me dire ce qu’il y a?

– Il y a des officiers qui ne vous aiment pas et ils ne manquent pas de le souligner au directeur. Je pense qu’ils essaient de vous faire du tort.

– Je peux connaître les noms?

– Non, je ne peux pas, ça pourrait déclencher une petite guerre, je vous connais. Des toutes manières, mes amies me tiennent au courant. Je ne manquerai pas de vous avertir si quelque chose de sérieux se trame. Je sais que vous avez plusieurs amis, mais je ne sais pas s’ils auraient le courage de prendre votre défense.

– Ne t’en fais pas pour moi Jo, j’ouvrirai l’œil et les oreilles. Maintenant, laisse-moi travailler, j’ai tout un dossier à monter pour le vieux *chnoque*. Il n’a qu’à bien se tenir dans les semaines à venir. Allez, ouste, dehors.

Il la suit du regard et sourit. Il se sait protéger par elle. Rien ne lui échappe. Elle lui est entièrement dévouée.

Il est cinq heures trente lorsqu’il quitte son bureau. Après un léger souper, il prévoit une soirée plutôt tranquille. Il n’a aucune envie de sortir ou de faire la fête, il préfère ruminer sur sa carrière passée et à

venir. Encore cinq longues années avant sa retraite. Qu'est-ce qu'un homme actif comme lui pourrait bien faire à la retraite? Il prend distraitemment une gorgée de café. C'est la sonnerie du téléphone qui le ramène sur terre.

– Bonsoir! se contente-t-il de répondre.

– Bonsoir mon amour.

– Tiens, ma princesse des mille et une nuits. Comment vas-tu?

– Je vais très bien et toi?

– Ni mieux ni pire que d'habitude.

– J'ai tenté de te joindre tout le week-end. Où te cachais-tu?

– Je suis simplement allé au chalet, j'avais des choses à faire.

– Tu n'aurais pas envie de passer faire un tour chez moi?

– Non! Pas ce soir, je regrette. Je suis fatigué et je ne serais certainement pas de bonne compagnie.

– Bon... Va pour ce soir, mais je t'attends demain pour souper.

– D'accord princesse, demain dix-huit heures trente. Bonne nuit!

« *Elle est écervelée, mais quel cadeau dans un lit, pense-t-il en raccrochant.* »



Malgré le fait qu'il se soit couché tôt, Jean est en retard. Neuf heures sonnent lorsqu'il se présente à son bureau. Joanne lui remet aussitôt son rapport dactylographie.

– J'ai pensé que si vous l'aviez plus tôt, vous pourriez mieux l'étudier. Votre sœur a téléphoné ce matin. Je lui ai dit que vous faisiez la grasse matinée, lance-t-elle avec un sourire moqueur.

– Laisse faire tes plaisanteries. Téléphone-lui, je passerai la voir demain en avant-midi. Je dînerai avec elle.

– Je vais lui faire le message, Monsieur.

– Va-t'en, petite peste, reprend le capitaine en riant.

L'après-midi se passe plutôt mal. Le directeur ne veut rien entendre de son plan ou de son argumentation. Il ne faut d'aucune manière alarmer la population, dit-il, aucun budget n'étant disponible pour une surveillance accrue. Ni les tableaux, ni les statistiques ne l'ont ébranlé. Il demeure obstinément sur sa position.

Le capitaine quitte son bureau, écœuré et découragé par l'inertie des autorités devant ce problème grandissant. Arrivez chez lui, il s'envoie une rasade de cognac et s'allonge sur le divan où il s'endort.

La sonnerie du cadran le tire de son sommeil. Six heures... Il a fait une promesse à Denise, sa princesse : prendre le souper avec elle. Il arrive au rendez-vous à l'heure prévue, apportant une bouteille de vin blanc très sec.

– Bonsoir mon amour, lance la jeune femme en se plaquant littéralement contre lui.

Il se détache d'elle en refermant la porte sur bout du pied.

– Tiens, occupe-toi de ça, dit-il, en lui tendant l'emballage cadeau.

– Tu es gentil. Enlève ton veston et va sur la terrasse, il fait trop chaud ici. Le climatiseur est tombé en panne cet après-midi,

Pierre prend confortablement place sur une chaise longue et regarde le ciel qui s'assombrit, pendant que Denise termine les préparatifs du souper. La température est superbe, pas une feuille ne bouge dans les arbres. La lune, presque transparente, est déjà visible dans le ciel. Tout est en place pour passer un bon moment, mais il n'arrive pas à se concentrer, à se détendre. Denise le rejoint, vêtue d'une superbe robe de coton indien au décolleté plongeant et provocant. Elle lui tend une coupe de vin tout en s'agenouillant près de lui sur un large coussin. Lentement, elle approche ses lèvres invitantes et les pressent contre celles de Jean. Elle aime cet homme de tout son cœur, mais il y a un hic... il refuse toujours de cohabiter avec elle ou même de la fréquenter de façon régulière.

Jamais il n'épouserait cette femme pourtant appréciée. Elle est gâtée, pourrie jusqu'à la moelle, intransigeante et instable. Elle dépense sans compter l'argent hérité de son père, un riche industriel du domaine de l'informatique. Elle ne sait rien faire d'autre que de demander, recevoir et faire l'amour. Il aime trop sa liberté pour se lier davantage avec elle.

– Je nous ai préparé un superbe souper, toutes sortes de petites choses exotiques, délicieuses et par surcroît, aphrodisiaques. Lentement, elle glisse sa main libre sur la cuisse de son compagnon avant de se relever.

Jean esquisse un petit sourire. Chaque fois, elle lui joue le même petit jeu et chaque fois, il se laisse volontiers prendre au piège. Il a envie de s'évader, de se faire gâter et caresser, mais surtout, de se laisser entraîner loin des pensées morbides qui l'assaillent. Finalement, il répond aux attentes de la jeune femme en l'attirant contre lui. Leurs bouches s'unissent dans un baiser passionné.

La tête appuyée contre lui, elle fredonne les paroles de la mélodie du disque audio qui parvient jusqu'à eux. Doucement, elle caresse les poils de la poitrine de Jean. Elle tourne au bout de ses longs doigts la chaînette ornée d'un superbe médaillon en or qu'elle lui a offert au dernier Noël.

– Chéri, tu devrais te mettre à l'aise, retire ta chemise et ton pantalon. Va passer ta robe de chambre. Elle est sur mon lit, tu connais le chemin. Tu sais, j'adore te voir dans le rouge vif, c'est excitant.

– J'espère que je ne te retrouverai pas endormie à mon retour?

– Ça, je peux te jurer que non. Tu n'as rien à craindre.

– Tu es une femme merveilleuse. Tu sais ça?

– C'est pour ça que tu me négliges?

– Ne commence pas ce genre de conversation. Tu sais très bien où ça va nous conduire.

– Excuse-moi! Va te changer et reviens vite.

Jean se dirige vers la chambre à coucher. Tout y respire le luxe : ameublement, tableaux de maîtres, tentures de grand luxe, tapis moelleux, draps de satin et parfum délicat. Il observe tous les petits détails qui n'ont d'autres buts que de conduire à l'amour physique. Il regarde sur le lit, mais n'y voit pas sa robe de chambre où elle se trouve habituellement.

Il glisse la porte-miroir de la garde-robe et fait apparaître une collection invraisemblable de vêtements féminins. Sa robe de chambre en soie rouge est là. Son attention est attirée par un autre vêtement auquel un petit mot est attaché. « *Pour toi, mon chéri, avec tout mon amour.* » Il sourit en enfilant son magnifique cadeau et comprend l'insistance de sa compagne à vouloir le faire dévêtir : une nouvelle robe de chambre en soie noire, brodée de fil doré. Sa carrure athlétique et sa peau bronzée lui donnent fière allure dans ce vêtement. Il décide de jouer le jeu et s'avance vers la porte donnant sur la terrasse.

– Tu es vraiment mon plus beau rêve d'amour, s'exclame Denise.

– Merci pour la surprise, tes goûts sont toujours aussi sélectifs et raffinés.

– Assied-toi, je vais te servir.

Quelques minutes plus tard, elle revient avec une table de service recouverte d'un petit bol de caviar et d'assiettes de viandes fumées, de légumes et de pain croûté. Chaque fois, c'est le même scénario. Elle commande toujours d'un grand restaurant pour lui offrir un souper d'amoureux. Ils mangent avec appétit, arrosant le tout d'un blanc très sec et froid à point. Elle ne rate pas une occasion d'embrasser son compagnon ou de frôler son corps.

Le repas terminé, un digestif est déposé sur la table. Elle s'absente quelques instants et revient prendre place sur le grand coussin, tout près de la chaise de son amant. Elle porte une longue robe de nuit transparente et provocante à souhait. Le piège se referme sur Jean. Il a maintenant envie de cette femme sans cervelle, mais au grand cœur. C'est à croire qu'elle est née pour faire l'amour, pense Jean.

Denise perd totalement le contrôle de ses émotions dès que l'excitation l'envahit. Elle laisse entendre de petits râlements dès que Jean lui touche ou la caresse. Il la soulève dans ses bras et la transporte jusqu'à la chambre à coucher, la terrasse n'étant plus l'endroit approprié pour poursuivre de tels ébats amoureux. Il la dépose délicatement sur le lit et retire lentement sa robe de nuit, qu'il laisse tomber sur la moquette. Il la soulève à nouveau et la dépose dans le bain-tourbillon. Très lentement, il retire sa robe de chambre sous le regard gourmand, presque suppliant de sa compagne. Il la rejoint. Leur excitation est de plus en plus forte et les caresses se poursuivent complices des jets d'eau et du parfum délicat dégagé par

l'eau. Denise n'en peut plus de se retenir. Son corps se convulsionne dans des soubresauts qu'elle ne contrôle pas.

Il quitte le bain et s'essuie lentement pendant que Denise tente de l'attirer vers elle après s'être levée à son tour. Dans des gestes délicats, Jean l'enveloppe dans un large drap de bain et la transporte sur le lit. Sa peau contraste avec les draps de satin blanc cassé. Il adore la regarder allongée, prête à le recevoir et souffrant d'une attente toujours trop longue. Au seul contact de la main sur sa peau, elle frémit. Il s'agenouille près d'elle avec un flacon d'huile parfumée. Doucement, il laisse s'échapper quelques gouttes sur la poitrine et le ventre de sa compagne. Avec soin, dans des gestes provocants, il masse son corps. Elle griffe les draps en tentant de contenir son désir et son excitation. Après de longues minutes d'une interminable attente, elle n'en peut plus et l'attire contre elle avec force, voulant satisfaire à tout prix la folle envie de le posséder enfin. Tous deux s'unissent avec fougue, dans une longue ronde d'amour physique où tout est permis.

Une partie de la nuit se déroule à faire l'amour sans contrainte, comblant le moindre désir de l'un et de l'autre. Denise est insatiable, elle en demande et redemande à son amant. Finalement, l'épuisement vient à bout de leurs forces. Ils s'endorment ensemble, tendrement enlacés.

Il est presque six heures du matin lorsque Jean se réveille. C'est avec satisfaction qu'il regarde le corps de Denise, qu'il a eu grand plaisir à

porter jusqu'au sommet de la jouissance physique. Avant de quitter la résidence, il laisse un petit mot de remerciement et d'appréciation.

En route vers son bureau, après être passé chez lui pour se changer en vitesse, il se demande s'il ne commet pas une grave erreur en acceptant de Denise, tant d'amour et de passion sans qu'il ne les partage avec elle. Quelquefois, il craint de trop s'aventurer dans cette liaison. Lorsqu'il passe devant sa secrétaire, la fatigue de cette longue nuit se lit sur son visage.

– La nuit a été mouvementée, patron? lance-t-elle en riant.

– Tu aurais voulu y participer? ajoute rapidement, Jean.

– Je passe pour les partouses à trois, reprend Joanne.

Elle connaît bien son patron. Chaque fois qu'il s'adonne à ce genre de nuit, elle peut, sans risquer de se tromper, lui en faire la remarque. Elle connaît une foule de petits secrets sur lui et peut presque identifier chacune des voix langoureuses qui lui courent après lors d'appels téléphoniques.

Ce matin-là, elle n'eut pas le loisir de voir son patron bien longtemps. Il envoie promener les dossiers non urgents et en règle rapidement deux ou trois exigeant une réponse immédiate. Il s'est promis de rendre visite à Hengy qu'il n'a pas revue depuis les funérailles de Gilles.

Sous prétexte de rencontrer des confrères policiers, il quitte rapidement son bureau.

– Je serai de retour en milieu d’après-midi, lance-t-il à Joanne.

– N’oubliez pas votre cellulaire et votre porte-documents.

– Merci! Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Il est dix heures trente lorsqu’il se présente chez sa sœur jumelle. Elle sort sur la galerie pour l’accueillir, le serre très fort contre elle et laisse échapper quelques larmes.

– Jean, ça fait longtemps que j’attends ta visite. Tu me négliges et j’ai tellement besoin de toi en ce moment.

– Allons petite sœur, tu sais très bien que j’ai aussi besoin de toi. Mon travail n’est pas facile en ce moment. Les enfants n’y sont pas?

– Non, je voulais être seule avec toi. Nous devons parler tous les deux. Je leur ai préparé un diner et ils mangeront à l’école. Quant à François, il mange à l’usine. Le travail ne manque pas depuis quelques semaines. C’est toujours pareil au printemps.

– J’oubliais, j’ai quelque chose pour toi. Attends, je reviens.

Il se retrouve à l’extérieur, sautant les marches deux à deux comme un enfant. Il revient tout aussi rapidement et remet un petit emballage à sa jumelle.

– Tiens, c’est parce que je t’aime.

– Jean, tu fais des folies, pourquoi fais-tu ça?

– Je te l’ai dit, je t’aime tout simplement.

– Tu sais, le plus beau cadeau que tu puisses me faire, c’est de continuer à m’aimer comme je suis, avec mes défauts et mes qualités, sans poser aucune question, comme tu l’as toujours fait.

Hengy ouvre l’emballage et ne peut retenir un cri de joie en voyant la bouteille de son parfum préféré. Elle n’a pas les moyens financiers de se l’offrir. Elle appuie sa tête sur l’épaule de son jumeau et le serre tendrement, après l’avoir embrassé sur les joues.

– Assez, c’est assez tu vas tacher ma chemise, dit Jean avec un sourire.

Jean passe plusieurs heures avec Hengy qu’il console de son mieux. Avant qu’ils ne se quittent, elle insiste pour qu’il passe rendre visite à Jacynthe Turmel, la petite copine de Gilles. Elle veut qu’il essaie de la raisonner, car selon sa mère, elle refuse de reprendre une vie normale et reste enfermée de longues heures dans sa chambre.

Il ne peut rien lui refuser et s’arrête donc chez les Turmel. Il parle plus d’une heure avec la jeune fille qui lui accorde immédiatement sa confiance. Elle lui confie certains détails sur la mort tragique de Gilles, détails que lui aurait rapportés une amie de classe. Selon elle, le chauffard responsable de la mort de Gilles serait un homme venu rendre visite à quelqu’un dans le rang qui conduit à Pont-Rouge, municipalité voisine.

Ces informations en main, Jean s’arrête à l’adresse remise par Jacynthe et rencontre une dame dans la cinquantaine qui devient visiblement nerveuse en voyant son uniforme. En quelques minutes,

elle lui parle de la visite qu'elle a reçu la journée même de l'accident. Elle avoue avoir refusé de parler jusqu'à maintenant, par peur de se tromper. Jean Poiré n'en revient tout simplement pas de la déclaration de cette femme, foncièrement honnête. Elle n'avait agi ainsi que pour protéger celui qui avait été aussi généreux avec elle et sa famille.

Après tant de recherches qui n'avaient abouti à rien, la réponse se trouvait toute à côté. Il reprend la route en emportant avec lui la déclaration si longtemps espérée.

Partie deux

De retour à son bureau, le capitaine Jean Poiré ouvre le tiroir de sa table de travail et en retire une bouteille de *Fine Napoléon*, un cadeau de Denise. Il se verse un verre qu'il boit à petites gorgées en regardant par la fenêtre sale de son bureau. Il repense à ce que Jacynthe lui a dit, mais aussi à ce qu'il lui a promis : venger la mort de Gilles.

Il recherche maintenant le moyen d'exploiter l'information privilégiée qu'il a recueillie sans avoir à la transmettre à la Sûreté du Québec. Après tout, le suspect habite sur le territoire de Québec. C'est donc à son corps policier qu'il appartient de procéder à l'arrestation. Il pourrait ainsi avoir un certain accès au dossier. Après mûre réflexion, il se décide finalement.

– John, s'il vous plaît.

– Qui le demande?

– Lise, c'est moi, Jean.

- Excusez-moi capitaine, je ne vous avais pas reconnu.
- *How are you, Captain?* répond John de sa grosse voix enrouée.
- Très bien et toi?
- *Not so bad, buddy, not so bad.*
- Arrête de baragouiner ton anglais, j'ai besoin de toi. Passe me voir à mon bureau, je t'attends, salut.
- Dix minutes plus tard, un homme, aussi imposant que sa voix, entre dans le bureau du capitaine.
- Merci d'être venu aussi rapidement.
- Quand un ami a besoin d'un service, j'accours. Dis-moi ce qu'il y a de si urgent.
- Cela concerne la mort de mon neveu. Tu as certaines informations sur ce papier. Fais les contrôles qui s'imposent au niveau de ton escouade. Surtout, ne transmets ces renseignements à personne. Occupe-toi personnellement de l'arrestation. S'il y a lieu, fais ça proprement. J'ai fait une promesse et je dois la tenir. Je compte sur toi. Autre chose ne dévoile jamais d'où te sont venues ces informations.
- Bon, je vais voir ce que je peux faire avec ça. Je te tiens au courant et personne ne saura.
- Merci John, j'apprécie.

Jean se dirige ensuite vers le bureau de son patron. Celui-ci lui a donné rendez-vous pour seize heures. Dès son entrée, il lui lance un journal et l'invite à faire la lecture de ce qui est encerclé en rouge. Rapidement, Jean parcourt la nouvelle. Le journaliste tient le directeur de police et la ville entièrement responsables des nombreux morts et blessés dans les accidents de la route impliquant automobiles, motos et bicyclette. L'article titre : La police n'a rien à faire des morts sur routes et dans les rues de la ville.

– Qu'est-ce que cela veut dire? crie le directeur.

– Je ne comprends pas. Je n'ai pas eu le temps de lire le journal d'aujourd'hui. Je vais prendre des informations et nous en reparlerons.

– C'est inutile, tranche-t-il sèchement. Ce que je veux savoir, c'est le nom de l'irresponsable qui a remis ces statistiques aux médias.

– Tout ce que je peux vous dire, ces renseignements ne proviennent pas de moi ou de mon personnel. Il est possible que cela provienne des relations publiques, il n'y a qu'eux qui sont autorisés à parler aux médias.

– De toute manière, je vous ai dit à la dernière réunion que je prendrais le temps d'étudier votre rapport. Je ferai appliquer les décisions qui s'imposent lorsque je l'aurai décidé. Je déteste me faire jouer dans le dos. C'est tout ce que j'avais à vous dire, capitaine. Maintenant sortez, crie-t-il, rouge de colère.

– Si vous permettez monsieur le Directeur, j’aimerais vous dire un mot. Avec tout le respect que je vous dois, vous feriez mieux de ne pas trop vous fier aux langues sales qui tournent autour de vous. Premièrement, je n’ai rien à voir avec la parution de cet article. Deuxième point, je déteste me faire rabrouer, surtout à la suite de racontars. Dites à mes détracteurs que Jean Poiré ne se laisse pas manger la laine sur le dos. Si ma nomination n’a pas plu à certains, je m’en balance. Je fais mon travail et je le fais bien. Lorsque je commettrai une erreur, vous m’en ferez le reproche. En attendant, foutez-moi la paix. Troisième point, depuis des semaines, vous me pointez aux réunions du lundi. Vous n’avez aucune raison sérieuse de le faire. N’attendez pas que je vous réponde devant vos tas de merde d’officiers lèche-cul. Je pourrais bien ternir votre belle image. J’espère m’être bien fait comprendre, Monsieur le Directeur.

– Ça suffit, Poiré, vous n’avez pas le droit de me parler sur ce ton. Je suis votre supérieur.

– Et bien conduisez-vous en patron, Monsieur. Avez-vous autre chose à me dire?

– Non, allez reprendre votre travail. On m’a peut-être induit en erreur sur votre compte. Vous savez, les contraintes d’un directeur ne sont pas toujours faciles à comprendre, termine le policier sur un ton plus amical.

– Je n’ai pas à subir vos contraintes, Monsieur. Vous êtes payé pour faire ça. Je vous salue, Monsieur.

Sans attendre, le capitaine quitte le bureau et claque la porte sans tenir compte du regard que lui lance la secrétaire qui avait dû entendre une bonne partie de la conversation. Elle observe son sourire vainqueur au coin des lèvres. Quel soulagement! La marmite bouillait depuis trop longtemps. On ne pouvait rien lui reprocher, il était blanc comme neige, mais pour combien de temps encore?

Le soir venu, Jean se prépare un petit souper rapide, préférant se détendre et se coucher tôt. Il espère récupérer un peu avant le week-end. Il se ressent encore de la folle nuit d'amour avec Denise. Il est passé neuf heures lorsque sonne le téléphone, le tirant d'un demi-sommeil. Il regarde l'appareil, hésite à répondre et finalement, il décroche.

– Tu pourrais me répondre quand tu décroches. Tu dors ou quoi?

– John, merde, pourquoi cries-tu?

– Tu laisses sonner et tu ne dis rien en décrochant, il y a de quoi crier.

– Tu exagères mon vieux. Qu'est-ce qui te prend de me téléphoner à cette heure et chez moi en plus.

– C'est ça, monsieur dort pendant que ses amis travaillent pour lui. Tu veux des nouvelles ou tu n'en veux pas, faut savoir?

– Je t'écoute, je te taquinais simplement. Maudits anglais... aucun sens de l'humour.

– Trêve de plaisanteries, Jean. Je pense que j'ai trouvé ce que tu cherches. Je suis presque certain que c'est notre homme. J'ai bien

essayé de vérifier sa voiture, mais on m'a dérangé. Je peux te certifier qu'il y a une peinture fraîche sur la portière arrière. Cependant, il faisait trop noir pour que je puisse vérifier à fond. Dès que je pourrai le faire, je te tiens au courant, salut.

– John, c'est un gars de chez nous?

– Non, un honnête citoyen du quartier Duberger. Il n'a aucun dossier et c'est son premier accident. Tout correspond Jean, tout.

Avant que Jean Poiré ait eu le temps de poser une autre question, John Vernon avait déjà raccroché. Il repose l'appareil, passe à sa chambre et s'allonge sur le lit. Il allume la radio sur un poste FM. Finalement, il se laisse emporter dans un profond sommeil, au son de la musique des années quatre-vingt-dix.

Le lendemain matin, il quitte très tôt son domicile, préférant prendre son déjeuner à la cafétéria de la Centrale de police du Parc Victoria. Cabaret en main, il se dirige vers la table de John Vernon.

– Salut John, tu es bien matinal aujourd'hui?

– Je pourrais te dire de même.

Les deux amis parlent sport, sans aborder la conversation téléphonique de la veille. Ils quittent la cafétéria et rejoignent leur bureau respectif. Pour le capitaine Poiré, la journée se déroule normalement, ressemblant à beaucoup d'autres, jusqu'au moment où Joanne l'avise que John Vernon l'attend à son bureau. Il s'y rend sans perdre un instant.

– Assieds-toi, lance John en le voyant entrer sans frapper. J'ai de bonnes nouvelles pour toi. J'ai la voiture, son propriétaire et le garagiste qui a procédé à la réparation. Nous avons même les vieilles pièces remplacées.

– Beau travail, John, merci. Je te revaudrai ça un jour.

– Si tu veux attendre quelques minutes, mes gars devraient arriver avec lui. Je t'offre un café?

– Pourquoi pas, si tu n'as rien d'autre à faire.

– On n'a pas tous une femme qui nous comble de cadeaux.

Pendant qu'ils parlent de choses et d'autres, les hommes de John passent devant la porte de son bureau, escortant un homme dans la cinquantaine, l'air très abattu. Trente minutes plus tard, un enquêteur les rejoint.

– C'est notre gars, capitaine, il a tout avoué. Il prétend avoir voulu se rendre à plusieurs reprises, mais selon sa version, sa femme l'en aurait empêché. On le conduit en cellule en ce moment. Il passera devant le coroner demain matin à la première heure.

Les deux capitaines se lèvent et regarde discrètement passer l'homme qui, menottes aux poignets, s'essuie les yeux du revers de la main.

– Ça fait pitié à voir, n'est-ce pas John?

– Je ne voudrais pas être à sa place. À cet âge et se laisser influencer par sa femme dans une affaire aussi grave. Non, je n'ai aucune pitié, il n'a que ce qu'il mérite.

La journée terminée, Jean passe chez lui se changer et décide d'aller lui-même annoncer la nouvelle à Hengy et à Jacynthe. Chez les Turmel, la petite famille est encore à table pour le souper. Jacynthe le conduit au salon.

– Je n'en ai que pour quelques secondes. Je voulais simplement t'annoncer moi-même la nouvelle. L'homme qui a tué Gilles est maintenant en prison. Il va payer pour ce qu'il a fait.

– Maintenant, je me sens libéré. Je ne veux pas dire que j'oublierai Gilles, mais ça me fait beaucoup de bien de savoir. Merci, capitaine, merci au nom de Gilles.

– Je dois partir maintenant. Tu salueras tes parents pour moi.

– Merci encore une fois. Vous serez toujours le bienvenu chez nous, Jean.

Il regagne sa voiture et se rend aussitôt chez Hengy.

– Mon doux seigneur! Jean. C'est ta deuxième visite cette semaine. Que se passe-t-il?

– Je suis venu souper avec vous, mais je vois que j'arrive trop tard.

– Prends place à table, il en reste pour toi, c'est encore chaud. J'ai une bonne soupe comme maman nous la préparait, tu en veux?

– Je ne pourrai jamais refuser une telle chose, mais avant, je voudrais vous apprendre une bonne nouvelle, si je peux dire ça.

Et Jean raconte les événements de la journée. Il a le cœur gros, mais il poursuit son récit. Il raconte l'entretien avec Jacynthe et le travail effectué par son vieil ami. François lui tend la main en guise de remerciement et quitte la cuisine pour se réfugier au salon, seul avec sa peine.

– Jean, tu es formidable, finie par dire Hengy, merci! Maintenant, je vais dormir mieux.

La soirée est encore jeune lorsque Jean quitte Hengy. En rentrant en ville, il décide de s'arrêter au bar *Le Centaure*, un petit bar qu'il aime bien fréquenter de temps à autre. Assis au comptoir depuis quelques minutes, il noue connaissance avec une femme qui avait attiré son attention. Elle se présente comme, Alexandra, mais prend soin de préciser que ses amis la surnomment Alex. Ils discutent près de deux heures ensemble.

– Je ne voudrais pas abuser, mais je préfère rentrer, lui dit-il. En remarquant la déception sur le visage de sa nouvelle conquête, il promet de revenir le vendredi suivant à la même heure.

Il est très tôt le lendemain matin lorsque Jean arrive au bureau. La comparution devant le coroner est fixée à dix heures trente et il espère avoir le temps d'effectuer son travail urgent avant d'y assister.

Il se présente le premier dans la petite salle de comparution du Palais de Justice. Il prend place sur la dernière banquette afin de pouvoir quitter les lieux sans déranger. Quelques minutes plus tard, policiers et avocats se présentent et prennent place. Deux gardiens escortent

Georges Cantin dans le box des témoins. Puis, le coroner Iréné Pilon fait son entrée. Jean le voit pour la première fois et pourtant, dès les premières secondes, le visage de cet homme ne lui plaît pas. « *Peu importe, pense-t-il, pourvu qu'il fasse bien son travail.* » Il avait déjà son idée sur ce genre de comparution devant un coroner. Pour lui, ce procédé était révolu et n'apportait rien de bon, car le coroner n'a aucun pouvoir ou presque, il ne fait que des recommandations. De toute manière, un suspect reconnu responsable est immédiatement renvoyé devant un juge de la Cour des Sessions de la Paix. Alors, pourquoi perdre du temps en de vaines procédures?

La comparution ne dure que quelques minutes. L'avocat représentant le ministère public se bat comme un diable dans l'eau bénite pour obtenir que l'homme soit gardé en prison sans cautionnement en attendant sa comparution devant un juge. Le coroner, lui, voit les choses autrement et penche pour la demande du procureur de Cantin. Une caution de 500 \$ est donc fixée. Cantin est soulagé et s'empresse de déposer l'argent. Jean Poiré, la rage au cœur, quitte la salle d'audience et regagne son bureau. C'est la joie qui explose dans le couple Cantin.

Partie trois

Ce samedi s'annonce chaud et humide, comme tous les autres depuis le début de l'été. Un soleil lourd allait encore une fois couvrir le Québec. Bicyclettes et motos s'en donnent à cœur joie, encombrant les artères de la Ville de Québec et sur les routes environnantes. Les trottoirs fourmillent de piétons et les services de transports en commun sont presque vides. Les gens ne veulent pas s'engouffrer dans ces longs véhicules pour se faire bousculer et suffoquer dans une chaleur accablante et difficile à supporter. L'installation de l'air conditionné ne figure pas encore dans les projets de la société de transports, malgré les sommes faramineuses qui entrent dans les coffres de l'organisme.

Ce jour-là, Georges Cantin se retrouve entièrement libre malgré l'accident qui a causé la mort de Gilles Duguay. Le fait que toute la population le sache ne semble pas le préoccuper. Son épouse a utilisé sa fortune personnelle afin de lui assurer une défense de premier ordre. Le meilleur avocat de Québec s'occupe du dossier et rien ne

viendra modifier son style de vie. Il n'a donc aucune raison de s'inquiéter.

Pourtant, le destin en a décidé autrement. Au cours de l'après-midi, en visite chez sa fille Judith, il retrouve son arrogance et raconte à qui veut l'entendre qu'il a été libéré sous une caution ridicule de 500 \$. La simple mort d'un jeune blanc-bec de la campagne n'allait donc pas changer sa vie.

Dix heures du soir approchent lorsque Georges Cantin quitte le domicile de son gendre. Il conduit lentement, afin de ne pas attirer l'attention d'un policier de la route. Arrivé à la sortie de la bretelle du boulevard Charest Est, il enfonce l'accélérateur et prend rapidement de la vitesse. Après quelques minutes, il se retrouve derrière une motocyclette qui l'avait précédemment dépassé. Il freine et décide de se tenir à quelques centimètres à peine de la roue arrière, malgré les avertissements de son épouse qui trouve ce geste trop dangereux.

– Il mériterait que je l'envoie valser dans le décor lui aussi. Ces maudites motos me rendent fou. C'est la faute d'un gars comme lui si j'ai fait de la prison.

– Georges, tu exagères. Tu t'en es sorti une première fois, il ne faudrait pas tenter la chance, réplique son épouse.

– Ne te fatigue pas, je ne le ferai pas, mais bon sang que j'en ai envie.

Comme si le conducteur de la moto l'avait entendu, il signale son intention de se ranger et longe l'accotement, se sentant suivi de trop

près. Georges Cantin klaxonne rageusement en le dépassant et poursuit sa route en riant. Quelques kilomètres encore et le couple arrivera à son domicile. Soudain, Fernande, son épouse, pousse un cri de surprise, ayant aperçu la moto près de sa portière. Georges tente une manœuvre pour refouler le motard vers le fossé, mais il n'est pas assez habile.

– Tu vois, j'aurais dû le faire tout à l'heure.

À peine une seconde plus tard, c'est lui qui entend le vrombissement de la moto tout près de sa portière. La panique commence à le gagner. Trop tard. Un bruit sourd... Le pare-brise éclate et s'émiette tout en restant accroché au cadre, suivie d'un faux mouvement du conducteur. Et, dans un crissement de pneus, c'est la sortie de route. La grosse Chrysler fait plusieurs tonneaux, soulève un nuage de poussière et retombe finalement sur le toit. La moto s'est arrêtée en bordure du boulevard. Le conducteur regarde retomber la poussière sur l'amas de ferraille. D'autres automobilistes commencent à s'immobiliser. La moto quitte rapidement les lieux, moteur à fond, dans un puissant sifflement des silencieux.

Les premiers curieux sont bouleversés. Des pièces de métal et de verre jonchent le sol tandis que le métal tordu s'entremêle aux victimes qui, elles, ne bougent plus. Un homme, plus courageux que les autres, s'avance après avoir entendu un gémissement. Malgré sa forte taille, il ne parvient pas à ouvrir la portière droite. Une odeur d'essence flotte dans l'air et refoule les curieux. Ces derniers

préfèrent attendre l'arrivée des policiers. Quelques minutes plus tard, une auto-patrouille et deux ambulances arrivent sur les lieux. La circulation est presque entièrement bloquée par les automobilistes qui se rassemblent de plus en plus, tandis qu'un camion d'urgence 911 se fraie un chemin pour s'approcher de l'amas de ferrailles. Les cisailles hydrauliques sont rapidement utilisées pour dégager la femme qui gémit sans arrêt. Le visage recouvert de sang et de morceaux de verre, vêtements déchirés, on la retire finalement des décombres. Sa jambe gauche est quasi sectionnée. Le fémur cassé et époinaté a déchiré la chair. Le pied est complètement tordu et le sang coule sans arrêt. Après lui avoir placé un collet de soutien autour du cou, on l'installe avec précaution sur une planche de transport pendant qu'un sauveteur place un garrot au-dessus du genou. Durant toute l'opération, elle n'a pas cessé de hurler le nom de Georges.

Un ambulancier s'empresse de faire pénétrer une aiguille dans le bras de la femme. Il injecte un médicament pour calmer la douleur. Pendant ce temps, les policiers et les hommes d'urgence 911 tentent de sortir l'homme à l'aide des cisailles hydrauliques. La tête de l'homme est horriblement brisée, à moitié écrasée par le toit de la voiture. Vingt minutes de dur travail sont nécessaires pour finalement le libérer, alors que sa compagne est déjà en route vers l'hôpital le plus près.

L'homme, les yeux ouverts, semble demander grâce à ceux qui le regardent. Georges Cantin est déclaré mort par un médecin d'Urgence Santé.

Au Centre hospitalier, la vie de Fernande ne tient qu'à un fil. Les médecins s'affairent autour d'elle, retirant de son visage les petits morceaux de verre et les éclats de métal, pendant qu'une autre équipe replace les os de la jambe, suturant les chairs déchiquetées. L'hémorragie interne au niveau de la poitrine est à son tour contrôlée. Seul le temps permettra la sortie du profond coma dans lequel elle s'est réfugiée, son subconscient n'ayant pu résister à ce terrible choc.

Une heure plus tard, un policier se présente à l'urgence de l'hôpital, carnet de service en main. Il note les informations transmises par l'infirmière-chef et ne semble pas touché par ce qu'il entend. Pour lui, ce n'est qu'un événement parmi tant d'autres. Il en aura encore plusieurs à inscrire dans son petit carnet de service au cours de la nuit.



Le lundi suivant, les médias s'acharnent encore une fois contre les applications des lois et le travail de la police sur les routes. Certains chroniqueurs n'y vont pas de main morte dans leurs commentaires. La mort de Georges Cantin avait eu un certain écho et un titre sur

deux colonnes le décrivait bien. « **Après s'être enfui, il n'a pu être sauvé.** » On concluait à l'accident en expliquant que ce dernier aurait perdu le contrôle, geste qui, selon toute vraisemblance, serait relié à l'absorption de boissons alcoolisées. Les secouristes avaient détecté une forte odeur d'alcool mêlée à celle de l'essence.

~

Jean Poiré arrive à son bureau bien malgré lui. Il aurait aimé que le week-end se prolonge encore plusieurs jours. Denise avait été merveilleuse lors de ses deux visites.

En ouvrant la porte de son bureau, comme à tous les lundis, il jette un coup d'œil rapide sur la quantité imposante de dossiers empilés sur sa table de travail. Des dossiers, bordés de bleu, de jaune et de rouge, déterminant par la couleur la gravité de chaque groupe.

– Joanne, viens ici, s'il te plaît.

– Que se passe-t-il?

– Tu me débarrasses de ces dossiers, passe-les à Dupont.

– Pour toujours ou seulement pour aujourd'hui? risque la secrétaire.

– Je verrai. Pour ce matin, je ne veux plus les voir.

À la réunion du directeur, le capitaine Jean Poiré, pour la première fois depuis sa nomination, arrive en retard. Certains le regardent avec des yeux réprobateurs alors que le directeur se contente de le saluer.

Un petit sourire au coin des lèvres, il prend place sur sa chaise habituelle. Il n'a rien dans les mains. Il écoute les racontars de ses collègues d'une oreille distraite, préférant repenser à son week-end.

– Capitaine Poiré, avez-vous quelque chose à nous dire ce matin? demande le directeur.

– Non, Monsieur, sauf que celui qui a tué mon neveu est mort. C'est tout.

– Faites-moi un rapport sur cette affaire. Vous avez besoin de me donner une bonne explication sur le fait que ce ne soit pas la Sûreté du Québec qui ait procédé à l'arrestation de Cantin. Je considère que le capitaine Vernon a outrepassé ses fonctions en faisant intervenir son unité.

– Je pense, Monsieur, que la réponse est simple. Je n'ai pas à vous soumettre un rapport pour vous en donner la raison. John Vernon n'avait aucun lien de parenté avec la victime de Cantin, donc une impartialité totale. Alors que moi...

– Vous avez parfaitement raison. Cependant, cela n'explique pourquoi ce sont nos gars qui sont intervenus.

– Selon moi, John n'a fait que remettre la pareille à la SQ. Si vous avez une enquête à effectuer sur son intervention dans ce dossier, donnez-la à quelqu'un d'autre.

Sans attendre la réponse, le capitaine Poiré quitte la salle, suivi de près par John Vernon. Ainsi s'achève la réunion du lundi. Les deux

amis se retrouvent à la cafétéria. Le reste de l'avant-midi se déroule sous un amas de paperasses, toujours de la paperasse. Au milieu de l'après-midi, Jean Poiré ouvre son tiroir de bureau et se verse un bon verre de cognac qu'il déguste lentement, les jambes allongées sur le rebord de la fenêtre. C'est Joanne qui le sort de sa rêverie.

– Que fais-tu là? demande-t-il.

– Je voulais vous dire que je dois partir plus tôt cet après-midi. Je dois me rendre chez le médecin.

– Rien de grave, j'espère?

– Non, un examen de routine, c'est tout.

La jeune femme tourne des talons et lance un regard inhabituel à son patron. Il la regarde s'éloigner. Pour la première fois, il la voit différemment. « *Elle a un joli petit minois* », pense-t-il en souriant. Quelques minutes après le départ de la secrétaire, il décide à son tour de partir. L'air dans sa voiture est rendu insupportable par l'humidité qui sévit depuis quelques jours. Il se hâte d'arriver chez lui.



La semaine lui paraît interminable. Il n'a maintenant qu'un seul but, s'évader, mais vraiment s'évader. Lorsqu'il se retrouve dans cet état, une seule chose lui fait du bien, sa moto. Il prépare rapidement des bagages et prend la route de son chalet. Sans prendre le temps de

sortir ses effets de la voiture, il passe directement au garage et retire la toile qui recouvre son bolide. Il grimpe sur sa moto. Son cœur bat à tout rompre, c'est la satisfaction ultime. La puissante Honda, de 1000 cc avec turbo, ronronne au premier coup de clé. Après quelques minutes de réchauffement du moteur, il tourne délicatement la poignée de l'accélération et quitte le garage. Une fois sur le pavé, le bolide décolle sur la roue arrière, laissant derrière lui une large trace de caoutchouc noir. Un épais nuage bleuté flotte dans l'air. Rapidement, il atteint 180 km/heure sur la petite route de contour du Lac Beauport. Après quelques secondes de cette folle liberté, il décélère rapidement pour ramener sa vitesse à 30 km/heure. Il regarde le paysage avec des yeux nouveaux. Il avait oublié cette beauté et ce calme depuis un bon moment. Pendant qu'il roule, ses folles randonnées du passé reviennent à sa mémoire. Il se souvient d'un voyage de plus de 9000 km, qu'il avait fait lors de vacances estivales. Il était parti avec son sac à dos et avait roulé sans but, couchant dans de petites auberges. Il avait renoncé à tout ça pour obtenir un grade de capitaine. Il avait troqué sa liberté pour une promotion. Il s'était lui-même confiné dans un bureau, dans une prison de papiers.

De retour au chalet, satisfait de sa randonnée, il se sent mieux, mais il a réveillé en lui la fièvre de tout quitter, de tout foutre en l'air, de s'enfuir aussi loin que pourrait le porter sa moto. Installé sur le patio, une bière à la main, il rêve. Cinq années... il lui restait cinq années

pour compléter sa carrière. Pour la centième fois depuis quelques semaines, il fait un retour en arrière. Il se revoit dans le feu de l'action des enquêtes criminelles : Vols à main armée, meurtres, enlèvement, agressions sexuelles à caractère grave et toute la panoplie des crimes violents. Il avait échangé tout ça pour un grade de capitaine. Et, pire encore, il avait accepté d'être un homme de paille. Que pourrait-il bien faire pour se sortir de cette profonde léthargie? Faire ce qu'il aimait, redevenir un homme d'action. Il devait bouger. Les choses ne devaient plus continuer comme ça. Une idée germe dans sa tête, une idée sordide, démoniaque et folle à la fois, une idée insensée. Un sourire apparaît sur ses lèvres. Il se voit déjà accomplir sa nouvelle mission. Il ébauche une foule de stratégies qui pourraient lui servir à mener à bien son idée démentielle. Des images précises lui viennent à l'esprit, les visages de Gilles, Hengy, François et tout à côté, celui de Jacynthe. Il revoit Georges Cantin, le large sourire sur son visage lorsqu'il déposait l'argent de son cautionnement devant le coroner. Au même moment, une douleur atroce à la main le ramène à la réalité. Sans se rendre compte, la violence des images lui a fait refermer la main à un point tel, que son verre de bière s'est brisé. Le sang, mêlé à la bière, se répand sur lui. Sans se préoccuper de sa blessure, des larmes d'amertume coulent sur ses joues. Il n'en peut plus de se retenir. Il pleure sa souffrance. Dans un geste de rage, il lance son verre cassé dans le sous-bois. La douleur et le chagrin accumulés au fil des semaines refont surface. Finalement, il rentre,

panse sa blessure et change de vêtements. Au même moment, le téléphone sonne. Il regarde l'appareil, hésite et renonce à répondre.

La main gauche recouverte d'un bandage, il reprend place sur sa chaise, face au soleil qui descend déjà au-dessus de la montagne. Il n'a pas abandonné son idée de vengeance. Le destin a soustrait Georges Cantin au jugement des hommes, mais sa mort ne guérira pas la douleur, la peine et la déception qu'il laisse derrière lui. Il y a aussi tous ceux qui ont perdu un fils, une fille, une mère, un père ou un ami. Il doit devenir le bras de la Justice, le Justicier. Il le fera pour sa famille, pour tous les autres et pour lui-même. Il a en main tout ce qu'il lui faut pour parvenir à ses fins. La justice s'est enlisée dans des compressions budgétaires, la corruption et l'absence de compréhension. Elle s'est éloignée de la population, perdant toute transparence et toute équité. On doute d'elle, on a plus confiance en elle, on la déteste et personne ne veut s'y frotter.

Le téléphone sonne à plusieurs reprises au cours du week-end. Il refuse toujours de répondre. Il doit consacrer son temps à mettre en place tout ce qui lui sera nécessaire pour mener son projet à bien : punir tous ceux qui ont tué par insouciance et par manque de respect envers la vie des autres. Malgré le fait qu'il connaisse tous les rouages de la police et de la justice, de nombreuses précautions s'avèrent indispensables. Vitesse d'exécution et prudence devront être les règles essentielles à respecter pour réussir. Il passe la majeure partie

de son congé à rouler à moto afin d'en retrouver le parfait contrôle, un autre élément indispensable à la bonne marche de son projet fou.

Ce lundi matin allait être différent des précédents. Jean Poiré emploie la majeure partie de son temps à colliger les informations nécessaires à l'accomplissement de sa première mission de Justicier. Il a toute liberté de fouiller dans les dossiers. Il les étudie soigneusement, renonçant à frapper si un doute persiste. Il se refuse à commettre une erreur.

– Joanne, pourrais-tu venir? demande-t-il à sa secrétaire par téléphone.

La jeune femme se présente devant son patron, tablette de sténographie et crayon à la main.

– Je veux cette note rapidement, lui précise-t-il. Et, sur le même ton, il ajoute : *Mademoiselle accepteriez-vous de souper avec moi ce soir?*

Joanne pouffe de rire sans pouvoir écrire un seul mot du message. Elle n'en croit pas ses oreilles d'avoir finalement entendu cette demande. Elle ressent ses joues se teinter de rouge sous la pression. Elle réussit néanmoins à murmurer...

– À qui dois-je l'adresser?

– Ne fais pas ta petite surprise, ça ne prend pas avec moi. Je sais très bien que tu m' observes depuis des mois à la cachette et je veux savoir pourquoi. Je voudrais que tu puisses m'expliquer ton comportement

devant un bon repas que nous pourrions prendre ce soir. Au restaurant de ton choix, bien entendu. Ça te va?

– Pour dire franchement, vous m’avez coupé les jambes. Je ne sais pas quoi vous répondre. Je ne m’y attendais pas, je m’excuse, capitaine.

– La meilleure réponse que tu puisses donner, c’est de dire simplement oui.

– Bon, d’accord, je prends ce risque, répond la jeune femme avec un sourire timide.

– Je passe te prendre à dix-neuf heures chez toi, ça te va?

– OK! Je serai prêt.

– Maintenant, retourne au travail. Je compte sur ta discrétion habituelle.

– Vous n’aviez pas besoin de le spécifier, je ne suis plus une enfant.

– Ce n’est pas ce que j’ai voulu dire. Enfin, je pense que tu comprends. Mes grands patrons n’apprécieraient pas s’ils apprenaient...

– Vous savez que je sais tenir ma langue, capitaine, reprend-elle en quittant le bureau.

Il la regarde sortir et ne peut s’empêcher de penser à ce qui pourrait se produire. Considérant la décision prise au cours du week-end, il n’allait pas laisser passer une seule occasion de s’amuser, à tout le moins physiquement. Il a bien évalué le risque que cela représente.

« Est-elle amoureuse de lui ou pas? Si oui, allait-il lui faire du mal? Comment se comportera-t-elle après cette aventure d'un soir? Elle n'a certes pas l'étoffe de Denise, ni son expérience. Est-ce lui qui tombera dans le piège? De toute manière, il ne peut plus reculer. Néanmoins, il souhaite qu'elle sache se comporter en femme. Une femme qui veut passer un bon moment et non une femme à la recherche de l'amour avec un grand A. »

La journée se termine, aride, monotone et sans intérêt, comme toutes les autres. Il arrive au rendez-vous à l'heure fixée. Joanne l'attend près de la porte extérieure. *« Ce qu'elle est belle »*, pense-t-il. Jamais il ne l'avait vue aussi jolie. Maquillage léger, cheveux coiffés différemment, petite robe jaune au décolleté invitant. *« Cette robe lui va à ravir. »* Elle s'avance vers sa voiture. Sa démarche est différente de celle du bureau. C'est celle d'une femme déterminée, qui sait ce qu'elle veut. *« Elle est très habile ou amoureuse pour adopter cette attitude »*, pense-t-il.

Il n'hésite pas à descendre de voiture pour lui ouvrir la portière. Joanne refuse de choisir le restaurant, prétextant qu'elle ne s'y connaissait pas très bien dans ce domaine. Jean a donc choisi le *IL Teatro* du Capitole, situé au carré d'Youville. Ce choix ne pouvait être meilleur ; valet service attitré au stationnement, excellente table et de plus, un merveilleux spectacle complète l'ambiance. Ce soir-là, on y présente une troupe de *Folies Bergères*, venue directement de Paris pour conquérir les Québécois, comme à chaque année à cette période.

Un splendide bouquet de roses aux couleurs variées orne le centre de la table. À la demande de Jean, un serveur apporte le champagne. L'excellence du service étonne Joanne, qui ne sait plus où donner de la tête, remplie d'émotions et d'admiration. Jamais elle n'aurait même osé penser se retrouver un jour dans ce magnifique endroit. Rêve et réalité s'entremêlent, tout l'éblouit : la cuisine, le service, la décoration, l'ambiance, le spectacle. C'est comme un vrai film qui se déroule sous ses yeux. Même Jean n'est plus le même. Son patron a laissé place à un prince charmant. Il lève son verre...

– Je voudrais que cette soirée marque le début d'une collaboration franche et mutuelle entre nous, tant dans le travail qu'en dehors. Profitons de cette intimité pour nous combler de bonheur.

Lèvres hésitantes, main tremblante, elle est incapable de boire. *« Jean, ce simple nom qui l'avait si souvent troublée. Elle ne pouvait compter les heures et les nuits que ce nom et ce visage avaient comblées. »* Elle croise les jambes et les serre fortement l'une contre l'autre, se rappelant les extravagantes folies sexuelles auxquelles elle l'avait fait participer dans ses fantasmes. Une chaleur intense lui brûle le bas-ventre, cette même chaleur si souvent ressentie, qu'elle avait dû assouvir en s'adonnant à de courtes, mais combien satisfaisantes séances d'amour solitaires. Ses doigts serrent nerveusement la flûte de champagne et Jean réalise soudain le trouble qui émeut sa compagne.

– Quelque chose ne va pas? demande-t-il.

– Je rêve, se contente-t-elle de répondre avec un sourire.

- Tu sais, le rêve devient parfois réalité lorsqu'on le désire de tout son cœur.
- Je le voudrais bien, mais...
- Il ne doit pas y avoir de, mais, seulement de la confiance en la vie.
- Je peux t'avouer quelque chose? demande Joanne.
- Pourquoi pas, ne sommes-nous pas des amis?
- Il y a quelques semaines, je t'ai vu dans un bar de la Grande Allée. Une très jolie femme parlait avec toi. J'ai eu une envie folle de te jouer un sale tour. Je ne sais pas ce qui m'en a empêché. J'aurais aimé aller te taquiner, mais je n'ai pas pu le faire. Tu n'avais d'yeux que pour elle. Était-ce la femme à la voix mielleuse qui te téléphone de temps à autre?
- Non, répond Jean, en souriant. Ce n'était qu'une rencontre du hasard. La seule chose que nous ayons en commun, c'est de connaître le prénom de l'autre. Les choses ne sont guère allées plus loin. Nous ne nous sommes jamais revus.
- On est là tous les deux, à discuter d'une rencontre personnelle qui ne me regarde même pas. C'est tout de même étrange, tu ne trouves pas?
- C'est simplement charmant. Tu es prête à commander?
- Tu le fais pour moi... Je ne suis pas très habile avec ce genre de menu, je me sens perdu.

– À la seule condition, si tu n’aimes pas, tu le dis, d’accord?

– D’accord, répond Joanne avec un sourire reconnaissant.

Le maître d’hôtel approche sur un signe discret de Jean.

– Je me nomme Julio. Je suis à votre disposition. Monsieur, dame. Vous désirez choisir?

Jean, le plus naturellement du monde, donne son choix de l’entrée au dessert, sans oublier le vin. Joanne n’en croit pas ses yeux. Son comportement est tellement différent de celui du bureau. C’est un tout autre homme, un homme qui sait faire rêver une femme.

Le souper et le spectacle terminés, une douce musique invite les couples à la danse. Joanne se moule littéralement sur le corps de Jean. Elle est au paradis. Il caresse lentement son dos et la sent frissonner sous ses doigts.

Il est presque deux heures du matin lorsqu’il la raccompagne chez elle.

– Tu montes prendre un dernier verre? demande Joanne, hésitante.

À peine la porte de l’appartement refermée, il l’attire à lui et pose ses lèvres sur les siennes. Une fraction de seconde suffit pour qu’elle réponde dans un gémissement de satisfaction et de consentement, cherchant la langue de son compagnon. Il la plaque contre la porte et l’écrase fortement contre lui. Elle répond avec férocité. Ses jambes ne touchent plus le sol, elle les referme sur lui. Il la soulève, fait quelques pas, puis descend vers la moquette sans que leurs bouches

ne se séparent. La passion les enflamme, leurs vêtements tombent les uns après les autres dans des gestes parfois brusques, marqués d'impatience. La table de centre du salon se renverse lorsqu'ils roulent l'un sur l'autre. Ils font l'amour en se donnant sans retenue.

Il est près de cinq heures du matin lorsqu'ils se séparent finalement, à bout de souffle. Elle reste allongé, le dos appuyé contre le divan et regarde son compagnon remettre ses vêtements. Un dernier baiser et il la quitte. Elle s'abrite derrière la porte pour le saluer une dernière fois.

– Merci pour cette agréable soirée et cette adorable nuit. Mais... je ne voudrais pas que tu te fasses des illusions, je ne sais pas quand nous allons nous pouvoir recommencer. Ne m'en tiens pas rigueur, s'il te plaît, lui dit Jean en laissant sa main.

– Laissons le temps faire les choses, je ne m'illusionne pas. Je sais que tu ne seras jamais à moi. On se voit au bureau tout à l'heure.

Pendant qu'elle referme la porte, des larmes coulent de ses yeux. Larmes de plaisirs ou d'amour, larmes de regrets ou de satisfaction, larmes de chagrin ou de joie, elle n'en sait rien. Pour le moment, ce n'est pas important, elle aime de tout son cœur, même si elle n'attend rien en retour.



Au bureau, Joanne se comporte comme chaque jour, n'en faisant ni plus ni moins. Pour sa part, Jean s'absente au cours de l'avant-midi. Il passe rendre visite à des confrères de d'autres municipalités, remplissant ainsi son rôle de relations publiques. Les jours suivants se passent dans la même routine et le soir venu, il demeure chez lui, méditant son avenir, des pensées devenues obsessionnelles.

Le jeudi, après le souper, Jean décide de se rendre chez Latulipe Surplus, afin d'y faire quelques emplettes. Le jeudi soir, il est plus facile d'y passer inaperçu, car la clientèle est plus forte. Vêtu d'un jeans, t-shirt noir et casquette de cuir, personne ne prêtera attention à ce motard tout à fait ordinaire. Un peu moins d'une heure suffit à faire ses emplettes. Il a fait l'acquisition de plusieurs objets sans grande valeur, mais pouvant lui être utile pour son plan. Il se rend au chalet et place ses achats dans le garage. Il entreprend de retirer certaines pièces sur sa moto. Tout ce qui peut reluire, projeter un éclat est enlevé. Satisfait du travail effectué, il rentre en ville.

Le lendemain, il quitte son bureau tôt en après-midi, sans que Joanne n'ait fait la moindre allusion ou le moindre geste déplacé ayant trait à leur récente sortie. Son comportement, à la grande surprise de Jean, n'a absolument pas changé. Il doit encore se rendre faire des achats dans divers commerces de motos et de quincaillerie. Il a besoin de plusieurs canettes de peintures, du ruban adhésif, du papier à sabler le métal, de la fibre de verre, une bonbonne de gaz butane et finalement deux casques usagés de type *full-face*.

Avec suffisamment de matériaux pour tout le week-end qui s'annonce pluvieux et maussade. Il profite de sa soirée pour préparer différentes choses pour le lendemain, mais aussi pour raffiner son plan.

Dès sept heures le samedi matin, il se retrouve dans son garage pour y préparer la deuxième partie de son plan. Une ponceuse en main, il s'attaque à l'enveloppe externe de sa moto. La peinture, la veille reluisante, devient rapidement sans éclat. Toutes les pièces de fibre de verre ou de carbone sont mises à nue. Un lavage et un séchage du bolide et des pièces terminent le travail de préparation. Il peut maintenant procéder à la pose de la peinture de base. Déjà, l'apparence de la moto a considérablement changée. La peinture appliquée, il est quatre heures de l'après-midi lorsqu'il termine. Il doit attendre un temps de séchage suffisant.

La soirée se termine devant le foyer, un livre et une bière à la main. Il lit la biographie de *Pierre-Élliott Trudeau*, décédé depuis plusieurs années déjà. Cet homme l'avait toujours fasciné, tant par son côté politique que celui de sa philanthropie. Un homme qui n'avait pas eu peur d'imposer ses valeurs et ses idées, quoique fortement contestées par la population politique du Québec.

Le lendemain matin, très tôt, il applique la première couche de peinture de surface après avoir fait l'installation de divers objets. L'après-midi est fortement entamé lorsqu'il termine. Maintenant, le

temps de séchage doit être plus long afin que cela durcisse en profondeur.

Après une bonne douche, il se rend en ville. Sur le chemin de retour, un visage lui vient à l'esprit, Joanne. Il souhaite qu'elle soit chez elle et surtout, disposée à le recevoir. Il décide d'aller sonner à sa porte. Quelques instants passent avant que la jeune femme ne lui ouvre.

– Jean... Qu'est-ce que tu fais là? demande-t-elle, à la fois surprise et heureuse.

– Je suis simplement passé te dire bonjour.

– Entre, ne reste pas dehors. Tu ne devais pas passer le week-end à ton chalet?

– Oui, mais la température n'est pas fameuse. En fait, elle est dégueulasse et surtout, j'avais envie de toi. L'explication te suffit-elle?

– Je suis ravie. Tu prends une bière?

– Oui, aussi froide que possible. Il fait tellement chaud, cette humidité qui ne veut pas nous lâcher. C'est pire encore lorsqu'il pleut.

Se plantant devant lui, elle boit une gorgée à même l'une des bouteilles.

– Et moi, je n'ai pas le droit de boire?

– Tu l'auras lorsque j'aurai reçu un baiser. Sinon, monsieur va voir sa jolie petite bière lui passer sous le nez, lance la femme en riant.

Il l'attire à lui. Pour le taquiner, elle feint de résister, mais c'est impossible, les forces physiques ne sont pas d'égal niveau. Pourtant, elle parvient à séparer sa bouche de celle de Jean et finit par dire...

– Jean, je vais laisser tomber les bouteilles si tu ne me lâches pas.

– Tu n'avais qu'à ne pas me provoquer.

– Arrête, je les échappe...

Il la laisse quelques secondes, le temps qu'elle dépose les bouteilles sur la table du salon. Puis, sans attendre, il la prend dans ses bras et leurs bouches s'unissent violemment. Il fait pénétrer sa main dans l'encolure de la robe de chambre, qui laisse deviner les formes magnifiques qui s'y cachent. Ils se caressent longuement, leurs visages ruissellent de sueur.

– Si l'on allait se rafraîchir sous la douche, suggère Joanne.

Reprenant sa bouche, il la soulève et la transporte à la salle de bain. Il la dépose sur le sol et elle entreprend de défaire ce qui lui reste de vêtements. Lentement, elle défait un, deux, trois boutons de sa chemise dévoilant peu à peu la musculature de son homme. Elle s'attaque par la suite au pantalon, qu'elle détache de ses mains tremblantes, caressant de sa langue la poitrine qui s'offre à elle. Ils passent sous la douche où Jean sélectionne l'eau froide. Elle hurle de surprise, cherchant à s'éloigner, mais il la maintient sur place. Finalement, elle ne résiste plus. L'eau coule sur son corps qu'il caresse sans arrêt. Appuyée contre le mur de céramique, elle lui griffe

le dos en poussant des gémissements de plaisir. Haletante, la respiration saccadée, son corps se convulsionne à chaque geste dirigé vers les parties sensibles de son corps qui en redemande avec insistance. Il lèche ses cuisses sans jamais la toucher à ce qu'elle cherche à lui imposer. Le feu du désir brûle profondément, l'excitation est à son sommet, elle n'en peut plus d'attendre, elle lui tire désespérément les cheveux, l'attirant vers son entrejambes. Dès qu'il la touche, elle ne peut retenir un râlement de satisfaction. Elle porte ses mains à ses propres cheveux qui lui servent de retenue, sinon elle lui arracherait la peau avec ses ongles. Finalement, n'en pouvant plus de retenir la jouissance, l'orgasme la gagne. De ses deux poings, elle le frappe sur les épaules, laissant échapper un long cri de satisfaction. Sa respiration est saccadée. Elle cherche tant bien que mal à reprendre son souffle. C'est maintenant à son tour d'attaquer. Elle le repousse de sa poitrine qu'il embrasse doucement et le plaque contre le mur. Elle promène sa bouche, mordillant la chair au passage. Elle fait pénétrer ses ongles dans la peau de ses bras musclés. Elle saisit son sexe entre ses mains et y glisse sa bouche. Jean, les deux mains appuyées au plafond de la douche, gémit sous les caresses. Elle lui griffe les fesses, y faisant pénétrer ses ongles courts. Après de longues minutes de ce traitement, elle se relève et installe ses pieds sur le rebord du bain. Maintenant qu'elle se retrouve à sa hauteur, elle se laisse pénétrer par l'homme qu'elle désire de tout son cœur.

À bout de souffle, épuisés et satisfaits, ils s'arrêtent. Elle le regarde. Son visage reflète satisfaction et bonheur. Ils quittent la douche après s'être noué une serviette à la taille. Joanne, la poitrine nue, l'entraîne derrière elle vers la petite cuisine laboratoire.

– Tu m'aides? J'ai quelques viandes froides, du raisin, des pommes, du pain croûté et un vin de bonne qualité. Je l'ai acheté en pensant à toi.

– Attends, si on se commandait une grosse pizza.

– Comme tu veux. Commande pendant que je me sèche les cheveux. Seule dans la salle de bain, compris!

– Je me sou mets à votre demande, madame, répond Jean en riant.

Pendant son absence, il explore les armoires et monte le couvert pour deux. Il ouvre la bouteille de vin un peu trop froid à son goût. Il préfère se servir une autre bière en attendant que revienne sa compagne. Il ne peut résister à lui rendre une petite visite surprise. Avec précaution, il ouvre la porte de la salle de bain et l'entend chan tonner. Elle ne l'entend pas entrer et il en profite pour la saisir par la taille. Joanne échappe un cri de surprise.

– Jean, mon salaud, tu vas me le payer.

Satisfait de lui, il retourne à la cuisine. Quelques minutes plus tard, Joanne revient vêtue d'une robe de chambre en ratine. Alors qu'elle fonce sur lui pour le frapper, on sonne à la porte. Il lui remet de l'argent.

– Bonjour, dit l’homme habitué de livrer à cette adresse. On a un gros appétit ce soir, fait-il remarquer, cherchant des yeux un invité éventuel.

– Ne vous en faites pas, j’ai deux copines avec moi qui ont une faim de loup.

– Alors bon appétit, reprend le livreur en acceptant le généreux pourboire.

Lorsqu’elle revient à la cuisine avec la large boîte, Jean ne peut s’empêcher de rire.

– Tu reçois tes copines à souper en robe de chambre? fait-il remarquer en riant.

– Merde, il va me prendre pour une lesbienne, s’inquiète Joanne.

– Pour ce que tu es, une petite peste. Allez, dépose cette boîte, j’ai une faim de loup. C’est à croire que je n’ai rien avalé depuis deux jours.

Le repas terminé, Jean sort sur le balcon. La vue y est magnifique. Il prend place sur l’une des deux chaises, tenant son verre de crème de menthe blanche que lui avait versé sa compagne. Quelques minutes plus tard, elle le rejoint et prend place près de lui. Lentement, elle caresse la poitrine de son compagnon qui s’amuse à faire bouger ses pectoraux sous ses doigts, ce qui la fait rire.

Il termine à peine son digestif qu’elle l’entraîne déjà vers l’intérieur.

– Viens, j’ai encore envie de toi.

Le couple entre dans la chambre à coucher et reprend une nouvelle cavalcade d'amour.

Il est plus d'une heure du matin lorsque Jean quitte l'appartement. Elle est épuisée et a sommeil. Elle fait la moue lorsqu'il se dirige vers la porte.

– Tu pourrais passer la nuit avec moi, lui reproche-t-elle.

– Tu seras en meilleure forme demain matin si je ne suis pas ici. Bonne nuit!

Au cours de la semaine qui s'écoule, il est plusieurs fois tenté de se rendre au chalet, mais il s'y refuse, ne voulant pas déroger à ses habitudes. Jeudi, en fin de journée, il ne peut plus résister. Il quitte son bureau à quatre heures et se rend directement au Lac Beauport. Le week-end s'annonce beau et chaud et ce long congé sera particulier. Quatre jours qui changeront sa vie.

Dans son garage, il poursuit ses préparatifs. Il procède au sablage des deux casques de moto achetés précédemment, puis les recouvre d'une couche de peinture, noir mat. Il trafique les fils électriques des feux de circulation, transformant le circuit automatique en circuit manuel afin d'avoir le plein contrôle sur l'éclairage qu'il désire. Lorsque tout fonctionne à son goût, il s'attaque à la poignée d'accélération, la transférant sur la poignée de gauche afin d'avoir la main droite libre de mouvement sans diminuer sa vitesse. Quelques retouches ici et là et tout sera prêt pour le jour J.

Au cours de la nuit, son sommeil est troublé, tournant d'un côté et de l'autre. Un terrible cauchemar le poursuit. Il se voit pendu à un arbre. Des centaines de motocyclistes passent sous lui et le saluent de la main. Certains ont des affiches qu'il n'arrive pas à lire. Il est mort, mais il a conscience de ce qui se passe, comme si un deuxième corps remplaçait le premier. Il se réveille en sursaut. Il transpire abondamment et demeure assis sur son lit, sans bouger. Une douleur le tenaille au niveau du sternum. Un élancement violent qui s'estompe graduellement après quelques minutes. La douleur est difficile à supporter, comme une pointe de couteau qui traverserait son corps. Il s'allonge à nouveau pour finalement reprendre son sommeil.

Le lendemain matin, il se lève en pleine forme, comme si rien ne s'était produit durant la nuit. Au cours de la journée, il se contente de relaxer : une promenade à pieds autour du lac, quelques bières et deux bons repas. Confortablement installé sur le patio, il révise toutes les parties de son plan. Il refuse de tuer, il est policier et un policier ne tue que pour défendre sa vie ou celle des autres. Il se contentera de jouer avec la peur, une peur qui rongera ses victimes, une peur qui ne leur permettra pas d'oublier leur rencontre avec le Justicier à la moto, une peur qui les poursuivra jusque dans leur sommeil. La justice devra se reprendre en main et accomplir son vrai travail : celui de punir les criminels et protéger la population. Il se sent poussé vers ce

devoir qui ramènera le calme. Qui mieux qu'un policier pourrait le faire?

Partie quatre

Le soleil est déjà disparu dans le ciel lorsque la puissante moto noire démarre. Sur la route, le Justicier tourne l'accélérateur et la moto bondit. Seules deux lumières brillent, le phare avant et le feu rouge arrière. Il réchauffe le moteur en faisant grimper progressivement la vitesse jusqu'à 100 klm/heure, puis reprend la vitesse normale de la route secondaire. Plusieurs petits coups d'accélérateurs lui montrent qu'elle répond bien aux modifications effectuées. Il s'engage sur le Boulevard Laurentien, emprunte la bretelle de Lebourgneuf et bifurque vers la gauche. Il choisit de s'immobiliser sur un terre-plein, dissimulé derrière un bosquet d'arbustes. De sa position il peut facilement observer l'ensemble du stationnement du centre commercial à proximité. Il regarde sa montre, dix heures trente. Dans quelques minutes, il passera à l'action en délivrant son message, le premier d'une longue série.

Les lumières de la fromagerie *Le Fin Gourmet* s'éteignent. Le moteur de la moto démarre et le bolide avance lentement, tous feux éteints.

Sur le stationnement, Jean a repéré la Cadillac. Immobile et protégé par la noirceur, il attend patiemment que se présente sa première cible. Henri Hubert, 52 ans, propriétaire d'une chaîne de fromagerie qui avait été acquitté d'une accusation de négligence criminelle, ayant causé la mort dans la mise en service d'un véhicule automobile. Un jeune homme de 19 ans, Hugo Dumont, avait été frappé à mort alors qu'il conduisait sa moto sur le boulevard Laurentien. Par un beau vendredi soir, accompagné de son amie, il roulait, selon les dires d'un témoin, en respectant la limite de vitesse imposée. Lors de l'impact survenu par l'arrière, la jeune fille avait été projetée dans le fossé à près de trente mètres des lieux de la collision. Elle est maintenant paraplégique et doit se déplacer en fauteuil roulant. Moins chanceux, comme si c'était une chance d'être handicapé pour la vie, Hugo Dumont y a perdu la vie. L'enquête policière avait clairement démontré que le conducteur de la voiture avait consommé des drogues ou des boissons alcoolisées. Le premier policier arrivé sur les lieux de la tragédie avait constaté que le conducteur Hubert tenait un flacon de Gin *DeKyper* à la main. L'automobiliste avait juré que cet accident avait été causé par une faute d'inattention provoquée par la mise en service de son téléphone cellulaire. Il avoua sous serment, n'avoir consommé la boisson qu'après l'impact, afin de calmer sa panique. Un fait demeura cependant suspect et ne fut jamais éclairci. Pourquoi Hubert prétendait-il ne pas avoir vu la jeune fille? Au cours du procès, il maintint n'avoir jamais vu la passagère derrière la victime. Cette dernière avait pourtant expliqué que la

voiture s'était approchée à plusieurs reprises tout près d'eux, forçant son ami à augmenter la vitesse pour éviter de se faire frapper. Le juge choisit pourtant de croire la version d'Hubert, cet homme d'affaires sans reproche. La jeune fille était encore sous le choc et sa longue convalescence avait miné sa résistance, sa volonté et sa mémoire. L'avocat de la défense n'avait aucune peine à l'embarrasser devant le juge, car elle était facilement tombée dans le piège, celui de la vengeance et de la haine, qu'elle avoua bien malgré elle. Aucune poursuite criminelle ne fut maintenue contre Henri Hubert. Il en fut quitte pour une libération pure et simple, au grand désarroi des familles des victimes.

Le Justicier voit maintenant distinctement l'homme s'approcher de la Cadillac. Le fichier d'immatriculation l'identifiait comme propriété du *Groupe Le Fin Gourmet Inc.*, dont Hubert était le président et unique actionnaire. La grosse voiture se met en marche et l'homme d'affaires emprunte la route de desserte conduisant au boulevard Laurentien nord. Dès que l'automobiliste prend sa vitesse de croisière, la moto noire enfile derrière, le suivant à bonne distance. Devant lui, aucune autre circulation, sauf la grosse Cadillac rouge vin. Il accélère et arrive rapidement derrière l'automobile qui maintient sa vitesse. Il éteint le phare avant voulant éviter d'être repéré par Hubert. Tenant le guidon de la moto avec sa main gauche, il est à même d'apprécier l'inversion de la poignée d'accélération. Quelques fractions de seconde lui suffisent pour parvenir à la

hauteur de la portière avant gauche. D'un coup précis, il frappe la vitre avec une barre de métal. Celle-ci éclate en mille miettes. Surpris, le conducteur donne un coup de volant vers sa droite puis reprend sa gauche et freine à fond. La moto est déjà derrière lui avant qu'il n'ait réalisé quoi que ce soit. L'homme descend de voiture et examine les dégâts sans pouvoir s'expliquer ce qui vient de se produire. Il donne un violent coup de pied sur la porte demeurée ouverte pour la refermer. Pendant ce temps, le Justicier l'observe de sa position. Il avance lentement. L'homme se retourne en entendant le sifflement du moteur, sans pourtant distinguer ce qui venait vers lui. Il n'y voit toujours rien, jusqu'au moment où la moto s'arrête à quelques centimètres de lui.

– Ce soir, tu n'es pas mort. Remercie Dieu et prie pour celui que tu as tué. Tu vas rencontrer et payer financièrement de manière équitable les deux familles. Sinon, nous allons nous revoir, crie le Justicier en démarrant en trombe, laissant Hubert éberlué.

Dans un crissement de pneus assourdissant, la moto quitte les lieux, laissant derrière elle un nuage bleuté ainsi qu'une forte odeur de caoutchouc brûlé. Hubert crie à tue-tête, mais le motocycliste ne l'entend plus.

Jean gare la moto dans son garage en prenant soin de refermer à clé, après avoir replacé la bâche. En entrant dans son chalet, il s'ouvre une bière et prend place sur le balcon arrière donnant sur le lac. La douleur à l'estomac le reprend, mais ne dure que quelques secondes.

Il est en sueur et sa respiration est rapide et difficile. Il reprend son souffle lentement, mais ne comprend rien à ce qui lui arrive. Il repasse dans sa tête ce qu'il vient de faire et sourit. Il a maintenant hâte au lendemain pour entendre les nouvelles. Il délaisse sa bière et prend un café bien chaud dans lequel il verse une rasade de cognac.



Le lendemain matin, dès son réveil, il allume la radio. Il prépare son déjeuner et prend place au comptoir de la cuisinette lorsque les nouvelles débutent. Aucune mention de l'incident. Il occupe le reste de la journée à faire de l'entretien sur le terrain, tout en profitant du soleil. En fin d'après-midi, un peu avant le souper, il allume la télé. Plusieurs nouvelles internationales sont lues sans grande conviction par l'homme. « *C'est toujours la même merde!* », pense Jean. Alors qu'il prépare son repas, il écoute distraitement les nouvelles locales. Il s'arrête quelques instants lorsque l'on montre la voiture de sa victime. Hubert commente lui-même ce qui lui est arrivé la veille. Il montre un courage qui sonne faux et le jeune journaliste semble septique devant les explications données. Il termine l'entrevue en posant une question à l'homme visiblement nerveux.

– Serait-il possible que vous ayez consommé des boissons alcooliques, car cette histoire tient du roman? L'entrevue se termine sur cette question. Hubert n'a pas le temps de répondre en ondes et on laisse les téléspectateurs sur leur appétit. Jean en a assez entendu.

Hubert n'a rien retenu de la leçon. Il pousse l'audace jusqu'à défier ce fou, ce malade, ce détraqué, à le rencontrer à nouveau.

À la même heure, au même endroit que la veille, le Justicier est immobile sur sa moto. Cette fois, il ne donnera aucune chance à sa victime. Précis comme une horloge, Henri Hubert sort de son commerce. Il n'est pas seul, un autre homme l'accompagne. Le Justicier rage. Il ne peut se permettre d'impliquer quelqu'un d'autre. Cependant, un soupir de soulagement l'envahit lorsque celui-ci monte dans une autre voiture qu'il identifie rapidement comme une voiture banalisée de la police. « Le salaud, il se fait protéger », pense le Justicier. Le défi l'emporte sur la raison. Qu'importe ce qui arrivera, il n'allait pas le rater cette fois. « *De toute manière, peu importe, aucune voiture même de la police ne peut rivaliser avec ma moto* », se dit Jean.

Le trio s'engage par la même voie d'accès pour rejoindre le boulevard Laurentien. La moto, tous feux éteints, suit de près la voiture du policier qui roule à quelques dizaines de mètres derrière la BMW conduite par Hubert. Le Justicier tourne l'accélérateur à fond, la moto bondit et passe à quelques centimètres de la voiture banalisée, ne laissant aucune chance au conducteur de réaliser ce qui lui arrivait. À la hauteur de la BMW, la lourde barre de métal touche avec précision le pare-brise qui éclate sous le choc. Le Justicier accélère, par crainte d'être touché par la voiture qui freine et commence à valser dangereusement sur le pavé. Il s'en est fallu de peu qu'il ne soit

happé, mais il réussit néanmoins à passer sans dommage. Il tourne la tête et aperçoit les lumières qui tournoient dans la noirceur. « *J'ai réussi* », pense-t-il. Il diminue sa vitesse et regagne son chalet. Ses vêtements sont trempés, il tremble de tous ses membres lorsqu'il met finalement pied-à-terre.

Un double cognac va le remettre d'aplomb. En deux gorgées, il avale le liquide qui fouette son estomac et sa gorge. Il est presque vingt-trois heures et la nuit est noire malgré les quelques étoiles qui brillent dans le ciel. La lune, qui en est à son premier quartier, est à peine visible. Il relaxe quelques moments sur son patio, revoyant la scène qui a failli lui coûter la vie. C'est un foutu risque qu'il a pris. Plus jamais il ne devra poser un tel geste, sinon c'est la mort qui l'attend. Il n'aura plus jamais à se reprendre. Dorénavant, il frappera sans pitié. Ce qu'il avait cru facilement réalisable aurait pu se retourner contre lui, l'entraîner dans la mort ou dans le déshonneur.

N'en pouvant plus de ne pas savoir, il monte dans sa Corvette et prend la route. Il roule jusqu'à la hauteur de la sortie de Georges Muir où il doit ralentir lorsque les automobilistes devant lui tentent de se placer en bordure de la route. Les gyrophares des voitures de police, des ambulances et des pompiers trahissent la noirceur. De l'endroit où il se trouve, il peut distinguer une fumée noire s'échappant de l'automobile renversée sur le toit. Il s'engage dans la sortie et regagne le Lac Beauport en contournant la scène de

l'accident par le quartier Notre-Dame des Laurentides, au nord de Charlesbourg.

Le dimanche matin, Jean Poiré se réveille les muscles endoloris par l'inconfort d'un divan trop étroit. Le téléviseur fonctionne toujours, alors qu'un prêtre chante la messe. Il ferme l'appareil d'un geste nonchalant, puis laisse tomber ses vêtements dans la salle de bain et passe sous la douche. L'eau est froide et le ravive de sa mauvaise nuit. Rafraîchi, il quitte le chalet pour aller marcher, histoire de relaxer avant le déjeuner. La ballade se prolonge plusieurs heures, passées à observer les mordus de la voile qui s'en donnent à cœur joie sur le lac mouvementé. Les arbres, dont certains montrent déjà des signes de rougissements, annoncent la venue prochaine de l'automne. L'image d'Henri Hubert refait surface. La mort de cet homme a fait de lui un assassin. Il n'a plus aucune chance de revenir en arrière. Maintenant, il n'a plus que deux choix dans sa vie : se rendre ou bien poursuivre à fond son plan. Se rendre, il n'en est absolument pas question avec tout ce que cela implique pour ses proches et lui.

Le lundi matin, il retourne en ville très tôt. Les nouvelles ont confirmé la mort de sa première victime. Henri Hubert n'est plus de ce monde. Les médias reprennent la première déclaration de la victime, cette fois appuyée par le témoignage du policier supposant l'existence d'un fou à moto. Le policier déclare ne pas avoir vu la

moto, mais avoir entendu le sifflement d'un moteur ressemblant à celui d'une moto quelques secondes avant la perte de contrôle.

La seconde victime du Justicier est déjà sélectionnée. Julien Dufour, chef syndicaliste renommé, ayant un point en commun avec Hubert. Il avait lui aussi été impliqué dans un accident avec un motocycliste. Malchance, insouciance ou accident, rien n'y changera. Traduit devant les tribunaux, il s'en était tiré avec une simple amende de 2 000 \$. Me Pierre-Yves Boulianne, l'un des bons criminalistes au Québec, avait assumé sa défense avec brio et acharnement. Il avait ainsi obtenu cette mince punition pour la mort d'un jeune homme.

Assis sur le balcon de son condominium, Jean ressent encore cette douleur à l'estomac, accompagnée de sueurs qui l'envahissent sans raison apparente. Il ne peut plus faire passer cela sur le dos d'une indigestion. Il décide de contacter un médecin de ses amis et passe le voir à son domicile.

Les deux hommes parlent de choses et d'autres, avant d'en arriver finalement à la vraie raison de la visite de Jean. Ce dernier décrit les symptômes qui se manifestent depuis quelque temps. Jacques Coulombe lui conseille alors des examens approfondis et des analyses dès le mardi suivant. Il soupçonne certaines choses, à première vue sans gravité. Cependant, il veut le faire confirmer par un diagnostic sanguin avant de pousser plus loin ses recherches. Jean est invité à demeurer pour le souper, mais il refuse. Il préfère rentrer chez lui et être seul.

Le mardi matin, il entre au bureau comme à l'habitude. Joanne lui fait un superbe sourire et lui apporte son café. Il fouille les dossiers du week-end et procède à son travail administratif. Au cours de l'après-midi, il téléphone à Hengy qu'il n'a pas revue depuis quelques jours, plus d'une semaine même. Cette dernière l'invite à se joindre à eux pour le souper.

Chez les Duguay, il ne peut échapper à un interrogatoire sur le motard fou de la fin de semaine. Il minimise cette histoire et change rapidement de sujet. Hengy semble avoir repris goût à la vie et François paraît plus reposé. Il les quitte tôt, il ressent une fatigue anormale et persistante qui l'inquiète.

La journée du mercredi est interminable. Il se montre impatient et contrarié. Dès quatre heures trente, il préfère terminer et se rendre à son chalet. Le Justicier doit frapper à nouveau au cours de la soirée. Il se prépare un petit souper léger et effectue des vérifications sur sa moto. Après avoir revêtu sa combinaison de cuir, il attend nerveusement la noirceur, son alliée pour quitter son repaire.

Il roule sur le boulevard Laurentien sud et entre cette fois, dans les limites de la ville de Québec pour se rendre au stationnement du *Syndicat Public Québécois*, le SPQ, le plus puissant syndicat au Québec, représentant la grande majorité des fonctionnaires provinciaux, ainsi que tous les employés des secteurs publics, incluant les villes et les municipalités. Par un certain nombre d'ententes secrètes et d'associations douteuses, le gouvernement était parvenu à placer son

homme de confiance, Julien Dufour, à la tête de la centrale. En fait, Dufour n'était que l'homme de paille du gouvernement et de la puissance politique du Québec. Il a pourtant l'apparence d'un homme fort et puissant, montrant les dents chaque fois qu'il en avait l'occasion afin de se donner bonne conscience envers ses membres. Tout le monde n'y voyait que du feu. Ce poste de prestige lui rapporte des sommes énormes, tant au niveau salarial qu'en rétributions diverses et secrètes. Dans le milieu syndical, on apprécie Dufour, mais on le craint également. Seuls quelques rares et proches collaborateurs connaissent sa liaison avec les membres dirigeants du gouvernement. Plusieurs fois dénoncé par la presse qui avait à maintes reprises fait état de ses soupçons, sans pour autant pouvoir amener des preuves solides et concrètes, il résiste toujours à leurs attaques.

Dufour est un homme sans honneur, une fripouille, un salaud et un assassin. Tout le monde le sait, mais personne n'ose le dire ouvertement, par crainte de représailles. C'est ce qu'en déduisait le Justicier après avoir évalué sa future victime.

Un mercredi soir de l'été 2007 un couple circulait à moto sur le boulevard Champlain. Denis et Claire étaient jeunes et aimaient s'amuser. Ce soir-là, ils devaient rejoindre des amis à Place Royale, en bordure du fleuve Saint-Laurent. Ils n'y arrivèrent jamais. Une automobile avait surgi devant eux, pour s'engager sur Champlain. Sortie de la côte Gilmore, l'automobile avait traversé la voie nord du

boulevard pour s'engager en direction Est sur la voie Sud, sans tenir compte du feu de circulation. La moto et son passager avaient été lourdement projetés contre les rochers qui bordaient le fleuve Saint-Laurent à cet endroit, à quelques minutes à peine du lieu de leur rendez-vous.

Julien Dufour avait été interrogé puis relâché. Sa comparution devant le coroner lui valut d'être renvoyé en vue d'une accusation pour négligence criminelle dans la mise en service d'un véhicule automobile. Le dossier traîna plusieurs mois, repoussé sous différents prétextes, tous aussi farfelus les uns que les autres, le temps que l'on oublie. Puis, un samedi matin, en catimini, Dufour plaida coupable dans le bureau d'un juge. Il fut condamné séance tenante à 2 000 \$ d'amende et à cent heures de travaux communautaires. Ce fut là sa seule sentence pour avoir causé la mort de Claire St-Onge, alors que son ami de cœur Denis restera marqué pour la vie. Les médias n'avaient fait qu'un bref compte rendu de la comparution secrète, craignant la puissance de cet homme.

Le Justicier est en position et surveille la sortie de l'homme fort du syndicat. Bien sûr, Dufour ne sort jamais seul depuis l'accident. Stan Couillard, son garde du corps, est maintenant devenu son chauffeur particulier. Cet homme, à la carrure imposante, est soupçonné de plusieurs crimes reliés au milieu syndical. Jusqu'ici, il n'a jamais été inquiété. Jamais il n'a été arrêté, mis à part quelques interrogatoires de routine. Malgré cela, dans le milieu policier, plusieurs sont

convaincus de son implication dans certaines activités criminelles. Fortement protégé par son patron, personne n'est parvenu jusqu'à maintenant à le faire tomber. Le Justicier n'allait surtout pas se gêner pour frapper d'une pierre deux coups.

Chaque mercredi soir a lieu la réunion du conseil de direction de la centrale. Seules quelques personnes privilégiées et complices peuvent y participer. C'est donc le moment rêvé pour agir. Dix heures pile, les participants quittent l'immeuble situé aux coins des rues Dorchester et boulevard Charest, en plein cœur du centre-ville. Le gros chauffeur est déjà sorti et le moteur tourne dans la Chevrolet Caprice noire. Julien Dufour prend place à l'arrière. La grosse Chevrolet se met en route sur le stationnement et tourne en direction ouest sur Charest. Le Justicier ne quitte pas sa position, attendant que Couillard prenne un peu d'avance. De toute manière, il connaît le trajet qu'il emprunte pour se rendre au Lac Saint-Joseph. Aussitôt la voiture disparue, la moto s'engage à son tour et à peine une minute plus tard, dépasse la Chevrolet. Ayant pris une certaine avance, la moto s'immobilise sur le viaduc de la rue Blaise Pascal, tous feux éteints. Il est prêt pour le rendez-vous, il n'y manque que ses invités. Il n'a pas à attendre longtemps. La puissante voiture passe à sa hauteur. Il s'engage aussitôt derrière elle et gagne rapidement du terrain. L'autoroute est déserte, mais il doit attendre le moment propice. Une superbe courbe va bientôt se présenter devant eux, ils y seraient dans quelques secondes. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la moto

accélère et parvient à la hauteur de la portière gauche de la Chevrolet. De sa main droite, le Justicier tient fermement un bout de tuyau qu'il avait préalablement rempli de plomb. D'un geste puissant et précis, il frappe un violent coup sur le pare-brise qui éclate, obstruant totalement la vue du conducteur. La moto reprend aussitôt de la vitesse pour s'immobiliser quelques dizaines de mètres plus loin, en bordure du boulevard Charest. Calmement, le Justicier regarde s'accomplir son œuvre. Après avoir sauté le parapet de la courbe, l'automobile exécute plusieurs tonneaux dignes des plus grands cascadeurs. L'amas de ferraille soulève un nuage de poussière, d'où les lumières émergent à intervalles presque réguliers.

Lentement, tous feux éteints, la moto roule à contre-circulation sur l'accotement. Il n'y a pas eu un seul témoin de l'accident. Deux voitures passent sans s'arrêter et le Justicier stationne sa moto près du parapet arraché. Lorsqu'il arrive à la hauteur de l'amas de ferraille, les deux roues arrière tournent encore. Muni d'une petite lampe de poche, le Justicier projette le rayon vers l'intérieur de la carcasse. Le chauffeur est mort sur le coup alors que Dufour gémit, recroquevillé sur lui-même. Le Justicier s'approche et rapidement, jette un œil derrière lui. Personne en vue. Il allonge le bras dans un espace créé par la portière tordue et agrippe les cheveux du blessé. Au même moment, il entend une voix très faible, un murmure.

– Aidez... moi, aidez... moi.

– Bien sûr que je vais t’aider, crie le Justicier en lui renversant la tête avec force. Un craquement sec à la hauteur du cou, Dufour n’est plus de ce monde. Le destin avait ainsi terminé son œuvre et assouvi sa vengeance.

Le Justicier enfourche sa moto et d’un geste de la main gauche sur l’accélérateur, il démarre sur la roue arrière, laissant un nuage de fumée derrière lui. L’adrénaline est à son max et il continue de rouler à très haute vitesse, presque couché sur son engin de mort. Après de longues minutes de course folle, il ralentit et s’engage sur une traverse dans le terre-plein, espace réservé aux véhicules d’urgence. À vitesse normale, il remonte Charest en direction Est et repasse à la hauteur de l’accident. Une seule voiture y est immobilisée. Il poursuit sa route et regagne son chalet du Lac Beauport.

Pour le Justicier et Jean Poiré, l’incident est clos, dossier résolu.

Lorsqu’il rentre chez lui, il est satisfait du travail accompli, malgré la douleur qui le fait terriblement souffrir. Il avale un cognac et s’allonge pour se détendre. Rien à faire, la douleur persiste de plus en plus, lacérant sa poitrine au niveau du sternum. Il respire avec difficulté et se promène de long en large sur le balcon. Finalement, la douleur disparaît comme elle était venue. Épuisé, il préfère s’allonger sur son lit et prendre une bonne nuit de sommeil.



Dès son entrée au bureau, il s'empresse de jeter un œil à ses dossiers. Cette fois, il suivra personnellement le travail que ses propres hommes auront fait après l'accident. Il recherche aussitôt les documents à bordure rouges et en retire celui de Dufour-Couillard. Il parcourt le rapport que ses hommes ont tout simplement classé comme étant une perte de contrôle possiblement causée par une vitesse trop élevée. L'hypothèse que le chauffeur se soit endormi est avancée, mais par précaution, on a demandé des analyses du contenu sanguin.

La sonnerie du téléphone interrompt sa lecture.

- Le docteur Coulombe vous demande, capitaine.
- Jacques, comment vas-tu? demande-t-il en décrochant.
- C'est à moi de te poser cette question, Jean.
- Pourquoi? Je n'ai pas le droit de savoir si tu vas bien.
- Jean, tu dois passer me voir à mon bureau. Et, pas la semaine prochaine, aujourd'hui même.
- Quelque chose ne va pas chez toi?
- Non idiot, c'est toi qui ne vas pas. Tes douleurs doivent se faire sentir à intervalles plus rapprochés, n'est-ce pas?
- Je n'ai pas fait attention, se contente de répondre le policier.
- Jean, je suis sérieux. Passe me voir.
- D'accord, je serai là dans moins d'une heure.

À peine une heure et il fait son entrée dans le bureau de son vieil ami. Il y est reçu sans l'enthousiasme habituel de son copain.

– Que se passe-t-il? Tu as l'air d'un mort en sursis...

– Ne te force pas pour me faire rire. Il n'y a rien de drôle, ni pour toi ni pour moi. Je ne sais pas par où commencer, merde. Tu pourrais m'aider un peu, crie le médecin.

Surpris, Jean a cessé de rire et prend place sur l'un des fauteuils.

– Allez, dis-moi tout de suite ce qui ne va pas. Cesse de tourner autour du pot. Je ne suis plus un enfant. Si t'as quelque chose à m'annoncer, fais-le rapidement.

– Jean mon vieux, tu vas devoir être hospitalisé. Je veux que mes confrères fassent certaines vérifications sur ton état de santé général. Les résultats sanguins ne sont vraiment pas beaux.

– Tu vas parler, merde, crie à son tour Jean qui commence à perdre patience.

– Ne crie pas après moi, sinon je te fiche mon poing sur la gueule, reprend aussitôt le médecin.

Jean baisse la tête, son visage est blanc comme cire et il serre les poings pour mieux se contenir. Les deux amis se regardent dans les yeux. Aucun n'ose dire un mot ou poser un geste. Après d'interminables secondes, Jacques reprend d'une voix remplie d'émotions.

– Jean, ce n'est pas un diagnostic définitif. Tu ne dois pas prendre ça comme absolu, mais les probabilités sont là. Nous en saurons plus long après les examens. Tu sais bien qu'aujourd'hui, avec les progrès de la recherche, le cancer peut se traiter et même guérir dans bon nombre de cas. Bien sûr, je ne suis pas certain à cent pour cent, mais les examens plus approfondis pourront le confirmer. J'ai confiance, tu as une forte constitution.

– Laisse-moi quelques jours pour y penser et donne-moi quelques choses pour calmer la douleur.

– D'accord se résigne le médecin. Ce que je vais te prescrire te fera oublier la douleur et la fera disparaître, mais le mal intérieur lui, va continuer à faire son œuvre lentement, mais sûrement.

– Fais ce que je te demande, je t'en prie.

– Comme tu veux, mais ne tardes pas. Plus vite nous saurons, meilleures seront les chances pour toi. Tu ne peux pas prendre ça à la légère. Jean, c'est sérieux tout ça. C'est ta vie que tu joues.

– Si c'est vraiment ce que tu penses, en mettant ça au pire. Combien de temps me reste-t-il?

– Tu ne vas pas commencer à penser comme ça, je t'ai expliqué que...

– Combien de temps?

– Je ne sais pas, merde. Je ne suis pas spécialiste. Je ne fais que te transmettre le résultat des analyses. Quand les examens seront complétés, nous pourrons mieux évaluer et t'en dire davantage.

– D'accord mon vieux. Merci de ta franchise, j'apprécie. On se reparle bientôt, bye.

Jean regagne sa voiture et demeure sur place, les mains sur le volant et la tête renversée vers l'arrière. Il ne voit pas son vieil ami qui l'observe par la fenêtre de son bureau. Près de lui, Charleen, son épouse, qui ne peut retenir son émotion en regardant cet homme qu'ils considèrent tous les deux comme un frère. Ils ont grandi ensemble, se sont battus ensemble, ont fait une foule de folies ensemble. Et voilà que l'un d'eux souffre terriblement sans que ni l'un ni l'autre ne puisse vraiment l'aider.

– Jacques, qu'est-ce que tu vas faire? demande Charleen.

– Je ne peux rien faire, s'il ne le veut pas. Je peux tout au plus le soulager avec des médicaments pour un certain temps.

– Tu veux que je lui parle?

– Laisse-lui un peu de temps pour comprendre, sa réaction est normale, mais...

La voiture banalisée quitte l'entrée du bungalow sur les chapeaux de roues.

– Crois-tu pouvoir parler à quelqu'un dans cet état? poursuit le médecin. Laissons passer un peu de temps, même s'il ne lui en reste peut-être pas beaucoup. Nous verrons.

Jean Poiré rentre à son bureau. Il a besoin de réfléchir, d'évaluer la situation à tête reposée.

– Joanne, tu peux venir? demande-t-il à sa secrétaire.

Quelques secondes plus tard, la jeune femme est debout devant lui.

– Tu vas me préparer une demande de vacances, une semaine. J’ai besoin de m’évader.

– Quelque chose ne va pas?

– Non, j’ai juste besoin de me retrouver.

– Je peux t’aider si...

– Non, pas pour le moment, merci de ton offre. J’ai envie d’être seul. C’est tout.

– Bon, comme vous voulez, patron.

Elle quitte le bureau déçue. Elle aurait bien passé une semaine avec lui s’il le lui avait demandé, mais elle ne peut insister. Malgré sa déception, elle prépare le document et passe aussitôt le remettre à son patron. Il y appose sa signature, quitte la pièce sans ajouter un mot et monte au bureau du directeur. Fecteau le reçoit, mais semble surpris de la demande de son officier. Il lui accorde néanmoins l’autorisation de partir en lui demandant de terminer sa semaine.

– J’ose espérer que vous allez revenir, un peu plus détendu, capitaine, fait-il remarquer.

– Nous verrons, se contente de répondre Jean sans se retourner.

De retour à son bureau, il contacte un autre vieil ami, Jacques Yvan Plamondon, notaire. Un rendez-vous est fixé pour le lendemain en soirée.

Il est presque quatre heures lorsqu'il décide de rentrer à la maison. Il fait un détour par la pharmacie afin d'y faire compléter sa prescription. La jeune pharmacienne lui fait des recommandations, insistant sur la possibilité de certains effets secondaires qui pourraient apparaître avec un usage abusif. Elle le regarde avec insistance, mais sans plus, « *Elle fait son travail* », pense-t-il. Il a en main sa médication pour deux semaines.

Il a besoin de voir clair dans tout ça. Il doit prendre une décision. C'est ainsi qu'il se retrouve sur son balcon, papier à lettres en main. Il regarde la page blanche, il hésite, il ne sait pas par quel bout commencer. Le crayon se promène sur la feuille, traçant des dessins abstraits. Son regard est fixe et absent. La sirène d'un bateau entrant au port le tire de ses rêveries. Est-ce un juste retour pour lui? Il avait tué en y prenant plaisir et voilà que maintenant il doit faire face à sa propre mort. Cette idée lui avait pourtant traversé l'esprit au moment où il avait ébauché son projet démentiel. Il pouvait choisir l'endroit et le moment de ses crimes pour éviter d'être pris vivant, mais voilà que le destin le trahissait. Il avait choisi pour lui, sans le consulter, il l'avait devancé. Il transporte maintenant la mort lente, remplie de souffrances. Une mort terrible où il perdra tous ses moyens, petit à petit, sans qu'il puisse y changer quoi que ce soit. Il avait tué pour

que la justice des hommes soit meilleure, mais voilà qu'une autre justice le prend lui aussi en main. Il peut encore se battre contre l'injustice des hommes, mais pas contre l'imprévisible destin qui le mènera peut-être vers sa mort.

Après de longues minutes d'hésitation, il débute...

« Hengy, ma chérie, lorsque tu liras cette lettre je serai parti pour toujours. Je te demande pardon pour tout ce que je t'ai fait. Je ne sais pas comment ma vie va se terminer, mais je sais, au moment d'écrire cette lettre, que je n'en ai plus pour longtemps. Peut-être as-tu appris des choses pas très belles à mon sujet. Pardonne-moi, c'est la seule façon que j'ai trouvée pour faire prendre conscience à notre société qu'il est grand temps qu'elle se reprenne en main. Bien sûr, je ne veux pas me justifier et je ne te demande pas de me comprendre, seulement de me pardonner pour les gestes horribles que j'ai posés. Je les ai faits en toute connaissance de cause et des conséquences, sauf que je n'avais pas prévu la maladie qui m'arrive aujourd'hui. »

« Tout ce que je possède te revient, car tu es ma seule famille. Mon notaire va te contacter pour te remettre les papiers nécessaires. Ainsi, toi, François et les enfants, vous pourrez avoir enfin une vie un peu plus agréable. Je ne t'en dis pas davantage, car je sens que je ne pourrai pas continuer sans risquer de pleurer et je ne le veux pas. J'ai horreur des larmes, tu le sais bien. Je t'aime Hengy, ton jumeau, Jean. »

Même s'il déteste pleurer, une larme tombe sur sa feuille avant qu'il n'ait eu le temps de l'arrêter. Il l'essuie maladroitement, plie le document en trois parties et le place sous scellé dans une enveloppe.

Deux autres lettres doivent être écrites. L'une pour son vieil ami John Vernon, l'autre à un journaliste, pour que toute la population sache. La plus difficile étant écrite, les deux autres iraient facilement.

Il entame rapidement celle adressée à John. Il lui explique tout ce qu'il a fait jusqu'à maintenant, sans excuse et sans demander pardon. Il relate les faits et le pourquoi de ce qu'il a fait et fera dans les prochaines semaines. Celle du journaliste est aussi très facile à écrire, quoique beaucoup plus longue. Il le fait en exprimant ce qu'il a ressenti et ce qu'il ressent encore aujourd'hui envers le système de justice. Il doit ramener à la raison ceux qui se servent impunément du système pour protéger des criminels et les soustraire à la Justice, une Justice qui a perdu toute équité envers les plus démunis.

Les trois enveloppes scellées sont placées dans une quatrième, sur laquelle il écrit : « *Ceci devra être remis aux personnes concernées aussitôt mon décès officiel prononcé.* » Il signe sur le croisement de fermeture des enveloppes afin de certifier que personne ne les aura ouvertes à l'insu du destinataire.

Il est pensif, il a le cœur serré. Il regarde l'enveloppe brune et refuse de croire qu'il en est arrivé à ce point. Lui, qui rêvait d'une retraite agréable, se voit maintenant, du jour au lendemain, confronté à la mort sous deux de ses plus violentes formes, celle du crime et celle du cancer. D'une manière ou d'une autre, sa vie se terminerait dans les semaines ou les mois à venir, il en avait la certitude.

Ce soir-là, il trouve difficilement le sommeil, mais y sombre finalement, épuisé.

Le lendemain, il se porte malade, préférant demeurer seul pour achever cette semaine infernale qui a bouleversé sa vie. Joanne est surprise, mais ne questionne pas. Elle demeure accrochée au téléphone, suspendue aux dernières paroles de celui avec qui elle a partagé, il y a quelque temps à peine, un amour inavoué. En si peu de temps, il avait changé à un point tel, qu'elle ne le reconnaissait plus. Il parle différemment, sans enthousiasme, sans son sourire habituel, mais surtout sans aucune flamme dans les yeux. Elle n'y voit plus que le vide.

Dans la journée, Jean passe au garage et offre sa Corvette en vente. On lui propose un prix presque dérisoire compte tenu du prix payé à l'achat. Il accepte néanmoins de s'en départir pour les 30 000 \$ suggérés. Chèque en poche, il circule à bord d'une voiture de location à court terme. Il passe directement à sa banque et procède immédiatement à l'encaissement du chèque. L'argent est placé sous scellé dans une enveloppe. Après plusieurs communications téléphoniques, il rejoint Isabelle Marchand, courtière en immeubles. Ils se donnent rendez-vous dans l'heure à venir.

Installé à la salle à manger de l'hôtel *Lowes le Concorde*, il regarde défiler le paysage de la ville de Québec. Il voit avec d'autres yeux, les yeux de celui qui admire quelque chose pour la dernière fois. Une

bonne bouteille de vin rouge devant lui, il attend patiemment l'arrivée de son invitée.

Isabelle se présente avec son enthousiasme habituel et embrasse l'homme pour qui elle a toujours eu beaucoup de respect. Un respect résultant d'un amour déçu et sans suite. La conversation change de ton lorsque Jean lui explique ce qu'il attend d'elle. Elle doit mettre en vente le chalet du Lac Beauport, celui-là même qu'il avait refusé de vendre à maintes reprises malgré des offres alléchantes. Elle veut connaître ce qui motive cette subite décision, mais il refuse de parler de ce sujet.

Quant au condominium en bordure du fleuve, il doit lui aussi être vendu, mais à certaines conditions : date de livraison dans six mois, le paiement effectué au nom du Notaire Jacques-Yves Plamondon. Il l'informe qu'elle doit garder cette conversation confidentielle. Isabelle veut intervenir contre cette manière de procéder, mais il lui interdit de s'en mêler. Déçue, elle acquiesce à ses demandes et accepte le mandat proposé. Pendant qu'elle remplit les documents, elle l'informe que la vente pourrait se conclure rapidement, un acheteur potentiel étant toujours en attente. Jean ne veut pas en savoir davantage, son prix est fixe et il peut quitter les lieux en moins de quatre ou cinq jours d'avis. La partie affaires de la conversation se termine rapidement. Elle tente de parler de choses et d'autres sauf que, pour une fois, Jean n'a pas la parole facile. Isabelle comprend que quelque chose ne va pas. Elle quitte son ami, s'estimant quand

même chanceuse de pouvoir réaliser une bonne affaire et un bénéfice rapide.

Le soir venu, Jean Poiré a un autre rendez-vous, celui-là avec son notaire qui le reçoit avec amitié. Après quelques minutes de bavardage, Jean l'informe de ses projets, mais refuse de donner les raisons qui le poussent à agir ainsi et aussi rapidement. Avec son professionnalisme habituel, le notaire accepte de procéder à la préparation de tous les documents officiels et prend les deux enveloppes que lui remet son client. Il y appose le sceau officiel de la chambre des notaires et place le tout au coffre-fort.

Les deux hommes se séparent après une bonne poignée de main. Jean file directement au Lac Beauport où il revêt rapidement son habit de cuir. Le Justicier doit à nouveau frapper. Cette fois, la mort frappera. Mais une lettre expliquant son geste sera remise aux médias. Elle sera déposée dans la boîte aux lettres d'une station radio AM bien connue, CHRC, particulièrement adressée à l'animateur vedette et journaliste, Pierre Dorval. Par son travail acharné depuis plusieurs années, le jeune journaliste avait réussi à prendre la relève du célèbre Roi Arthur qui, malgré sa retraite, faisait encore de rares apparitions en ondes.

La moto noire se dirige sur le boulevard Laurentien en direction de Québec. Elle s'engage sur l'autoroute de la Capitale direction Ouest, rejoint le boulevard Henri IV, puis Charest Ouest afin d'accéder au parc industriel, plus précisément sur la rue Watt. Il repère

rapidement l'immeuble du CTDA, *The Canadian Truck Driver's Association*. Il roule sur le stationnement et constate que la secrétaire l'avait bien informée. La voiture de sa victime s'y trouve, bien à la vue sur son stationnement réservé. Il prend place à un endroit d'où il peut facilement observer la grosse Oldsmobile couleur marine. Il retire sa plaque d'immatriculation retenue par deux larges pièces de velcro et la dissimule sous sa veste. L'étui retenant le tuyau rempli de plomb est bien en place, solidement fixée à la moto et d'accès facile. La grosse barre de métal n'attend plus que l'occasion de semer à nouveau la mort.

Oscar Laplante est un haut fonctionnaire du CTDA, qui fut impliqué dans un accident de la route au printemps précédent. Comme les autres victimes du Justicier, Laplante, alors en boisson, avait littéralement fauché deux jeunes garçons qui circulaient en *scooter*, en plein centre-ville. Voulant éviter de perdre le feu jaune, Laplante avait coupé la route aux deux jeunes qui furent coincés à mort entre la voiture et un autobus de la STCUQ. Un long procès devant jurés avait alors conclu qu'il fallait libérer l'accusé suite à un vice de procédures d'ordre juridique. Erreur du procureur, volontaire ou non, ce qui entraîna la libération immédiate de Laplante.

Il avait son idée sur le procès devant jury. Pour lui, ce procédé était plus que dépassé. Il obligeait des citoyens à se commettre dans des procès souvent échelonnés sur plusieurs semaines, des procès compliqués et souvent incompréhensibles pour eux. Comment une

personne qui ne connaît strictement rien à la justice, aux lois et aux habiles manigances des avocats, peut-elle rendre justice? Comment peut-on encore aujourd'hui, alors que le citoyen est écrasé sous les contraintes de toutes sortes, lui demander d'être juste et équitable dans quelque chose qu'il ne comprend pas? On lui lance des preuves, de nombreux témoignages aussi contradictoires les uns que les autres, des contre-interrogatoires, des témoignages de spécialistes et toutes sortes de procédures. On leur demande de rendre justice alors qu'une très grande partie n'y croit pas. Comment peut-on garder cette mascarade encore en force? Les juges eux-mêmes prennent des semaines, pour ne pas dire des mois, à rendre des jugements dans de petits dossiers et on leur demande à eux, simples citoyens, de décider en quelques jours.

Il est dix heures et quatre minutes lorsque Laplante quitte l'immeuble bien éclairé. Il est seul et marche en claudiquant vers sa voiture. La moto démarre dans un sifflement et fonce à toute allure, toutes lumières éteintes. L'homme, surpris, entend un bruit bizarre, mais ne peut déceler d'où il provient. Un choc brutal se produit. Il tombe à la renverse. Sa tête n'est plus qu'un amas déformé. Le crâne s'est ouvert comme une boîte de conserve. Il ne bouge plus. Plus loin, sur un balcon près de la sortie, un homme regarde. Il a vu toute la scène, mais demeure bouche bée, incapable d'émettre un son. Il avance lentement, tremblant de tout son corps. Il a peur de voir, mais

quelque chose le pousse à avancer. La moto a disparu avant qu'il n'atteigne le stationnement.

Le Justicier est immobilisé à quelques centaines de pieds. Il observe les gestes de ce témoin imprévu. L'homme s'avance à petits pas, s'arrête, puis fait brusquement demi-tour et détale en direction de l'édifice après avoir laissé tomber sa mallette. Le Justicier s'avance rapidement et traîne sa victime par les bras, l'appuyant au pare-chocs de l'automobile, celle-là même qui avait été l'outil de mort des jeunes adolescents.

Des gens commencent à sortir de l'immeuble lorsqu'il quitte les lieux sans que personne ne puisse l'apercevoir. Seul le sifflement du moteur se fait entendre, mais personne n'y prête attention. Tous sont trop occupés à courir vers leur patron qui semble avoir disparu. Une large tache de sang et des morceaux de chair sont encore visibles sur l'asphalte à peine éclairé.

Les sirènes des voitures de police se font entendre au loin et ne tardent pas à envahir le stationnement. Pendant ce temps, le Justicier roule vers une autre direction, celle du poste de radio CHRC où il dépose une enveloppe, la première d'une série.

~

Huit heures du matin. Jean allume la radio sur la bande AM80. Les nouvelles débutent avec la lecture de la lettre déposée la veille. Une

grande satisfaction l'envahit pour la première fois depuis le début de cette aventure. À l'avenir, la population connaîtra les dessous de la justice. Elle saura tout. La police ne pourra plus rien lui cacher. La mort tragique du haut fonctionnaire de la CTDA, Oscar Laplante, ne sera pas maquillée. La vérité sortira au grand jour. Il est mort victime du Justicier qui, encore une fois, avait frappé sans pitié pour que justice soit rendue. Il est mort comme il a tué, dit la lettre. Les forces de l'ordre devront dorénavant prendre des dispositions pour enrayer l'hécatombe des accidents. La justice devra, quant à elle, être plus attentive envers les innocentes victimes et leurs familles. La boisson devra être éliminée au volant, tolérance zéro. Telles étaient en résumé les revendications du Justicier.

L'enthousiasme de l'animateur radio est à son maximum, fier d'avoir été choisi pour être le premier à sortir cette importante nouvelle. Même s'il n'approuve pas le geste posé par l'homme à la moto, l'exclusivité qui lui est accordée le ravit. Le public, amateur de lignes ouvertes, argumente dans tous les sens, les uns pour, les autres contre. Le Justicier a entendu ce qu'il souhaitait. Désormais, personne ne pourra plus dissimuler les faits.

Jean passe la journée à se promener, méditant encore une fois sur la terrible nouvelle que lui avait communiquée son médecin. Doit-il se faire soigner ou jouer avec la mort? Doit-il défier le destin? Doit-il choisir son heure à sa convenance ou encore, simplement laisser arriver la mort sans intervenir?

Assis sur un banc de la terrasse Dufferin, tout près du Château Frontenac, il regarde le fleuve s'écouler devant lui. Les goélands, toujours aussi voraces, volent au-dessus de quelques bateaux de plaisance qui naviguent. Un gros transporteur de conteneurs manœuvre pour s'amarrer, alors qu'un pétrolier géant entreprend la même procédure au quai de la pétrolière *Ultramar*, sur l'autre rive. Tous deux sont assistés par les petits et puissants remorqueurs. Les traversiers sillonnent encore le fleuve d'une rive à l'autre sans interruption. De gros nuages commencent à se rassembler au-dessus de Lévis, annonçant un orage prochain.

Jean retire un gros cigare de sa veste et décide finalement de l'allumer. Depuis une quinzaine d'années, il avait cessé de fumer. Cette fois, il allait satisfaire ce plaisir qu'il n'avait jamais oublié. Les multinationales du tabac avaient subi de lourdes pertes à cause des nouvelles lois au nom de la santé publique. Les gens mourraient par manque de soins, du sida, de la pollution, de la boisson, de la drogue et de la mauvaise alimentation, mais la cigarette avait été en grande partie vaincue. Malgré toutes ces années, Jean n'avait jamais perdu son goût de fumer un bon cigare. Même s'il n'en respire pas la fumée, il aime particulièrement l'odeur qu'il dégage. La première bouffée fut presque douloureuse, mais il se reprend vite. Il veut se payer tout ce dont il a envie puisque son destin est maintenant irréversible. Il se laissera porter par lui jusqu'à ce qu'il en décide autrement.

Un petit souper sur une terrasse de la rue Grande-Allée vient compléter son après-midi. Après avoir traîné çà et là, mains dans les poches, il marche vers sa voiture alors que la brunante descend sur la ville. Se ravisant, il décide d'entrer prendre un digestif au bar *Le Centaure*. Quelle n'est pas sa surprise d'apercevoir Alex, cette jeune femme qu'il avait croisée un certain soir de solitude. C'est elle. Elle est assise au bar et toujours aussi jolie. Il tire le tabouret près d'elle...

– Salut, lance-t-il en souriant.

– Tiens, le revenant qui ne tient pas ses promesses, répond-elle avec bonne humeur en souriant.

– Madame se porte bien?

– Si madame avait attendu monsieur, elle n'irait peut-être pas aussi bien.

La conversation se poursuit sur différents sujets et les rires volent de part et d'autre.

– Tu viens danser?

Pour toute réponse, Alex se lève et marche vers le petit cercle métallisé où la lumière est presque absente. Ils s'unissent et la musique les transporte dans la rêverie. Comme deux oiseaux, ils s'envolent. Plus rien n'existe autour d'eux. Ils se laissent porter au gré des notes mélancoliques. Profitant d'une intermission de quelques secondes, ils se regardent. Jean effleure les lèvres de sa compagne. La musique repart et les amène dans une danse lascive. Alex se colle

contre cet homme qui l'attire à tous les points de vue. Elle le veut et elle lui fait sentir.

Deux heures passent ainsi à danser et à bavarder. Ni l'un ni l'autre ne veut partir. Lorsque leurs yeux se croisent, des étincelles jaillissent, leurs mains se frôlent. Jean tourne son verre entre ses doigts puis, sans qu'il ne sache pourquoi, il dit...

– Si madame est prête, j'aimerais l'inviter dans un endroit plus intime. Mon antre serait le refuge idéal pour abriter deux cœurs libres.

– Qui n'essaie pas, ne sait pas, dit Alex en riant.

– Ne sait pas quoi?

– Si je ne fais pas l'amour avec toi, je ne saurai jamais si j'ai bien fait de t'attendre depuis quelques semaines.

– Je parie que tu voudras en reprendre lorsque tu y auras goûté, précise Jean en éclatant de rire.

– Pari tenu. La prochaine fois, chez moi! Si je suis satisfaite, bien entendu, ironise Alex.

Pour lui, c'est une occasion de passer une belle soirée et surtout d'oublier. Pendant le trajet, elle se blottit contre lui et le regarde discrètement. Elle devine en lui la possibilité de trouver enfin ce qu'elle recherche depuis longtemps. Un compagnon agréable, gentil, amoureux et ce qui ne nuit en rien à ses critères, il est beau.

Ils échangent un long baiser lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvre. Jean l'entraîne par la main jusqu'à son appartement. Une pensée traverse alors son esprit. Pour la première fois de sa vie, il couchera avec une femme à la deuxième rencontre. Est-ce le signe qu'il n'a plus rien à perdre? Qu'il doit tout prendre ce que lui offre la vie. Il ne peut aller plus loin dans ses pensées, ils sont déjà devant sa porte.

Alex croit rêver en voyant l'appartement. D'un geste du bout des doigts, lumière tamisée et musique douce s'agencent. Elle laisse tomber sa bourse sur le sol et siffle d'émerveillement devant le somptueux décor. Jean la rejoint avec deux coupes et un seau à glace contenant une bouteille de vin blanc.

– Tu nous verses un verre pendant que j'allume le foyer?

– Comment une femme peut-elle avoir le courage de te résister devant un pareil cinéma?

– Très rares sont les femmes qui ont eu l'occasion de venir chez moi, s'empresse de reprendre Jean, histoire d'alléger un peu l'atmosphère embarrassante dans laquelle elle semble vouloir le pousser.

– Tu ne vas pas me faire croire que toutes les femmes ne sont pas à tes genoux.

– Tu sais, l'apparence n'est pas tout ce qui compte pour les femmes, ce n'est qu'un critère parmi tant d'autres. À moins bien sûr, qu'elles ne recherchent que le sexe et je ne crois pas que ce soit ton cas.

– Bravo, tu as donné, encore une fois, la bonne réponse. En plus, tu es convaincant, c'est assez rare. Tu sais, je n'ai pas vraiment l'habitude de me jeter au cou des hommes, mais... toi, c'est différent. Tu as un côté mystérieux qui m'intrigue et m'attire en même temps.

– Alors, tu nous le serres ce verre? Tu vas finir par avoir la bouche sèche si tu ne cesses pas de parler comme tu le fais.

– Impatient, reprend Alex en souriant.

– Non, j'ai tout mon temps, je te laisse le loisir de faire ce que bon te semble.

– Indépendant par surcroît, ajoute-t-elle déçue.

– Non, c'est une marque de respect. Comme je sais que tu n'es pas une pute qui fait son travail, je veux que tu te sentes parfaitement libre de tes gestes.

– J'apprécie...

– Si on dansait un peu, histoire de cesser de parler de nous, nous aurons bien le temps plus tard, non?

Alex se libère de ses souliers et avance vers lui. Elle le regarde droit dans les yeux et s'appuie doucement contre lui. Il la prend entre ses bras avec douceur et l'entraîne au son de la musique. Elle lève la tête et offre sa bouche invitante. Leurs lèvres se rejoignent, hésitantes, incertaines. Elle se dégage et lentement, entreprend de défaire les boutons de la chemise de son compagnon. Découvrant la poitrine de Jean, elle y enfonce son visage, frôlant doucement les poils parfumés.

Il promène ses mains sur la peau nue de son dos dans des caresses lentes et douces. Le couple s'enflamme rapidement. Leurs bouches se retrouvent à nouveau. Comme s'ils étaient programmés à l'avance, les deux corps descendent vers le sol et s'allongent l'un contre l'autre devant le foyer qui déjà jette une chaleur agréable. Il la regarde défaire sa robe. Elle le fixe intensément. Sa respiration s'est accélérée, mais elle agit avec lenteur. Elle découvre sa peau blanche comme du lait, délicatement parfumée. Sans prévenir, elle le colle au sol sans le quitter des yeux. Délicatement, elle défait son corsage, laissant apparaître des seins menus à la pointe rosée et ferme. Elle retire la chemise de jean, puis défait son pantalon. D'en geste souple, elle monte sur lui en position assise. Toujours sans le quitter du regard, elle s'étend contre lui, unissant sa bouche à la sienne.

Ils échangent des caresses de plus en plus tendres et attentionnées. Jean se relève sur les genoux. Il la soulève dans ses bras et la transporte vers la salle de bain. La retenant contre lui, il ouvre l'eau du robinet en prenant soin de fermer l'évacuation. Ils retirent ce qui reste de vêtements et prennent place dans le bain. Plusieurs minutes s'écoulent, l'eau monte sur leurs jambes. Jean descend sur ses genoux. Après avoir refermé le robinet, il actionne le tourbillon qui gronde aussitôt en propulsant l'eau. Lui tenant les mains, il lui fait prendre place sur le banc moulé à même le bain. Lentement, il promène sa bouche sur le corps chaud et doux. Il saisit une éponge ronde comme une boule, y verse du savon mousseux légèrement

parfumé qu'il applique sur le corps de sa compagne. Elle ne tarde pas à réagir aux gestes précis et provocants.

Plus d'une heure de caresse s'est écoulée sans que leurs corps ne se soient réunis dans l'acte ultime. Il ouvre pour la seconde fois le jet douche et fait disparaître toutes traces de mousse sur leurs corps. D'une main ferme, il attrape une large serviette qu'il applique sur le corps d'Alex. Il la soulève lentement et la transporte vers la chambre à coucher. Ils font l'amour, un amour physique, doux, rassurant et sauvage à la fois, se donnant entièrement l'un à l'autre. Le destin a encore une fois joué son rôle.

Partie cinq

Il est presque neuf heures lorsqu'Alex quitte son compagnon après une nuit exquise et satisfaisante. Jean, épuisé, dort encore. Elle le regarde quelques instants avant de sortir de la chambre. Au salon, elle lui laisse un petit mot après avoir récupéré ses vêtements. Devant la porte de l'ascenseur qui monte la rejoindre, elle tente de mettre de l'ordre dans ses idées. Cet homme la rend totalement folle, jamais elle n'avait ressenti une telle intensité et une envie aussi forte de s'unir avec un compagnon. Pour la première fois de sa vie, elle est comblée, mais inquiète. Plusieurs questions se bousculent dans son esprit. Qu'allait-il se passer? Y aura-t-il une suite? A-t-elle enfin trouvé celui qu'elle attendait?

Dans le portique de l'immeuble, une larme coule sur sa joue pendant qu'elle demande un taxi. Une larme d'espoir, de joie, de peur, elle n'en sait rien. Pour le moment, elle doit récupérer sa voiture laissée sur le stationnement du bar. Il y a bien longtemps qu'elle n'avait pas ressenti une aussi étrange impression, un tel besoin de solitude, être

seule, seule avec elle-même. Elle est troublée, elle ne comprend pas le vide ou le trop-plein que cet homme a laissé en elle, elle ne sait plus. Elle est complètement déroutée par ce qui lui arrive, si vite, trop vite. Ce n'est pas une question de sexe. C'est toute la gentillesse, cette douceur, cette franchise, ce respect qu'elle a trouvé en lui. Quelque chose qu'elle n'arrive pas à expliquer a explosé en elle, pourquoi ce bouleversement? Le coup de foudre? Non, elle n'y croit pas, elle n'y a jamais cru. Au cours du trajet, alors qu'elle est dans le taxi, elle est complètement absente. Une fois dans sa voiture, elle reste là quelques moments, incapable de partir. Elle regarde vaguement devant elle, cherchant une réponse à toutes les questions qui se heurtent dans sa tête et dans son cœur.

Il est midi passé. Jean s'étire dans son lit. Il ouvre les yeux et tend le bras, cherchant sa compagne. Elle est partie, il sourit. Quelle femme! Elle va revenir, il faut qu'elle revienne. Il souhaite seulement qu'elle ne tarde pas trop. Prenant place sur le rebord du lit, il revit les merveilleuses images de la nuit. Une sensation bizarre l'envahit. Pourquoi cette impression, que s'est-il passé pour qu'il se sente ainsi? Le parfum de cette femme, presque une étrangère, flotte encore dans la pièce, sur l'oreiller où elle a posé sa tête, sur le drap qui a recouvert son corps. Son rêve s'est envolé et une profonde solitude s'empare de lui. La solitude, si longtemps recherchée et appréciée même, lui fait maintenant peur, lui fait mal. Il marche jusqu'au salon, ramassant ses

vêtements au passage. Le parfum d'Alex est partout, rappelant sa présence et son absence.

Il remarque le papier plié sur la table. Il hésite à le prendre. Il a peur des mots qu'il pourrait y lire. Est-ce un adieu? Lui diront-ils qu'elle est partie pour toujours? Il se résigne à le prendre, le passe sous son nez, le respire à fond et l'ouvre. Quelques lignes à peine, qui disent beaucoup et rien à la fois. Qui est-elle vraiment? Il a même oublié de lui demander son numéro de téléphone et surtout son nom de famille. Il ne peut donc pas la rejoindre. Peut-être est-ce mieux ainsi, l'avenir le dira. L'avenir, c'est un mot qu'il doit apprendre à éviter, car il n'en a plus. Pour l'instant, un grand bol de café noir fera son bonheur. Il ramasse le journal devant sa porte. La page frontispice attire rapidement son attention par son titre anormalement gros.

LE JUSTICIER À LA MOTO A DÉJÀ FRAPPÉ QUATRE FOIS.

Il fait rapidement la lecture de l'article et ne peut s'empêcher de sourire. « *Voilà un petit futé, il a tout compris. Ses lecteurs n'ont qu'à bien se tenir. Il ne lâchera pas son histoire, car il a flairé la primeur.* » Il termine l'article en laissant sous-entendre qu'il aimerait bien rencontrer cet homme étrange, qui dénonce ses propres crimes, exécutés avec tant de violence. « *Ce n'est pas pour bientôt, pense Jean. Tu devras avoir beaucoup de patience si tu veux vraiment une primeur* », se dit Jean à haute voix. Il regarde la photo de John Vernon. Faisant honneur à sa réputation, le policier a refusé de commenter cette affaire.

Jean décide de passer faire un tour à son bureau, histoire de prendre des nouvelles et de sonder le terrain. En ouvrant la grande porte du quartier- général, il croise John qui passe près de lui sans le voir. Le chef de la Criminelle semble préoccupé. Il le regarde sortir et ne peut s'empêcher de penser. « Il n'a pas fini de se morfondre avec ce dossier. Pauvre John, tu n'es pas au bout de tes peines. Ce n'est que le début, tu en verras bien d'autres sous peu. »

Joanne est heureuse et surprise à la fois de revoir son patron.

– Alors, comment ça va, jeune fille? demande le capitaine.

– Depuis quand passez-vous au bureau durant une période vacances?

– Je voulais t'inviter à déjeuner, histoire d'être au courant des affaires, lance-t-il avec un sourire qui en dit long.

Ils entrent à la cafétéria et s'engagent dans la file d'attente.

– Tu as suivi la nouvelle? demande Joanne

– Je peux te dire que je suis très heureux que John Vernon soit chargé du dossier des meurtres en série. J'ai pris la bonne décision en quittant la Criminelle. Je l'ai justement croisé en entrant. Il semblait tellement perdu qu'il ne m'a même pas remarqué.

– Il a passé la nuit sur cette affaire. Je peux te dire que le grand patron n'est pas à prendre avec des pincettes non plus. Tu rentres au travail lundi?

– Oui, je serai là frais et dispos, comme un seul homme.

– Alors, on se voit lundi? demande Joanne.

– Oui, mais peut-être avant, je ne sais pas. Je brasse quelques affaires. Je verrai, d'accord?

– OK! Je n'ai rien à dire de plus, bonne fin de vacances, capitaine.

Jean quitte à son tour la cafétéria sans avoir rien appris de vraiment important. Il a un après-midi chargé devant lui, plusieurs points demeurent à préciser en vue de sa prochaine sortie.

Une fois dans sa voiture, le cellulaire sonne...

– Jean, il faut que je te parle, si tu as quelques minutes?

– Tu veux que j'aille souper avec toi, Hengy?

– J'en serais très heureuse, nous pourrions parler après le souper. François ne sera pas là, les enfants non plus. Nous serons seuls. Je t'attends.

En fin d'après-midi, comme prévu, il se rend à Pont-Rouge prendre le repas du soir avec la petite famille. Que peut bien avoir à lui dire Hengy de si important pour qu'elle demande à le voir seul? Une fois sur place...

– Alors, grande sœur, qu'est-ce qui ne va pas chez toi? Tout le monde a pourtant l'air heureux.

– C'est François. Cette nuit il s'est levé et s'est enfermé dans la salle de bain pendant un très long moment. Il refuse de me dire ce qui ne va pas avec sa santé. Je l'ai convaincu d'aller chez le médecin. Je sais

qu'il me cache quelque chose. Il tente de me faire croire que c'est juste son estomac qui est dérangé.

– C'est peut-être vrai après tout. Pourquoi pas? Il approche la cinquantaine. C'est normal.

– Trouves-tu ça normal de trouver du sang dans la cuvette? Moi pas...

– Je suis certain que tu t'en fais pour rien. Si j'ai bien compris, tu veux que je lui parle, n'est-ce pas?

– Je suis certaine qu'il t'en dira plus à toi, entre hommes... Jean, je ne dors que d'un œil. Je suis inquiète. C'est comme si j'avais peur que quelque chose de terrible allait arriver.

– Calme-toi, je vais lui parler dès qu'il arrivera.

– Je ne veux pas le perdre. Je ne suis pas prête à faire face à un autre événement tragique. Je ne sais pas ce que je ferais sans lui, avec les enfants, la terre et tout ça.

Alors qu'ils bavardent devant un café, Jean entend la voiture de son beau-frère arriver. Il sort à sa rencontre...

– Tu arrives de chez le médecin? Hengy m'a raconté. Tu vas bien, j'espère?

– Ça va aller. J'ai quelques petites pilules à prendre et tout ça va se tasser.

– Tu ne me caches rien?

– Écoutes Jean, t’as assez de problèmes comme ça sans que j’en remette sur le tas.

– Je n’ai aucun problème François. Ne joue pas à l’enfant avec moi. On se connaît depuis trop longtemps, tu ne m’en passeras pas une vite. Hengy est vraiment inquiète, elle a besoin d’être rassurée.

– C’est l’estomac. On parle de m’opérer sous peu. Rien de grave, mais ils doivent le faire. Je n’en sais pas plus. Les médecins refusent de diagnostiquer mon état sans procéder à d’autres examens plus approfondis. Ils sont inquiets et moi aussi.

– Je suis certain qu’elle va préférer te voir à l’hôpital qu’au cimetière. Viens, entrons. Je n’ai pas de conseil à te donner, mais explique-le à Hengy. Elle ne dort presque plus, elle s’inquiète pour toi.



En route vers Québec, Jean repense à la conversation qu’il a eue avec sa sœur à propos de la mort de Gilles. Elle ne se doute pas à quel point cette mort a bouleversé sa vie. Cette épreuve l’a frappé de plein fouet, le conduisant sur un chemin rempli d’embûches d’où il lui est désormais interdit de faire demi-tour.

Après un détour vers Sillery, il s’arrête non loin d’une grande maison. Le splendide domaine qui l’entoure est situé en bordure du chemin Saint-Louis et l’arrière est bordé par le cap surplombant le fleuve. Cet endroit privilégié offre une vue spectaculaire sur le Saint-

Laurent. Il passe à pied devant la résidence, prenant en note les numéros des plaques d'immatriculation des deux voitures qui se trouvent sur le stationnement de façade. Une rutilante Mercedes ainsi qu'une BMW décapotable sont côte à côte. Cette vérification confirme les informations qu'il a en main. Il revient sur ses pas et reprend le volant de sa voiture.

Il est vingt-trois heures lorsqu'il rentre chez lui. Confortablement installé au salon, il écoute de la musique en essayant en vain de commencer la lecture d'un livre. La tête n'y est pas, il n'arrive pas à se concentrer. Il dépose le livre près de lui et laisse vagabonder ses pensées. Les minutes passent et le sommeil le gagne lentement. Brusquement, il sursaute sans savoir pourquoi. Il ferme le lecteur laser et préfère son lit au grand divan inconfortable où il se sent trop à l'étroit pour dormir.

Le lendemain matin, il est presque neuf heures lorsqu'il est réveillé par le téléphone. C'est Isabelle, l'agente d'immeubles, qui l'informe d'une offre signée pour le chalet du Lac Beauport. Elle précise que son client en prendra possession dans une dizaine de jours. Jean acquiesce et confirme qu'il sera parti pour la date prévue. Ils s'entendent pour qu'elle passe faire signer les documents de la vente dans moins d'une heure. Un rendez-vous chez le notaire pourra alors être fixé. Il remet un peu d'ordre dans son appartement, se prépare un grand bol de café et fait sa toilette. Il jette un œil distrait au journal du matin, tournants les pages sans y prêter vraiment attention au

contenu. Il s'arrête. Quelque chose le tracasse. Pourquoi n'a-t-il pas eu de nouvelle d'Alex? Il chasse rapidement cette pensée. De toute manière, il ne peut être question d'avenir entre eux et il en connaît les raisons. Le carillon de la porte interrompt sa réflexion.

Isabelle, élégante et joyeuse, l'embrasse sur les joues. Après une courte conversation, elle lui remet les documents pour qu'il y appose sa signature. Quelques minutes plus tard, elle doit partir, par peur d'être en retard à un autre rendez-vous pris à la dernière minute. Dès que la porte se referme derrière elle, un profond cafard l'envahit. Ce chalet, où il s'était si souvent réfugié, n'allait plus faire partie de sa vie. Il décide de s'y rendre afin d'y passer le week-end et en profiter au maximum. Il veut, par la même occasion, récupérer certains objets auxquels il tient particulièrement, des choses ayant appartenu à ses parents.

Pour la première fois, il est heureux qu'ils ne soient plus de ce monde. Il n'aurait pas supporté cette cruauté, ces changements inhumains et ce laisser-aller. Son refuge ne lui servira plus de point de départ pour ses randonnées nocturnes et mortelles. Avec ce branle-bas de combat de la police et des médias, il devra redoubler de prudence. Chaque geste qu'il posera devra être calculé à la seconde près. Il doit également remiser sa moto dans le garage intérieur, bien dissimulé dans un espace fermé à clé, attitré à chaque copropriétaire. Avantage ou désavantage? D'une certaine façon, cela lui permettra

de rentrer plus rapidement et d'être moins exposé, sauf qu'il risque d'être vu ou remarqué par beaucoup plus de gens.

Pour son dernier séjour au chalet, il se rend marcher plusieurs fois autour du lac. Les feuilles ont commencé à rougir, certaines sont presque jaunes alors que d'autres reposent déjà au sol. Elles ont cessé de vivre. Il ne peut s'empêcher de se comparer à ces feuilles, hier pleines de vie, aujourd'hui mortes sans avoir eu de sursis, sans la moindre chance d'y échapper. La sève qui les avait nourries diminuait chaque jour, les entraînant irrémédiablement dans la mort, sans tenir compte de leur volonté de vivre. D'autres les remplaceront le temps venu et le cycle de la nature, de la vie et de la mort se poursuivra sans que personne ne puisse intervenir pour le modifier.

Il vagabonde sur la petite route bordant le lac. Le soleil reflète sur l'eau, créant de bizarres et jolies formes sans réelles définitions. Un oiseau vient y plonger son bec, ramassant un moustique au passage. Un poisson, à son tour, sort le bout de sa gueule pour faire la même chose. Il reste un long moment assis sur une grosse pierre, regardant danser l'eau à ses pieds. L'image d'Alex apparaît devant ses yeux, bras ouverts et l'invitant à venir la rejoindre. Il sourit à son tour. Une petite pierre, qu'il tournait entre ses doigts, suffit à faire disparaître ce visage en atteignant l'eau. Des dizaines de petits cercles s'agrandissent pour se perdre au loin, l'emportant avec eux. Cette eau, ce calme, cette sérénité, jamais plus il ne la retrouvera. Le destin a décidé pour lui, sans lui demander son avis, sans le consulter, il

s'est emparé de sa vie. Il devrait crier, hurler, pleurer, mais il reste impassible, inébranlable, imperturbable. Il est incapable de réagir devant ce qui lui arrive. Il ne contrôle plus sa vie. Où sont ses bons moments, ses rêves, sa soif de vivre? En quelques semaines, il a tout perdu. Même ses plus beaux souvenirs ne reviennent plus à sa mémoire. Il se sent vide, inerte et sans vie. Serait-il déjà mort? Une voiture qui passe à vive allure le ramène à la réalité. Des choses plus terre-à-terre restent à faire.

Il fait un premier voyage, ramassant vêtements, souvenirs et quelques menus articles. Sa moto, soigneusement recouverte est fixée à la remorque. Le dimanche venu, tout est prêt pour le dernier adieu. Pour la dernière fois, il insère la clé dans la serrure et s'en va sans se retourner, sans aucune hésitation, laissant derrière lui les beaux comme les mauvais souvenirs de ce lieu qui gardera à jamais ses secrets. Il fait le trajet une dernière fois, sans se presser. Il s'arrête pour souper dans un petit restaurant casse-croûte.

Chez lui, il range ses choses et préfère son balcon à la télé. Il s'y installe, poussé par le besoin de regarder, d'admirer. S'il le pouvait, il dormirait sous les étoiles. La lune est au rendez-vous, belle et ronde, lointaine et proche à la fois, elle brille de tous ses feux. Le sommeil le gagne, il se sent fatigué. Dormir, oublier, ne plus penser. Il doit reprendre son boulot dès le lendemain. Il espère tenir le coup le plus longtemps possible.

Jean Poiré entre au travail pour quelque temps encore, la routine. Joanne est heureuse de le revoir. Dix longues journées sans le voir, sans l'avoir près d'elle, lui ont semblé une éternité. Elle s'empresse de lui apporter un café et l'observe discrètement. Elle le trouve changé, indifférent et renfermé, sans pour autant pouvoir comprendre ces changements.

John Vernon est le premier visiteur de la journée. Il se laisse tomber dans le fauteuil installé devant le bureau de Jean.

– J'avais hâte que tu reviennes pour me donner un coup de main, lance Vernon, l'air découragé.

– Un coup de main dans quoi?

– L'affaire de ce motard meurtrier. On tourne en rond depuis plus d'une semaine, tu dois bien avoir ta petite idée sur cette affaire.

– Tout ce que j'en sais, ce n'est que par les médias, rien de plus.

– J'ai demandé au vieux que tu travailles avec moi sur ce dossier-là.

– Il a refusé, j'en suis certain.

– Tu as vu juste, le vieux bâtard a effectivement refusé. Je suis certain que tu as une théorie sur cette affaire.

– Non, pas vraiment. Peut-être un peu plus tard, une fois que j'en saurai plus long.

– Bon je te laisse, lance John en se levant. On finira bien par trouver quelque chose.

– John, ce gars qui est mort, c’est quoi son nom... Laplante? Avant de devenir un puissant chef syndical, il avait brassé pas mal de monde et il s’était certainement fait beaucoup d’ennemis. Sa carrière fut assez houleuse ces dernières années, tu devrais jeter un œil de ce côté.

– On a essayé. Les gars ont déjà fouillé toute cette partie de sa vie. On est peut-être passé à côté. Sauf que la relation entre les trois dernières victimes démontre bien qu’il y a un lien entre elles. Les trois ont, à un moment ou à un autre, été mêlées à la mort d’un cycliste ou d’un motocycliste. C’est le seul point qui les relie entre eux. Il y a aussi les témoins qui ont clairement entendu un moteur de moto passer à fond de train. Tu sais ces motos qu’on surnomme des bombes. Un seul témoin peut se tromper, mais pas trois!!! Il y a aussi la fameuse lettre adressée à CHRC. Il s’accuse et nous promet de l’action.

– Là, mon vieux, tu me dépasses, j’ignorais tous ces éléments.

– Si je te faisais remettre une copie du rapport, peut-être que... si tu y jetais un œil, on sait jamais.

– D’accord, je peux bien faire ça pour toi.

– *Good!* Je n’oublierai pas. Prends ma parole. Je te le fais expédier illico.

Jean a peine à retenir un sourire devant l’enthousiasme de son ami. Il se sent un peu triste malgré tout, de jouer ce double jeu, c’est comme s’il trahissait son ami, mais il n’a pas d’autre solution, il doit vivre

avec son choix et ses chances de pouvoir modifier la situation sont nulles. Jusqu'à maintenant, c'est le crime parfait, mais pour combien de temps encore? Malheureusement pour son ami, il frappera à nouveau et cette fois, les choses vont drôlement bouger.

Dès qu'il reçoit le rapport de John Vernon, il s'empresse d'en faire la lecture. Il est satisfait du constat, rien ne laisse croire qu'un suspect en particulier soit soupçonné. « *Ils sont complètement dans le champ* », pense Jean, en déposant sur son bureau le gros dossier où figurent déjà des noms de près de deux cents personnes interrogées jusqu'à maintenant. Il n'avait pu retenir un sourire en lisant sa propre lettre, saisie à CHRC. Il pouvait donc continuer sans risque pour sa sécurité.

La prochaine victime du Justicier est déjà sélectionnée. Il a en main tous les éléments dont il a besoin pour exécuter son plan et rendre justice une nouvelle fois.

Alors qu'il regarde par la fenêtre, un moment de nostalgie l'envahit. Il regrette déjà de s'être départi de son chalet. Il décide de retourner y faire un tour. Le contrat notarié n'est pas encore signé, il en est encore le propriétaire. Il range son bureau et part en avertissant Joanne qu'il sera absent quelques heures.

La voiture roule sur le boulevard Laurentien et s'engage en direction du Lac Beauport. En quelques minutes, il atteint l'entrée du chalet. Il descend de voiture, mais demeure debout quelques instants, appuyé à sa portière. Il hésite à entrer, il a peur de se faire plus de mal que de

bien. Non, il n'entrera pas. Il reprend la route, circule lentement autour du lac et choisit finalement de retourner au bureau.

Au cours de l'après-midi, sans qu'il ne sache pourquoi, l'image de son chalet lui revient sans cesse. Il repousse ses dossiers et regarde dehors. Ses yeux sont fixes, il refuse de regarder tout ce qui défile dans sa tête. Il essaie de faire le vide, mais il n'y parvient pas.

Il est cinq heures lorsqu'il quitte son bureau. Il reprend la direction du Lac Beauport. Il arrête à son casse-croûte préféré et y mange un petit lunch même s'il n'a pas faim. La moitié de son repas demeure devant lui, alors que les goélands tournoient au-dessus du terrain à la recherche de nourriture.

Arrivé au chalet, cette fois il y entre. Il se promène d'une pièce à l'autre comme s'il le visitait pour la première fois. Il laisse traîner une main sur les boiseries et les meubles, comme s'il voulait leur dire adieu ou les remercier pour les nombreuses années de plaisirs et de satisfaction qu'ils lui ont procurées. Il prend place dans son gros fauteuil, un souvenir de ses parents. Comme sa mère aimait cet endroit! Il la revoir entretenir son petit jardin qu'il lui avait préparé, non sans qu'elle insiste longtemps auprès de lui. Malheureusement, elle n'avait pu en profiter vraiment. La mort était venue la chercher au cours de l'hiver suivant. Deux ans plus tard, son père avait rejoint sa compagne sans prévenir. « *Pauvre papa, tu étais si fier de moi.* »

Il demeure assis plusieurs heures, ramenant à sa mémoire tous les moments merveilleux et les tristes souvenirs du passé. Il fait déjà noir

lorsqu'il décide de repartir. Une dernière tournée des lieux, il est heureux d'y être revenu. Il quitte l'entrée et reprend la direction de Québec.

La journée du lendemain lui paraît interminable. Joanne lui demande un rendez-vous, mais il refuse, prétextant avoir des choses importantes à faire en soirée. Remarquant la déception sur son visage, il prend soin de lui préciser qu'il ne s'agit pas d'un rendez-vous galant.

Après cette désagréable journée, il se prépare un léger souper, ayant trop de difficulté à manger. En début de soirée, il révise méticuleusement son plan pour son prochain travail de Justicier. L'Assemblée nationale du gouvernement siège pour adopter un projet de loi important. Sa cible est là. Il refait le trajet qu'il devra emprunter et attend la noirceur avant de descendre au garage. Il ouvre la porte du local d'entreposage et revêt ses vêtements de cuir noir. Sans démarrer le moteur, il se dirige vers la sortie en tenant les poignées du bolide qui roule à ses côtés. Il ouvre la porte à l'aide du décodeur magnétique.

Il roule vers le boulevard de la Capitale et s'y engage rapidement. Empruntant la sortie Laurentien sud, il se dirige vers la colline Parlementaire. Il connaît bien l'endroit et n'a aucune difficulté à se trouver un stationnement sécuritaire, à l'abri du regard des gardiens. Il ne bougera pas tant que sa cible ne se montrera pas.

Il attend depuis bientôt deux heures. Les choses traînent en longueur. Finalement, des gens commencent à sortir de l'immeuble. Il observe attentivement les visages. Moteur en marche, il est prêt. Les limousines sont parties. Seules quelques voitures demeurent sur le stationnement, dont celle du secrétaire et attaché politique du ministre Mercier, Alain Chamberland, qui fait enfin son apparition sous le portique. Il est accompagné d'une jeune femme et le couple marche lentement vers la Mercedes.

La moto décolle en arrachant le gazon sous son pneu arrière et saute sur le stationnement dans un crissement de pneu. Le couple se retourne, surpris par le bruit du moteur, mais il est déjà trop tard. La barre de métal plombée frappe brutalement le visage de l'homme, lui faisant éclater la tête. Il s'écroule aussitôt sur le sol. Sa compagne, demeure figée sur place, incapable de bouger ou de crier. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la moto est disparue. Le Justicier roule sur Grande-Allée quelques instants et emprunte la rue Bougainville jusqu'à Saint Cyrille et tourne à gauche. Quelques minutes plus tard, il descend la rue Myrand. Du côté sud du chemin Sainte-Foy, la moto pénètre dans le petit stationnement de CHRC. Il repart aussitôt, poursuivant sa route sur Myrand, pour rejoindre la rue Chapdeleine puis la côte Nérée Tremblay et finalement, l'autoroute DuVallon Nord.

Le Justicier regagne son repaire sans être inquiété et cache la moto dans le local discret du garage souterrain. Il est épuisé lorsqu'il

remonte chez lui. Il constate depuis quelques jours que sa résistance diminue graduellement. Néanmoins, il est satisfait. Alain Chamberland n'est plus. Celui qui avait causé la mort de deux cyclistes était à son tour devenu une victime, celle du Justicier.

Alain Chamberland, homme politique travaillant dans les coulisses, avait lui aussi abusé de ses ressources, tout comme de ses appuis politiques, pour échapper au système judiciaire. Son dossier avait été classé discrètement, sans que personne ne s'oppose dans le bureau du procureur. Chamberland était ressorti libre alors que les deux victimes gisaient six pieds sous terre, disparues à jamais pour leurs familles. Les policiers avaient soupçonné que certaines sommes d'argent avaient été remises aux parents, mais impossible d'en faire la preuve.

Jean Poiré se détend dans son bain-tourbillon avant d'aller se coucher. Une fois allongé, un état de fatigue l'envahit rapidement. Il devra redoubler de prudence dans ses sorties nocturnes sinon, un accident pourrait bien lui arriver, ce qui serait une catastrophe pour sa famille. Il a encore beaucoup de travail à accomplir avant de quitter cette terre définitivement. Il a l'impression que son temps achève et qu'il ne terminera pas l'année. Octobre approche rapidement. Dans quelques semaines à peine, la saison de moto va se terminer pour la majorité des amateurs. Quelques téméraires feront face au froid qui précède la neige, mais par expérience, Jean connaît les dangers d'une telle témérité. Il s'endort sur cette pensée.

Le lendemain matin, à la radio, il écoute religieusement le reportage sur le décès tragique de Chamberland, la dernière victime du Justicier. Le journaliste Pierre Dorval cite mot à mot la lettre retrouvée le matin même à l'ouverture de la station et signée de la main du Justicier. Les lignes ouvertes vont bon train, lançant différents commentaires sur ces événements qui intéressent au plus haut point la population qui fait de lui son héros.

Il entre au bureau le visage tiré. Joanne s'en rend compte tout de suite, mais n'en parle pas, elle attend le moment propice. À la pause-café, il l'invite, préférant sa compagnie à celle des autres officiers. Le couple patron-employée se retrouve à une table retirée dans un coin.

– Jean, il faut que je te voie. Ça fait des semaines qu'on ne s'est pas vus. Je me demande si tu veux vraiment me revoir ou si tu t'es simplement moqué de moi.

– Tu oublies ta promesse, souviens-toi de ce que nous avons convenu. Je t'en prie, n'en dis pas davantage. Nous nous reverrons bientôt, je te le promets. Souviens-toi d'une chose, je déteste me faire harceler.

Sans terminer son café, le capitaine regagne son bureau où s'accumule un travail qu'il n'a aucune envie d'accomplir. Dès qu'il prend place à sa table de travail, il remarque une enveloppe adressée à son nom et portant le sceau officiel du corps policier. Il s'empresse de l'ouvrir.

« Capitaine Jean Poiré, vous êtes, à partir du dix septembre, affecté à l'escouade des crimes majeurs. Le capitaine John Vernon deviendra votre

assistant jusqu'à nouvel ordre. Devant l'accroissement des crimes majeurs sur notre territoire... »

Jean cesse de lire et rejette violemment le document. « *Ce vieux salaud va sacrifier John.* » Il est sidéré par ce qu'il vient de lire. Au même moment, l'interphone sonne.

– On vous demande sur la ligne interne, se contente de dire Joanne.

– Oui, répond le capitaine, d'une voix sèche.

– Par ton humeur, je vois que tu as reçu la lettre du patron. Ne t'en fais pas, je suis en accord avec lui. Nous en avons parlé une partie de l'après-midi et c'est la seule solution qui nous est apparue logique.

– Vous auriez pu au moins me demander mon avis, non?

– Tu as raison, mais la décision est irréversible. Tu connais son entêtement, n'est-ce pas? C'est sans compter que tu connais mieux que moi la manière de contrôler ce genre de dossier. Aux grands dossiers les grands moyens comme tu disais si bien.

– Je te laisse, j'ai un autre appel. On en reparlera demain matin au déjeuner. Rendez-vous à sept heures trente à la cafétéria, salut. Oui, répond Jean sur l'autre ligne.

– C'est moi, François a été transporté d'urgence à l'hôpital, lui annonce Hengy en pleurant.

– Que s'est-il passé? Un accident...

– Non, il est tombé à son travail. On l’a retrouvé inconscient. Monsieur Turmel, son patron, l’a fait transporter au CHUL, je n’en sais pas plus. Jean, aide-moi, je t’en prie, demande Hengy toujours inconsolable.

– Bon ça va, cesse de pleurer, j’arrive. Prépare-toi, je passe te prendre et nous allons y aller ensemble. Nous verrons bien ce qui lui arrive. Pourquoi t’énervier avant de savoir, tu te fais du mal inutilement.

Jean revêt sa veste pour dissimuler sa chemise de policier et part immédiatement en direction de Pont-Rouge.

Trente minutes plus tard, il arrive devant la maison de sa jumelle. Elle est assise à table et pleure. Il la prend dans ses bras et la serre contre lui.

– Ça va aller, je suis là maintenant. Viens, nous allons nous rendre à l’hôpital.

En arrivant sur place, l’infirmière leur indique le parcours à suivre pour se rendre au quatrième étage, tout près de la salle d’opération.

Dans le petit boudoir où ils sont confinés, tout est froid, la température, la décoration, l’ambiance, même les chaises sont d’un confort relatif. Les nerfs à vif, Jean explose.

– On ne croirait pas que l’on paie des millions de dollars par année pour ces maudits hôpitaux. Regarde-moi cette saloperie, les vendeurs de balayuses ont un plus beau local que cette merde. Les gens sont malades et on les oblige à vivre ici. Avec tout ce qu’ils dépensent en

folies, ils pourraient au moins avoir la délicatesse de faire quelques aménagements, rendre ça plus confortable, plus léger, peindre avec des couleurs chaudes, agréables. Ça ne serait pas la mer à boire. Bande de pourris...

– Ce n'est pas important Jean, ajoute Hengy qui a bien d'autres soucis en tête.

– Je ne peux pas comprendre. Comment peuvent-ils traiter ainsi les gens? Et on accepte ça sans parler, sans se plaindre.

– Ce n'est pas toi qui vas changer le système, il est comme ça. C'est tout.

– Excuse-moi, je ne voulais pas t'embêter avec ça.

Hengy broie du noir et Jean ne trouve pas les mots pour la consoler. Il la regarde, impuissant devant l'acharnement de la malchance sur cette famille qui, pourtant, vivait paisiblement, travaillant dur pour survivre dans un monde où la pitié n'existe plus.

François Duguay traversait la crise en travaillant douze à quinze heures par jour. « *Le destin est tout même bizarre, pense Jean. Hengy allait bientôt recevoir assez d'argent pour lui donner à elle et sa famille quelques bons moments dans la vie. Voilà, le destin allait encore une fois s'en mêler par son intervention tragique. Pourquoi les choses doivent-elles toujours arriver ainsi?* » Ses réflexions sont interrompues par l'arrivée du médecin.

– Madame Duguay, demande le médecin, sans prendre la peine de se présenter.

– Oui... répond timidement Hengy.

– Votre mari souffre d'une tumeur à l'estomac. Malheureusement pour lui, une perforation a causé une hémorragie massive. Nous avons retiré la tumeur et des tests en laboratoires nous en diront plus long. Il devrait se rétablir rapidement. Désolé, mais je dois retourner au travail. Bonne chance madame!

L'homme, tout habillé de vert, porte encore sur ses vêtements les traces de sang de son patient. Il quitte la petite pièce sans donner plus de détails. Jean le regarde partir et décide de le rattraper.

– Docteur, un instant s'il vous plaît.

Le chirurgien, surpris, se retourne et voit Jean s'approcher de lui rapidement. Il ne manque pas de remarquer la détermination dans les yeux de cet homme.

– Docteur, je suis le frère de madame Duguay. Je veux savoir ce qui se passe vraiment. Je ne crois rien de ce que vous nous avez dit. J'ai raison, n'est-ce pas? demande Jean à voix basse.

– Dans un sens oui. François Duguay est condamné, la tumeur est maligne. C'est donc dire un cancer. J'ai dû lui retirer plus de la moitié de l'estomac et je suis mal placé pour expliquer cela à votre sœur. Je préfère laisser ce soin au médecin de famille qui recevra mon rapport.

– Quelle espérance de vie lui donnez-vous?

– Impossible de prévoir. Quelques mois, je ne sais pas, tout au plus un an. Maintenant, excusez-moi, je dois vraiment vous quitter.

– Merci de votre Franchise. Un sourire forcé sur les lèvres, il rejoint Hengy.

– Tu vois, tout va bien aller. Maintenant, sèche tes larmes et calme-toi. Il y a beaucoup de monde à la maison qui attend de savoir. Surtout, n'oublie pas ma chérie, ils vont se comporter comme toi tu le feras. Donne-leur la chance de traverser cette épreuve sans trop avoir de peine. Tu sais, pleurer a un effet d'entraînement tout aussi bien que le rire. Ils ont besoin de toi, de ta force.

– Merci, Jean, j'avais besoin d'entendre ces paroles. Le Bon Dieu m'a choyé le jour où il a permis que tu naisses en même temps que moi. Tu possèdes tout ce que je n'ai pas.

– N'oublie pas que le contraire est aussi vrai pour moi, avoue Jean la tête basse.

Ils quittent l'hôpital et rentrent à la maison où les attendent les enfants avec impatience. Au cours du trajet, il lui tient la main. Elle hésite, mais lui demande finalement ce que lui a dit le médecin. Il lui raconte avoir voulu s'assurer qu'il n'y avait pas autre chose.

– Tout ira bien, dit-il d'un air confiant.

Il embrasse sa jumelle avant qu'elle ne descende de voiture.

– Un jour tu sauras à quel point je t'aime petite sœur. Repose-toi bien.

Il reprend la route. Il n'a qu'une envie, dormir. Il rentre directement chez lui.

Il a beaucoup de difficulté à trouver le sommeil malgré la fatigue qui l'assaille. Trop de choses tournoient dans sa tête, se succédant les unes après les autres. Parmi ces choses, il se reproche de n'avoir pas eu le courage de tout dire à Hengy. Pour la première fois de sa vie, il y a deux secrets entre eux. Pourtant, ce dernier, il devra bien lui avouer prochainement. Il attendra qu'elle refasse ses forces.

Il ne peut s'empêcher de repenser aux événements des dernières semaines, incluant le bouleversement de sa vie, une vie qui s'est dégradée aussi rapidement que sa santé. En peu de temps, il a tout perdu : franchise, carrière, honnêteté, rêves et santé. Il serre les poings. Jamais il n'a ressenti un tel désarroi, jamais il ne s'est senti aussi mal dans sa peau. Il n'en peut plus. Il se lève, passe au salon et ramasse une bouteille de cognac et l'ouvre en délaissant le bouchon sur la table. Assis dans son fauteuil, il se sert un plein verre. En moins de temps qu'il n'a fallu pour le verser, il en boit plus de la moitié, le reste suit rapidement. Ses nerfs sont à fleur de peau, il a besoin d'évasion. Alex ne l'a toujours pas contacté. Il aurait tellement aimé qu'elle lui fasse signe, qu'elle sache combien il a besoin d'elle, de sa présence. Il se refuse à faire les premiers pas, par orgueil, il ne sait pas. Pourtant, cette absence est de plus en plus lourde à supporter, de plus en plus marquée dans sa vie. *« Je dois faire quelque chose, la retrouver, lui dire, lui demander, insister, supplier. »*

De plus en plus abruti par l'alcool, il s'endort sur place.

Le téléphone retentit lourdement dans sa tête. Il décroche d'un geste automatique sans même ouvrir les yeux.

– Capitaine, il est huit heures et vous avez une réunion à neuf heures, l'avise Joanne.

– Merci, j'arrive.

Il se lève péniblement et passe sous une douche froide qui coule sur son corps engourdi. Après quelques minutes, il interrompt le supplice et passe à une eau plus chaude, de plus en plus agréable. Progressivement, il se sent revivre. Sans prendre le temps de déjeuner, il se rend directement au quartier général où l'attend le personnel de son ancienne Unité des Crimes Majeurs. Il salue à peine Joanne et passe directement dans son bureau prendre les documents dont il a besoin. Il arrive presque en collision avec elle quand il sort d'un pas rapide. Elle porte une tasse de café qu'il a failli renverser sur elle. Il lui retire des mains sans s'excuser ni la remercier et quitte les lieux, la laissant éberluer. Elle le regarde, cherchant à comprendre ce qui se passe. Est-ce le retard ou ce qu'elle lui a dit la veille à la cafétéria, qui le rend aussi désagréable?

La réunion est interminable. Il se montre exécration, allant jusqu'à rabrouer l'un de ses hommes qui demandait simplement le pourquoi du remplacement de Vernon. Ce dernier voulut répondre lui-même à la question, mais Jean ne lui en laissa pas le temps.

– Si quelque chose ne fait pas ton affaire, tu n’as qu’à le dire. Je prendrai les dispositions pour que tu sois muté ailleurs, répond sèchement Jean Poiré.

Yvan Larouche et ses compagnons restent bouche bée. John Vernon n’y comprend rien. Jamais Jean n’a été aussi désagréable et hargneux. Chacun l’appréciait pour ses qualités de chef, son leadership et sa compréhension. Ils avaient du respect pour lui, mais voilà qu’il se comportait en étranger avec eux.

Aussitôt la réunion terminée, John Vernon entre dans le bureau avec lui.

– Jean, tu es malade ou quoi? fait-il remarquer en claquant la porte.

– Écoute, je n’ai pas à me justifier devant mes hommes. J’ai des ordres et même s’ils ne me plaisent pas, je ferai ce qu’on me demande, est-ce clair?

– Jean, ou devrais-je dire, capitaine? Tu n’as pas le droit de les traiter ainsi. Tous ces gars se feraient tuer pour toi et tu le sais, alors c’est quoi ce comportement idiot? Tu vas me faire muter aussi?

– Merde John, tu vas me laisser tranquille à la fin.

– Non Jean, jamais je n’accepterai que tu traites mes hommes comme ça. Je dis bien mes hommes, car ce ne sont plus les tiens, sauf pour quelque temps. Mais moi, je devrai travailler encore avec eux quand tu seras parti, quand tu seras retourné dans ta tour d’ivoire de petit bureaucrate de merde.

– John, je ne vais pas m’engueuler avec toi, je n’en ai vraiment pas envie. J’essaie de faire mon travail, c’est tout.

– Ça ne prend pas avec moi, qu’est-ce qui se passe Jean? Tu n’es pas dans ton état normal. Tu n’es plus le copain que je connais, ce n’est pas mon ami qui parle comme ça, c’est un étranger.

– Je m’excuse, je me suis emporté, c’est tout. Ce n’est pas la fin du monde.

– Justement oui, c’est la fin du monde. Tu dois à ces hommes le même respect qu’ils ont pour toi. Crois-tu vraiment qu’ils vont te donner un plein rendement après ce qu’ils viennent d’entendre, le crois-tu vraiment? Jean, tu es plus intelligent que ça. Ne me fais pas chier, merde.

– Bon, ça va, je me suis excusé, non? Qu’est-ce que tu veux de plus?

– Ce n’est pas moi que tu as insulté, c’est Larouche. C’est à lui que tu dois faire des excuses, pas à moi.

Sans répondre, Jean décroche le téléphone et demande à l’enquêteur Larouche de le rejoindre dans le bureau de John. L’homme se présente aussitôt.

– Yvan, excuse-moi pour tout à l’heure. Je me suis simplement levé du mauvais poil, c’est tout. Je n’ai rien contre toi, maintenant retourne au travail.

– Merci capitaine, se contente de répondre l’enquêteur.

– Tu es content maintenant? demande Jean, une fois que le policier est sorti.

– Arrêtons cette conversation, veux-tu? Nous ne sommes plus des enfants. Ça fait près de quinze ans qu'on travaille ensemble. Viens, je t'offre un café.

Les deux amis quittent le bureau de John. Au passage, dans la salle assignée aux enquêteurs, Jean touche l'épaule de Larouche comme s'il voulait, par ce geste, effacer toute trace de rancune.

La journée se déroule sans autre incident. Il doit étudier les dossiers les uns après les autres afin d'établir un plan d'action qui permettra de coincer le tueur à la moto. C'est le rôle que lui a confié le directeur Fecteau. Il se rend vite compte qu'il n'y a rien d'important dans l'ensemble des documents. Avec si peu d'indices, il doit quand même tenter d'ébaucher un plan visant à se combattre lui-même.

Joanne, de son côté, ne lui a pas adressé la parole du reste de la journée. Il est sorti seul pour dîner, il avait besoin de récupérer. Dès son retour, il replonge dans son travail et lorsqu'il regarde sa montre pour la première fois, il est déjà cinq heures trente. Il ferme les livres et revêt sa tunique bleue et son képi pour la dernière fois. Dorénavant, il devra de nouveau porter l'habit de ville. Une surprise l'attend lorsqu'il ouvre la porte de son bureau en fermant la lumière.

– Joanne, qu'est-ce que tu fais là à cette heure?

– Je t'attendais, j'ai à te parler. C'est important.

- Ce n'est pas l'endroit idéal. Viens, je te raccompagne chez toi.
- Non merci, j'ai ma voiture.
- Alors, viens dans mon bureau, nous serons à l'abri des regards indiscrets, dit-il, intrigué par cette demande inusitée.

Faisant demi-tour, il rouvre la lumière et laisse passer la jeune femme devant lui.

- Assieds-toi. Tu prends un verre?
- Oui, j'en ai besoin.
- Tu veux que je m'excuse pour mon comportement idiot de ce matin, c'est ça? Tu sais, j'avais pris une sale cuite hier soir et je ne me sentais pas dans mon assiette. Quand je suis en retard, je ne suis pas à prendre avec des pincettes, tu devrais le savoir?
- Ce que j'ai à te dire n'a rien à voir avec ton comportement de ce matin, mais avec ton comportement passé et à venir.
- Je ne comprends pas, explique-toi.
- Jean, je suis enceinte, lance sèchement Joanne.

Il reste figé sur place en entendant ces paroles. Elle n'ose le regarder. Après quelques instants, il marche vers elle et lui remet un verre. Il avale le sien d'une seule gorgée. Son estomac brûle comme du feu au passage du liquide alcoolisé. Il serre son verre entre ses doigts, ne sachant quoi répondre à cette renversante déclaration. « *Est-ce un piège qu'elle me tend? Jamais elle n'oserait me faire chanter, pas Joanne, je*

n'ose pas y croire. » Il se retourne ébranler. Une colère incontrôlable monte en lui.

– T'arrives dans mon bureau avec ton petit air de sainte nitouche et tu me lances ça au visage. Tu voudrais que je te félicite? La pilule, tu connais ne pas?

– Pis toi, les condoms, tu ne connais pas? Tu n'as pas le droit...

– J'ai tous les droits. Qu'est-ce qui me prouve que cet enfant est de moi? Parce que j'ai couché avec toi quelques fois?

– Jean, je t'en supplie, finit par dire Joanne.

– Jean, Jean, c'est tout ce que tu trouves à dire, Jean. Qu'est-ce que tu as l'intention de faire?

Sans répondre, elle quitte le bureau. Il reste planté là, la regardant partir, incapable de dire les mots qu'il aurait dû prononcer. Il lance son verre avec force contre le mur et s'appuie sur son bureau. Il demeure ainsi un long moment. Sa tête bourdonne. Les paroles de Joanne ont eu l'effet d'une bombe. *« Qu'est-ce que j'ai fait pour que tout me tombe sur le dos comme ça? pense-t-il. Un enfant, qu'est-ce que je vais faire avec un enfant, je suis condamné, je suis mort avant d'être mort. »*

Il se laisse tomber lourdement dans son fauteuil

« Je ne peux pas faire face à cette responsabilité, elle doit se faire avorter, il le faut. Je dois la convaincre, c'est le seul moyen. Elle ne doit pas avoir cet enfant, il ne doit pas avoir un père comme moi. Un père qu'il ne connaîtra jamais, un père dont on cachera l'identité pour lui épargner la honte. Un

père criminel, un assassin qui a tout détruit sur son passage. Non, jamais je ne permettrai qu'il vienne au monde, jamais. »

Il se lève. Sa rage et son amertume on fait place au calme. Il décroche le téléphone et compose le numéro de Joanne. Trois, quatre, cinq coups sonnent à ses oreilles, personne ne décroche. *« Je dois lui expliquer tout ça, je ne peux pas la laisser dans cet état. Ce n'est pas moi. Jamais je n'ai été aussi dur, aussi intransigent. Elle doit savoir, comprendre et m'approuver. Elle ne mérite pas ce que je lui ai dit, pas Joanne. »*

Il décide de rentrer chez lui, afin de revoir tout ça à tête reposée. *« Demain, demain, je lui parlerai, pas ce soir, je ne saurais trouver les mots pour la convaincre. Si elle refuse, qu'est-ce que je vais faire? Je ne peux pas tout lui dire, c'est hors de question. »*

Partie six

Lorsque Jean arrive au bureau, il a une mine horrible, n'ayant pas réussi à chasser de son esprit l'épineux problème auquel il est confronté. Après quelques minutes, il décroche et compose le numéro de l'inter. Lorsque Joanne lui apportera son café, il lui parlera. Il décide d'aller lui dire de vive voix. Sortant du bureau...

– Joanne...

Elle n'y est pas. Rien n'est dérangé et son sac à main n'est pas à l'endroit habituel. Il communique avec le standard et s'informe s'il a des messages. On lui répond aussitôt que non. Inquiet, il s'apprête à retourner à son bureau, bien décidé à lui téléphoner. Au même moment, John Vernon arrive et l'entraîne avec lui.

– Jean assieds-toi, j'ai quelque chose à te dire.

Il le regarde sans comprendre. Son compagnon lui lance quelques photographies polaroid sur son bureau. Il les examine l'une après l'autre et se laisse tomber sur son fauteuil.

– Tu veux m’expliquer? demande-t-il.

– Une voisine, qui voyage avec elle, a fait cette découverte vers six heures trente ce matin. Voyant que Joanne ne répondait pas à la porte, elle est entrée en se servant d’une clé qu’elle lui avait remise. Elle a fait la macabre découverte. Nous avons trouvé ce papier sur sa table de nuit.

Jean, abasourdi, tient la feuille pliée en deux. Il hésite à l’ouvrir, mais finalement, il regarde. « *Je suis incapable de vivre ainsi, je demande pardon à ma famille.* » C’étaient les seuls mots qu’elle avait eu le courage d’écrire. Adossé dans son fauteuil, il tient la feuille entre ses doigts. Il la revoit devant lui. Il se remémore rapidement tout ce qu’il lui a dit la veille. « *Tu m’as devancé* », pense-t-il. Il est ramené à la réalité par la voix de John.

– Jean, comprends-tu ce qui a pu se passer? demande le policier.

– Elle semblait bien lorsqu’elle a terminé hier soir...

– Elle ne t’a parlé de rien?

– Tu sais, nous n’étions pas des confidents. Elle était ma secrétaire, c’est tout. Nous n’entrions jamais dans nos vies personnelles, c’est un pacte que nous avons fait.

– Sa voisine de palier ne comprend pas. Elle est bouleversée par ce geste insensé. Elles étaient de bonnes amies. Elles se sont parlé encore hier soir et jamais Joanne n’a fait allusion à des problèmes. Son comportement n’avait pas changé au cours des dernières semaines.

– Je ne peux rien te dire de plus, je regrette. Je crois que nous avons une réunion ce matin. T’as l’intention de poursuivre toi-même ce dossier?

– Non, je voulais simplement t’apprendre ça directement. Un de mes gars va poursuivre. De toute manière, c’est à n’en pas douter un suicide. Saleté de médicaments, se contente d’ajouter John en sortant.

Après son départ, Jean feuillette distraitement le journal. On y parle du Justicier à la moto comme tous les jours, certains avançant l’idée de crimes commis par une organisation criminelle qui aurait, selon certaines sources, des comptes à régler. D’autres imaginent une organisation politique secrète qui tente de déstabiliser le gouvernement, sans doute des fédéralistes ou des extrémistes. Il ne peut poursuivre sa lecture, le visage inerte de Joanne, vu quelques minutes auparavant sur les photos, l’obsède, le dérange plus qu’il ne l’aurait cru. John les a laissées sur le coin du bureau. Il les reprend et les regarde à nouveau cette femme qu’il a tenue dans ses bras. Il sait qu’il est responsable de sa mort, une autre mort qu’il devra porter sur ses épaules.

Quelqu’un frappe à sa porte...

– Capitaine, je viens remplacer votre secrétaire. Je peux m’installer?

– Oui, ramassez les choses personnelles de Joanne et mettez-les de côté. Quelqu’un passera sûrement les prendre.

– Je suis Nathalie, reprend la jeune secrétaire en souriant.

Jean ne répond pas. Il replonge les yeux sur les photographies. Après quelques minutes, il ouvre son tiroir et les place à l'envers sur la pile de papiers. Il doit oublier ce cauchemar, mais n'arrive pas à chasser de son esprit le fait d'avoir pensé à l'éliminer de ses mains si elle n'avait pas accepté de se faire avorter. Il est devenu un salaud, comme tous ceux qu'il a déjà mis sous les verrous pour des crimes beaucoup moins cruels. Il ne peut plus rien pour Joanne, elle a décidé pour lui.



La réunion se déroule bien. Le plan qu'il a mis sur pied est expliqué dans son ensemble. Chacun se voit confier une partie du dossier qu'il devra fouiller à fond. Suite à une entente intervenue entre les enquêteurs de la SMQ et la SQ, un enquêteur municipal et un provincial seront jumelés en équipe, histoire de pouvoir donner à chacun l'avantage de connaître le milieu de l'autre.

Le reste de la journée passe dans une atmosphère quasi funèbre pour Jean. Joanne est toujours présente. Il ne peut chasser de sa mémoire les paroles terribles qu'il lui avait dites, lui rappelant sans cesse l'impardonnable erreur qu'il avait commise à son endroit.

Le soir venu, incapable de rester seul, il décide de rendre visite à Hengy. Elle le reçoit à bras ouverts, heureuse de cette merveilleuse

surprise. Elle a repris des forces et de la couleur. Elle espère que François rentrera bientôt à la maison.

Elle semble si heureuse qu'il n'a pas le courage de lui dire la vérité. Il ne veut pas détruire l'espoir qu'elle a, pas plus que celui des enfants. Il refuse de leur faire du mal. « *Il sera toujours temps de leur expliquer* », pense-t-il.

– Jean, tu sembles tellement loin ce soir. Quelque chose ne va pas?

– Un événement survenu à mon travail m'a peut-être perturbé plus que je ne le croyais. Oublie ça, ce n'est rien. Tu en as assez de tes propres problèmes.

– Je pense à quelque chose depuis un certain temps.

– Avec quelle invention vas-tu m'arriver?

– Juste une idée comme ça. Je me demandais pourquoi tu n'avais pas de compagne. Le temps doit être terriblement long pour toi.

– Tu ne vas pas essayer encore une fois de me marier, reprend aussitôt Jean en riant.

– Te marier, peut-être pas, mais... je ne sais pas moi, avoir une compagne. Il y a plus de dix ans que tu es seul maintenant et...

– Je t'ai déjà demandé de ne pas te mêler de ces choses-là, je suis assez grand pour prendre mes décisions. Si je te disais, ça fait vingt ans que tu es avec François, tu devrais changer. Tu me ferais la même réponse que je t'ai faite. Maintenant, il se fait tard, je dois rentrer.

Il embrasse Hengy et la serre contre lui avant de partir. Sur le chemin du retour, il s'arrête au coin d'une petite route en gravier conduisant à la carrière de granit. Il éteint le moteur de sa voiture après l'avoir bien camouflée. Prudemment, il marche vers l'entrée de la carrière. À quelques trente ou quarante mètres devant lui, il aperçoit la grille d'accès. Il sonde le cadenas. Il est bien fermé. Muni d'une lampe de poche, il longe la clôture haute de deux mètres, cherchant un passage accessible. Après avoir parcouru plus d'une cinquantaine de mètres, il réalise que tout est hermétiquement fermé. Il n'envisage pas de franchir la clôture dont les pointes sont dangereuses, d'autant plus que son retour serait encore plus difficile.

De retour à sa voiture, il ouvre le coffre arrière et se munit d'une longue paire de pinces coupantes. Il pénètre à nouveau dans les broussailles et se met à l'œuvre. En deux minutes à peine, une ouverture suffisante est taillée dans la clôture de métal. Rapidement, il se déplace vers une petite élévation et se retrouve à une trentaine de mètres de la cabane du gardien. Il poursuit en se retirant vers le bas-côté de la route. Tout à côté, il voit un autre bâtiment plus gros, c'est le dépôt d'explosif. Il entre sous les arbres et y demeure caché, observant la cabane du gardien. Il n'a pas à attendre très longtemps, l'homme sort et monte à bord de son petit camion. Le pick-up disparaît dans la poussière, en route vers le fond de l'immense trou de la carrière.

Au pas de course, Jean se dirige vers la cabane et sonde la porte. Elle est fermée à clé. Il fait le tour, découvre l'unique fenêtre, barricadé aussi. D'un coup de poing, il fracasse la vitre et se glisse à l'intérieur. Il n'a aucun problème à trouver les clés du dépôt, accrochées dans une armoire de métal qu'il n'a aucune peine à ouvrir. Cette fois, il emprunte la porte pour se retrouver dehors. Le temps presse, car le gardien prend environ vingt minutes pour faire sa tournée des dépôts d'explosifs secondaires et y actionner le poinçon qui confirme sa visite.

Il ouvre la porte et la referme aussitôt derrière lui. Les caisses de dynamite sont entreposées dans un coffre emmuré dans le béton. Il ouvre sans peine le cadenas en utilisant à nouveau les pinces coupantes. Sans perdre de temps, il prend une caisse et la dépose tout près de la porte. Il braque sa lampe de poche vers l'autre extrémité du bâtiment, mais n'y voit rien qui pourrait contenir les détonateurs. C'est à ce moment qu'il se souvient que la loi oblige les utilisateurs à ranger la dynamite et les détonateurs dans des endroits différents. Il comprend alors pourquoi le gardien doit descendre au fond de la carrière, les détonateurs s'y trouvent. Rapidement, il prend la caisse de dynamite et referme le tout. Il revient à la cabane, afin d'y remettre les clés en place. Au même moment, il entend la porte du camion du gardien. Il n'a pas le temps de sortir par la fenêtre sans se faire surprendre. Il choisit de déposer la caisse derrière la porte et s'y dissimule, le souffle court. Dès que la porte s'ouvre, il avance d'un

pas et assène un solide coup à la tête du gardien qui s'écroule, inconscient. À l'aide d'une corde trouvée sur place, il lui attache les mains et lui recouvre le visage. Il agrippe le fil du téléphone, mais il retient son geste. Quelque chose lui dit de ne pas y toucher. Il pourrait être relié à un service d'urgence en cas d'interruption du signal de la ligne. Après avoir repris les clés accrochées précédemment dans l'armoire ainsi que celle du gardien. Il rejoint le camion de ce dernier.

Il connaît bien l'endroit pour y être venu faire du tir à la carabine avec François et Gilles. Sans hésiter, il roule à fond vers l'énorme trou et s'arrête devant une affiche : matière explosive. Il sourit devant ce fait cocasse de la loi qui oblige les entrepreneurs à identifier les lieux de l'entreposage. Sans peine, il ouvre le gros coffre affichant : Danger. Les détonateurs sont à sa portée. Il en retire un certain nombre qu'il enfouit sous sa veste et referme soigneusement le tout.

De retour à la cabane, il jette un œil par la fenêtre. L'homme est toujours allongé sur le sol et semble inconscient. Il entrouvre la porte et de la main, ferme l'éclairage. Il entre, devancé par le rayon de sa lampe de poche. L'homme ne bouge toujours pas. Sans perdre de temps, il replace les clés et quitte les lieux en transportant son précieux chargement après avoir pris soin de vider le portefeuille du gardien des 30 \$ qu'il y a trouvés, laissant croire à un simple vol sur sa personne. Parvenu à sa voiture, il place soigneusement le fruit de son vol dans la valise et démarre sans attendre.



La rencontre du matin à l'escouade ne dévoile rien de nouveau, rien ne semble avoir bougé. Personne n'avance de nouvelles hypothèses ni aucun renseignement précis sur l'identité de l'homme à la moto. Des centaines de personnes ont été interrogées sans succès et les enquêteurs se heurtent à un mur. Dans le milieu criminel aussi, on recherche cet homme qui énerve la police, provoquant par ses exploits des dizaines de descentes et perquisitions.

Plusieurs criminels connus de la police se font la même réflexion : dès qu'on le retrouve, on l'enveloppe. Vous n'aurez qu'à le cueillir à la porte de vos bureaux.

Le vol des explosifs est déclaré officiellement en début d'après-midi et attire particulièrement l'attention. Comme le Justicier l'avait prévu, on a tout d'abord soupçonné un simple vol d'argent. Cependant, un point avait retenu l'attention de l'un des enquêteurs. Le camion du gardien avait été déplacé, pourquoi? Quelqu'un s'en est donc servi, pourquoi? Quatre enquêteurs sont aussitôt détachés pour couvrir l'événement. Tous les informateurs du milieu sont à nouveau sollicités, mais rien ne transpire. L'homme de la carrière, quant à lui, s'en est tiré avec un bon mal de tête et 30 \$ en moins. On a établi que le voleur connaissait le système de fonctionnement des rondes ainsi que la sécurité installée sur la ligne téléphonique en cas de débranchement.

– Les gars travaillent à fond l’aspect carrière et dès qu’ils auront des développements, nous en serons immédiatement informés, dit John Vernon.

– OK! Au moins nous progressons, lance Jean, qui en profite pour inviter son assistant à dîner avec lui.

– Pourquoi pas, à une condition. Tu ne me parles pas de boulot durant le repas, sinon je te laisse seul à la table. Dis-moi, tu as parlé au directeur dernièrement?

– Pas depuis mon affectation. Il me laisse tranquille, j’ai carte blanche. D’ailleurs... merde.

– Que se passe-t-il?

– Je ne pourrai pas dîner avec toi, j’ai complètement oublié un autre rendez-vous. J’avais oublié cet enfant de salaud. Joanne ne m’a pas rappelé le rendez-vous.

– Jean, Joanne n’est plus avec nous.

– Excuse-moi, l’habitude.

– Quel est ce salaud dont tu parles?

– L’attaché politique du ministre de la Justice.

– Ça ne fait rien, on se reprendra. Je te tiens au courant si quelque chose se développe.

Sans perdre un instant, le capitaine Poiré se rend à son rendez-vous. Il est reçu au restaurant le Parlementaire par Jean-François Lepire. Le

politicien le questionne sans arrêt sur les progrès et les retards dans le dossier Chamberland. « *Mon patron veut des résultats et rapidement. Les choses ont beaucoup trop traîné jusqu'à maintenant* », insiste l'homme politique. C'est ce moment que le capitaine Louis-Marie Côté de la SQ, invité à la rencontre, choisit pour intervenir et calmer les esprits. Il sait que tôt ou tard la situation va éclater si le harcèlement ne s'arrête pas. Il connaît bien Poiré. Jean lui jette un œil en guise de remerciement pour l'avoir tiré de ce terrain dangereux. Les deux hommes se connaissent depuis longtemps et ce n'est pas la première fois qu'ils travaillent ensemble sur ce genre de projet. Lepire diminue l'intensité de ses interventions et le dîner se termine sur une note presque joyeuse pour ne pas dire amicale.

Le capitaine Côté attendait le moment du café pour annoncer à l'attaché politique le vol de dynamite. Il faillit échapper sa tasse à l'annonce de cette troublante nouvelle.

– Écoutez-moi, les deux capitaines, vous avez carte blanche et tous les budgets dont vous aurez besoin, mais bon sang retrouvez-moi ces explosifs le plus vite possible. Je me charge d'en aviser le patron, il ne va pas en rire, croyez-moi. Il va transmettre les ordres à vos directions respectives. Maintenant, excusez-moi, j'ai d'autres chats à fouetter.

Sans terminer son café, Lepire se lève de table et quitte ses deux invités. Les deux policiers se regardent et rient de bon cœur. Le politicien est dans tous ses états. Il a griffonné son nom sur la facture

sans dire un mot. Il laisse derrière lui son dessert, que les deux policiers dégustent avec appétit.

Deux heures sonnent lorsque Jean est de retour à son bureau. John Vernon est déjà sur place et attendait son arrivée.

– Tu en as mis du temps à faire des courbettes, lance-t-il en riant.

– Tu aurais atteint la jouissance si tu avais été là mon vieux. Lepire en a presque fait dans son pantalon en entendant la nouvelle sur le vol des explosifs. Tu aurais dû le voir.

– Changement de conversation, j'ai quelque chose à t'apprendre sur la mort de ta secrétaire. Le médecin légiste a déterminé qu'elle était enceinte de plusieurs semaines. C'est sans doute ce qui explique son geste de désespoir. Quant aux médicaments, ils avaient été achetés par elle, mais au nom de sa mère.

– Elle aurait dû m'en parler, j'aurais pu l'aider.

– Tu crois vraiment qu'elle t'aurait avoué : patron je suis enceinte et je vais me marier ou bien je ne connais pas le père ou encore le père refuse de reconnaître la paternité. Ne me fais pas rire, Jean. C'est bien mal connaître les femmes mon vieux. Quelque chose me chicote pourtant. Pas une des filles avec qui elle était liée n'était au courant. Elles ont toutes été surprises. On ne lui connaissait même pas d'amoureux ou d'amant, c'est tout de même bizarre.

– Non, tu as raison. Joanne savait tenir sa langue. C’est d’ailleurs une des raisons qui faisait que nous nous entendions bien, fait remarquer Jean.

– Tu le sais mieux que moi, elle travaillait pour toi.

– Elle n’a travaillé pour moi que quelques mois, alors je ne peux pas te parler de son comportement dans sa vie privée. Elle était très discrète sur le sujet, ajoute Jean en montant le ton.

– Ne t'emballe pas mon vieux, ce sont des réflexions, pas des questions.

– Je préfère. Changement de propos, le vol des explosifs, rien?

– Non, toujours rien. On a bien des traces de semelles, mais à la quantité de monde qui passe là, c’est un peu comme croire au Père Noël. Aucune empreinte, ni dans la cabane ni dans le camion? On continue de chercher du côté des motards, du milieu criminel et des associations subversives, ça donnera ce que ça donnera. Tout ce que nous avons en fichiers informatiques a été trié et vérifié. Un autre problème cependant, la quantité précise des explosifs est encore indéterminée. Les fiches de la compagnie sont mal tenues, on n’arrive pas à y voir clair. Il semble que la tenue du registre soit faite une seule fois la semaine. On interroge ceux qui avaient accès aux endroits d’entreposage, on en saura plus long dans quelques heures.

– Bon, ça va. Du côté de Chamberland et des autres, pas de développement?

– Non, comme nous l’avons décidé, le travail continue en élargissant les cercles de façon progressive autour des victimes et de leurs familles, des employés, enfin tout le monde.

– J’oubliais, nous avons tous les budgets nécessaires. Ces tas de merde de politiciens font dans leurs pantalons.

– OK! On continue, on se revoit demain matin huit heures.

John Vernon quitte le bureau de son patron. Jean Poiré a un sourire au coin des lèvres. Le téléphone sonne...

– Jean, c’est moi, Hengy. Comment vas-tu?

– Bien, mais tu ne me téléphones pas pour connaître mon état de santé. C’est à moi de m’inquiéter. Comment vont les choses?

– Je suis très heureuse, François rentre à la maison demain en avant-midi. Il paraît qu’il répond bien aux traitements. C’est merveilleux, tu ne trouves pas?

– J’en suis très heureux pour toi.

– Viens-tu souper avec nous demain soir? Je prépare une petite fête.

– Je regrette, mais je dois refuser. J’ai quelque chose que je ne peux annuler.

– Une jeune et jolie femme, je suppose?

– Tu es trop curieuse, tu ne le sauras pas.

– Bon, si tu le prends comme ça. Tu devrais vraiment commencer à te trouver une vraie compagne qui partagerait ta vie et...

- Cesse de me parler de ça, veux-tu, petite peste, l’interrompt Jean.
- Ce que j’en disais, c’est pour...
- Et si je te trouvais une très jolie petite infirmière pour prendre soin de François.
- Ne me fais pas ce coup-là. Je veux simplement te dire que si tu as besoin de quelque chose, tu n’hésites pas à me le dire.
- J’aime mieux ça.
- Alors, n’essaie pas de me tirer les vers du nez, tu ne sauras rien et laisse-moi m’occuper de ma vie. Tu es trop curieuse. Tu es comme maman, tu cherches toujours à me couvrir. Tu ne m’auras pas. Allez, je te laisse, j’ai du boulot. Merci pour ton invitation et salue François pour moi, je passerai te voir bientôt.

Jean ne veut surtout pas s’engager sur ce sujet avec Hengy. Il sait qu’elle a raison de s’inquiéter pour lui. Cependant, il préfère la garder hors de sa vie privée. Il termine son travail. Sa nouvelle secrétaire semble débrouillarde, même si elle est un peu perdue dans le fonctionnement de cette Unité. Il quitte son bureau vers quatre heures trente et prend la direction de son domicile.

Dans l’ascenseur du bloc condos, il croise sa voisine de palier. Elle parle de la pluie et du beau temps. Elle anticipe les rigueurs de l’hiver qui font terriblement souffrir sa peau délicate. Elle commence à lui expliquer toutes les précautions dont elle doit s’entourer au cours de la saison froide. Jean sourit sans répondre, se contentant de

petits signes de tête. Sans vraiment écouter les paroles qu'elle déboule à une vitesse invraisemblable, il se félicite de n'avoir pas de lien intime avec cette femme même si, quelques fois, il a failli succomber. Elle est jolie, intelligente et ce qui ne gâte pas les choses, semble avoir un superbe corps, à tout le moins, à première vue. Pourtant, son instinct lui dit de ne pas toucher. Il s'en est toujours tenu à cette règle, mais il ne peut toujours pas expliquer le malaise qu'il ressent en sa présence. Malgré les invitations reçues, il a toujours résisté.



- Bonjour, ici la résidence Belcourt. Juliette à l'appareil.
- Je suis Charles Corriveau, un ami de votre patron. Puis-je lui parler?
- Je regrette, mais monsieur est en voyage, il ne sera de retour que vendredi en soirée seulement.
- Écoutez, je devais jouer au golf avec lui ce week-end, mais je dois me décommander. Une histoire de famille me réclame à Montréal. Dites-moi, je pourrais peut-être le rencontrer à l'aéroport. À quelle heure arrive-t-il?
- Si son avion n'est pas en retard, il sera à Québec aux environs de minuit.

– Malheureusement, je serai déjà parti. De toute manière, je le verrai lundi au diner. Merci de votre amabilité.

Le Justicier sait maintenant où il pourra rejoindre sa prochaine victime. Il se rend directement à l'aéroport de Québec afin de localiser la voiture de Belcourt. Cet homme d'affaires dans la soixantaine avait lui aussi été impliqué dans un accident. Il avait, comme tous les autres, été aidé par un avocat de haut calibre. La Cour l'avait condamné à une simple amende pour conduite irresponsable et sans égard à autrui. Pas même une suspension de son permis de conduire. Semble-t-il que des circonstances auraient joué en sa faveur. Son avocat avait plaidé une incompatibilité de médicaments. Son client avait, selon ses dires, consommé trois médicaments dont il ne pouvait prévoir les effets. Plusieurs spécialistes vinrent confirmer le point de la défense avancée par le procureur.

Il devra maintenant faire face au Justicier, la vraie justice et non à celle qui porte un bandeau sur les yeux, mais plutôt un casque de moto sur la tête. Les médias pourront bientôt publier la version originale de l'accident qui a coûté la vie à un jeune garçon qui avait le même âge que Gilles, son neveu. On connaîtra bientôt les vrais dessous d'une injustice.

Il immobilise sa voiture sur le stationnement de courte durée de l'aéroport Jean Lesage. À pied, il traverse le stationnement de longue durée, regardant les voitures les unes après les autres. Il repère

finallement le Continental Mark V. Elle attend patiemment son maître. Il quitte les lieux avant d'être remarqué par le préposé au stationnement.

Sur le chemin du retour, il se demande ce qui peut bien être advenu d'Alex, il est sans nouvelle. Il n'a eu aucun contact avec elle depuis des semaines et il ne sait pas où la rejoindre. Il décide donc de passer au bar *Le Centaure* dans l'espoir de l'y retrouver.

Aussitôt entré, il passe au bar et commande un cognac. Quelques personnes sont sur place, mais pas celle qu'il souhaite rencontrer. Regardant son verre, il laisse aller son imagination. Il voit l'image de la jeune femme apparaître à la surface du liquide doré. Elle est souriante. Sans se rendre compte, il promène ses doigts sur la courbe du verre. Des souvenirs remontent à sa mémoire. Dans un rythme effréné, les images se succèdent, ravivant le plaisir qu'il avait partagé avec elle. Il est nostalgique et se fait des reproches pour n'avoir pas su la retenir, n'avoir pas demandé où la joindre et surtout, pour n'avoir pas su lui dire. Lui dire... que dans les semaines ou les mois prochains il s'en ira... Non, il ne veut pas de sa pitié. Il ment, il s'apitoie sur lui-même. En fait, ce qu'il veut lui dire, c'est qu'il l'aime. Oui, il l'aime de tout son cœur, un amour qu'il n'avait jamais cru possible de retrouver depuis...

– Vous dansez, monsieur, demande une voix féminine derrière lui?

La jeune femme n'obtient aucune réponse. Elle place une main sur l'épaule de Jean. Surpris, il se retourne croyant au retour d'Alex.

- Vous dansez? demande à nouveau la femme.
- Non, merci. Je n'en ai vraiment pas le goût, excusez-moi.
- Vous êtes assez direct. C'est rare de rencontrer un homme qui refuse une danse à une femme aussi jolie que moi.
- Pour être jolie, c'est vrai, mais...
- Vous n'avez pas d'excuses à me donner. Pour vous faire pardonner ce refus, vous permettez que je prenne place près de vous?
- Je ne peux m'y opposer, la place est libre.

Sans attendre, la femme tire le tabouret et s'installe à côté de Jean. Elle commande un verre et...

- Vous pouvez m'appeler Kate, dit-elle avec un sourire charmant.
- Moi, c'est Jean, se contente-t-il de répondre sans même tourner la tête, cherchant à retrouver la merveilleuse image qu'il avait vu flotter au-dessus de son verre avant qu'elle n'intervienne.
- On ne peut pas dire que vous soyez jasant, reprend Kate.
- Il y a des moments dans la vie où quelqu'un n'a pas vraiment le goût de parler. Il ne vous est jamais arrivé de vivre ça?
- Si, quelques fois, mais je reste à la maison dans ces moments-là. Je ne vais pas dans un lieu comme un bar pour me retrouver seule.
- Pardonnez mon indélicatesse. Je peux vous assurer que je ne venais pas ici pour être seul, sauf que... je n'ai tout simplement pas envie

d'être seul chez moi, c'est pourquoi j'ai choisi cet endroit que je sais tranquille.

– C'est à moi de m'excuser, c'est moi qui vous ai dérangé. Elle se lève et reprend son verre.

– Non, ne partez pas, s'empresse de dire Jean. Je ne suis plus certain d'avoir envie d'être seul maintenant. Je vous en prie, reprenez votre siège. Allez, faites-moi plaisir.

– Bon, si vous insistez avec cette gentillesse, j'accepte.

– Pour me faire pardonner, accordez-moi cette danse.

– Pourquoi pas, répond-elle avec un sourire.

La musique les entraîne dans la danse. Malgré le fait que sa compagne soit agréable et jolie, Jean ne peut distraire sa pensée du visage d'Alex. Il ferme les yeux, voulant donner toute liberté à son imagination. Il la serre contre lui avec délicatesse et Kate ne s'y oppose pas. Elle se laisse bercer par cet homme agréable, malgré la petite mésaventure déjà oubliée. La musique s'arrête quelques secondes. Jean décide de retourner au bar. Surpris, il s'arrête soudain. Il n'en croit pas ses yeux. Elle est là, oui elle est bien là. Sans se préoccuper de sa compagne, il se dirige vers celle qu'il n'espérait plus revoir. Kate se retourne pour lui parler, le croyant derrière elle. Déçue, elle regagne son siège, souhaitant qu'il vienne la rejoindre.

Jean s'avance vers Alex qui lui tourne le dos et il lui prend la main. Surprise, elle se retourne et revoit celui qu'elle avait tant essayé de

chasser de son esprit. Son cœur bat à tout rompre en le voyant si près d'elle. Jean l'approche tendrement près de lui, leurs bouches sont attirées comme des aimants. Elles s'unissent dans un baiser qui ne semble déranger personne, sauf Kate qui les observe. Sans attendre, elle saisit sa bourse et quitte les lieux.

– Je suis heureuse Jean, oui je suis heureuse, dit Alex à bout de souffle.

– Je ne croyais plus jamais te revoir. Je ne savais pas où te joindre, pourquoi?

– Je ne crois pas que ce soit l'endroit idéal pour discuter de ce sujet. Tu m'offres un verre ou bien...

– Partons si tu n'as pas d'objections. Allons chez-moi, nous y serons plus à l'aise.

Le couple quitte le bar. Jean insiste pour qu'elle l'accompagne dans sa voiture. Alex préfère prendre la sienne afin d'éviter un taxi plus tard. Jean est ravi, ainsi il pourra noter son immatriculation et demain, il connaîtra son adresse au cas où... Il manœuvre donc de manière à pouvoir relever le numéro et lui fait signe de le suivre.

Moins de quinze minutes plus tard, ils se retrouvent dans l'ascenseur. Elle se contente de lui tenir la main, sans parler. Aussitôt la porte de l'appartement refermée, le couple s'unit dans un long baiser. Jean la soulève dans ses bras et la transporte vers la chambre à coucher où ils font l'amour sans barrière, sans retenue. Allongés l'un contre l'autre,

ils reprennent leur souffle. Ni l'un ni l'autre n'a vraiment envie de rompre cet enchantement. Finalement, Jean veut savoir.

– Alex, pourquoi cette disparition?

– Je ne sais pas... la peur peut-être.

– De quoi as-tu peur?

– Je ne sais pas, de moi... de toi, de nous.

– Je ne comprends pas.

– J'ai peur de me lancer dans une relation avec toi.

– Nous n'avons pas à nous lancer dans quoi que ce soit. Nous sommes bien ensemble, c'est suffisant, non?

– Non Jean, j'ai besoin de plus que ça et j'ai peur que tu ne sois pas prêt pour ce genre de complicité.

– Alex, nous sommes bien tous les deux, nous avons chacun notre indépendance, que veux-tu de plus?

– J'arriverai à la quarantaine dans quelques années et je n'ai pas d'enfant. Il serait grand temps pour moi d'y penser sérieusement. Je ne serais pas capable de vivre avec un homme, sans enfant. Toi... est-ce que tu es prêt à devenir père dans quelque temps si les choses vont bien entre nous?

– Je ne sais pas quoi répondre. J'aime les enfants, mais je... je ne crois pas qu'il serait opportun pour moi de penser à ce genre de vie.

Pourquoi te compliques-tu la vie ainsi? Nous n'avons qu'à vivre notre relation, c'est tout. Laissons aller les choses et nous verrons.

– Tu vois comme j'avais raison d'avoir peur. Je t'aime Jean. Je t'aime comme jamais ça ne m'est arrivé aussi loin que je me souviens. Je veux pouvoir partager ta vie et n'en faire qu'une avec la mienne. J'ai peur...

Jean se lève sans parler. Il enfle sa robe de chambre, passe au salon et verse deux verres de cognac.

– Écoute... Essayons de faire un bout. L'avenir nous dira ce qu'il faut faire. Je t'aime Alex, mais...

– Mais tu n'es pas prêt à sacrifier ta liberté pour moi, c'est ça?

– Ce n'est pas une question de liberté, c'est autre chose.

– Peu importe, j'avais vu juste. Jamais nous n'aurions dû nous revoir dans ces conditions. Si notre relation n'était basée que sur le physique, je te dirais amusons-nous le temps que cela va durer. Ce n'est pas le cas. Je t'aime et je veux partager ma vie avec toi. Malgré tout, je préfère que nous en restions là. Je regrette que les choses se passent ainsi.

– Réfléchit un peu. Nous sommes bien ensemble. Pourquoi vouloir aller plus loin?

– Si tu me poses cette question, c'est que tu ne partageras jamais ta vie avec moi et jamais nous ne fonderons une famille. Malgré le fait

que je t'aime, je ne veux pas continuer ainsi. Vois-tu, je préfère être malheureuse maintenant, plutôt que demain. Jean... Je regrette.

Des larmes apparaissent dans les yeux de la jeune femme. Jean est désespéré, il ne sait plus quoi dire ou faire. Il tourne en rond dans la chambre et avale son cognac d'une gorgée. Jamais il n'a voulu que les choses tournent ainsi.

– Non, écoute, ne pleure pas je t'en supplie. Je ne veux pas que tu pleures pour moi, je ne peux pas le supporter. Je t'en prie, essaie de comprendre, laisse-moi du temps, on se connaît à peine.

Sans attendre, Alex se lève et passe à la salle de bain, refermant la porte derrière elle. Jean reste assis sur le rebord du lit, bouleversé. « *Je ne peux pas lui dire que...* »

Quelques minutes plus tard, Alex réapparaît tout habillée.

– Tu ne peux pas me quitter comme ça, dit-il en s'approchant d'elle.

Alex quitte l'appartement, laissant derrière elle l'homme qu'elle aime du plus profond de son cœur. Le destin en a décidé ainsi. Dans l'ascenseur, elle ne peut plus retenir le flot de larmes qui explose. La tête appuyée contre le mur de métal, elle pleure. Lorsque la porte s'ouvre, elle sort en courant devant le surveillant hébété.

Jean est à la fenêtre et observe la voiture d'Alex qui, lentement, quitte le stationnement réservé aux visiteurs. Sa colère monte, poussée par la douleur et le chagrin. D'un geste puissant, il balaye la table près de lui en faisant voler en éclats un vase de fleurs qui se répand sur le

plancher après avoir frappé dans le mur. Il se laisse tomber dans un fauteuil. De ses mains, il griffe le cuir avec rage, déception et impuissance. Pourquoi l'avait-il laissé partir. Pourquoi? Il n'avait qu'un seul mot à lui dire, mais il n'en a pas eu le courage. Il refuse que son amour devienne de la pitié. Au salon, il se verse un grand verre de cognac qu'il avale presque d'un seul trait et le remplit à nouveau. L'estomac lui fait mal. Il s'en fiche, son cœur est encore plus douloureux.

– Pourquoi, pourquoi? crie Jean avec colère, lançant à nouveau son verre, cette fois vers le foyer. L'alcool ainsi projeté provoque une montée de flammes suivie d'un grondement. Il ramasse la bouteille et à même le goulot, avale avec détermination le liquide, espérant ainsi faire disparaître son chagrin et sa colère.

Partie sept

Le travail s'avère de plus en plus harassant et pénible pour le capitaine Poiré. Il n'arrive plus à se concentrer et son agressivité est à fleur de peau. Alex est toujours présente dans ses pensées et il cherche désespérément un moyen de se rapprocher d'elle. Comment la convaincre de n'être que des amis, de jouir des bons moments de la vie, sans rien demander en retour. Il refuse d'assumer l'amour ou de l'encourager. Il ne peut entraîner Alex dans une relation de couple en lui laissant croire en l'avenir. Comment lui avouer que l'homme qu'elle aime est sur le point de la quitter pour toujours. Pire encore, comment lui avouer qu'il est devenu un criminel. Sa confiance en la vie serait brisée à jamais. Il la blesserait profondément. Il n'a pas le droit de lui faire du mal, de la blesser ou de la faire souffrir.

Quelque chose le préoccupe : la soirée à venir. Il doit à tout prix se concentrer sur ce qu'il devra accomplir. Le Justicier doit réapparaître et il ne peut envisager une arrestation toujours possible à la suite d'une erreur. Rencontrer la mort face à face serait peut-être le

meilleur moyen d'éviter tout cela, mais, beaucoup de choses restent à accomplir pour le Justicier.

Depuis quelques jours, sa douleur au creux de l'estomac a refait surface avec plus de force. Les médicaments n'arrivent plus à le soulager et par moments, c'est intolérable. Il se résigne à contacter Jacques Coulombe, son médecin.

– Jacques, c'est Jean, comment vas-tu?

– C'est ta santé qui devrait t'inquiéter, pas la mienne. Toi, comment vas-tu?

– Pas très bien, je t'avoue.

– Qu'est-ce qui se passe?

– La douleur s'amplifie et persiste un peu plus longtemps chaque jour. Les médicaments suffisent à peine. Tu pourrais me prescrire autre chose?

– Jean, ce sont des soins qu'il te faut. Tu dois te faire hospitaliser pour qu'on puisse vraiment évaluer ton état de santé. Tu risques ta peau mon vieux. Tu sais ça?

– J'en suis conscient, mais je n'irai pas à l'hôpital, c'est hors de question pour le moment. Je verrai plus tard.

– Ce que tu peux être entêté! Après tout, c'est ta vie, pas la mienne. Bon, passe à ta pharmacie, je vais leur transmettre l'ordonnance, mais c'est la dernière fois. Après ça, c'est l'hôpital que tu le veuilles ou pas. Je ne pourrai pas indéfiniment augmenter la dose. Des effets

secondaires vont faire leur apparition et provoquer d'autres malaises très désagréables, je dirais même dangereux. Jean, peut-être qu'une simple intervention pourrait te soulager, pourquoi ne pas essayer? Qu'est-ce que tu as à perdre? Pourquoi t'entêter comme ça?

– Merci, tu es gentil malgré tout. Salut mon vieux copain, j'apprécie tes efforts pour me sauver la peau. Tu sais très bien ce que j'en pense et je ne changerai pas d'avis.

– Ne m'en veux pas d'essayer Jean, c'est non seulement mon devoir de médecin, mais tu es mon ami. J'ai compris, je parle à un mur. Tu es quand même un salaud, tu profites de notre amitié. Tu sais très bien que je ne pourrais pas te refuser. Allez, salut.

Jean referme l'appareil et reste allongé. L'image de son chalet lui revient à l'esprit. C'est ce week-end qu'il sera occupé par le nouvel acheteur. Le contrat notarié est signé et le paiement effectué. Ainsi s'envole une autre partie de sa vie.

Quant à l'importante somme de 80 000 \$, le chèque certifié a été déposé à son compte et déjà, il en a retiré des tranches importantes, au grand désarroi de son banquier qui ne s'explique pas les gestes de son client. Il a bien essayé de le convaincre d'investir dans des placements, mais Jean a refusé ses conseils, préférant l'argent liquide. Un dernier retrait de 20 000 \$ et il aura le compte en billets du dominion. Il pourra ensuite refermer l'enveloppe matelassée et la remettre à son notaire, évitant ainsi que le gouvernement ne mette le

nez dans ses affaires et ramasse une partie de ce qui doit revenir à Hengy.

Pour l'instant, il doit se concentrer sur sa soirée. Il descend au garage intérieur et pénètre dans le petit local où se trouve sa moto. Il quitte les lieux et se rend directement à un terrain vague à la sortie de la ville. Il a choisi une entrée d'égouts pluviaux pour y entreposer les explosifs, solidement emballés et attachés, afin de prévenir tous les risques d'explosion accidentelle dans le complexe à appartements condos. Il refuse de mettre en danger des vies autres que celles qu'il a décidé de supprimer. Il lui était impossible d'entreposer des explosifs près de la moto. L'endroit qu'il a choisi est sécuritaire et désert. Il remonte le sac relativement lourd, en retire deux bâtons de dynamite et un détonateur avant de replacer le tout soigneusement. Muni de son matériel, il quitte les lieux pour l'aéroport Jean Lesage.

Sur place, tous feux éteints, il repère l'endroit où est garée la voiture de Belcourt. Le stationnement à peine éclairé lui permet de poursuivre le montage de son petit engin explosif. Avec dextérité, il relie la dynamite et le détonateur à un petit appareil qui recevra la pulsion électronique pour la mise à feu de l'explosion. Quelques minutes suffisent à terminer le travail. Il s'allonge sous la voiture et fixe soigneusement le mécanisme au réservoir à essence. Avec une portée de transmissions de 200 mètres, sa sécurité est assurée.

Tout est prêt pour que s'accomplisse le destin qu'il a choisi pour Belcourt. Il circule lentement sur le grand stationnement et se

dissimule dans un coin tranquille qui lui permettra de surveiller l'automobile de sa victime sans avoir à répondre aux questions d'un patrouilleur trop curieux. Encore près d'une heure à attendre avant que ne se pose l'avion de Belcourt. Cette fois, il n'aura pas l'aide de personne et son argent ne pourra lui servir pour échapper à ses responsabilités. Il sera confronté à une mort rapide et violente, comme celle qu'il avait provoquée par son manque de jugement.

Le Justicier est nerveux. Une patrouille circule dans les environs et passe pour la seconde fois devant lui sans que le conducteur de la camionnette ne le repère. Il évalue que le risque est trop grand et décide de changer d'endroit. Il se retrouve sur la route de l'aéroport et s'engage dans une petite entrée bordée de feuillus, conduisant à un terrain vacant annoncé à vendre. De cet endroit, il pourra quand même voir passer la grosse Mark V facilement identifiable.

Il est presque minuit lorsque la vague de circulation reprend de plus belle, cette fois en sens inverse. Comme prévu, la Mark V passe devant lui. Le Justicier réalise alors qu'un passager a pris place avec Belcourt. Il doit retarder la mise à feu, refusant de tuer une personne innocente dont il ignore l'identité. Aussitôt qu'il a le champ libre, il regagne rapidement la route et réussit à se placer derrière la grosse voiture américaine, après avoir dépassé plusieurs automobiles qui les séparaient.

La Mark V traverse le boulevard Hamel, emprunte l'autoroute Duplessis et augmente progressivement sa vitesse. Eugène Belcourt

circule à une trentaine de mètres devant le Justicier et poursuit sa route en direction Sud sur l'autoroute. À l'approche du Chemin Sainte-Foy, les feux rouges arrière s'allument et lentement, Belcourt s'engage dans la bretelle de sortie. À l'arrêt, il clignote pour signaler un virage à droite. Au feu vert, il poursuit sa route. Belcourt doit reconduire son passager, car il ne dirige pas vers son domicile. Finalement, la voiture s'immobilise devant l'édifice la Pommeraie, faisant partie du complexe immobilier du Campanile. Une femme descend et prend ses bagages dans la malle arrière, aidée par Belcourt. Avant de repartir, l'homme lui donne un baiser rapide et lui fait signe de la main. Le Justicier en conclut qu'il voyage avec sa maîtresse.

Lorsque la femme disparaît dans le portique, la voiture quitte et reprend la route dans la bonne direction, celle de Cap Rouge. Le Justicier tient le déclencheur électronique dans sa main droite, attendant que la voiture atteigne un petit boisé repéré lors de vérifications préalables. L'endroit est isolé et cela limitera les risques pour les maisons avoisinantes.

BOUM!!! Un bruit infernal se fait entendre. La puissante explosion éclaire les environs alors que les pièces métalliques volent dans tous les sens. La voiture lourdement endommagée tournoie quelques instants et s'arrête finalement au centre de la rue dans un amas de ferraille. Le feu termine le travail, consumant en partie ce qui reste de l'automobile. La moto s'immobilise quelques secondes et quitte

aussitôt en faisant demi-tour pour emprunter la rue Gaudarville pour atteindre finalement la 440 en direction Est. Il s'engage dans la sortie de l'autoroute DuVallon, puis de la rue Nérée Tremblay pour tourner à gauche sur Chapdeleine et à droite sur Myrand. Le Justicier place sa moto sur le support de stationnement moteur en marche, derrière la station radio de CHRC. Il dépose une enveloppe adressée au journaliste Pierre Dorval qui, à n'en pas douter, en fera la lecture le lendemain matin. Il rentre chez lui satisfait du travail accompli.

Il est sept heures à peine lorsqu'il ouvre les yeux. La nuit a été mauvaise, perturbée par un terrible cauchemar. Plusieurs fois, il s'est réveillé en sueur et crispé. Chaque fois, il a essayé de sortir de ce rêve étrange : il se voit devant un tribunal, revêtu de son uniforme de capitaine, menottes aux poings et chaînes aux pieds, entouré de plusieurs gardiens qui sont ses confrères policiers. Sa mère, son père prennent place au premier rang dans la salle d'audience, pleurant sans arrêt. Tout près d'eux, une femme le visage voilé et vêtue de noir. Il sait que c'est Alex, mais il n'arrive pas à voir son visage. Toute la presse est là, prenant sans arrêt des photos du meurtrier, l'un des plus grands, des plus violents qu'aura connu le Québec. Il crie le nom d'Alex, mais aucun son ne sort de sa bouche. Personne ne semble prêter attention à ses cris. Son avocat, l'un des plus médiocres criminalistes de Québec, est assis à une grande table et joue aux cartes, pendant que le procureur du ministère public plaide la cause en s'acharnant contre lui. Cependant, quelque chose lui fait encore

plus mal. Sur le banc du tribunal, une femme occupe la fonction de juge, c'est Hengy. Elle refuse de le regarder. En moins d'une heure, le procès est terminé et Hengy, sourire aux lèvres, prononce le verdict de mort par pendaison.

Même en préparant son café, il revoit son cauchemar. Il écoute la radio pour se changer les idées et récupère le journal devant sa porte. En première page, photographies à l'appui, on décrit la terrible explosion qui a causé la mort d'un homme d'affaires de Cap-Rouge. Les trois premières pages montrent l'homme et sa famille ainsi que les photographies de l'accident récent dans lequel il avait été impliqué. On peut aussi y voir sa luxueuse résidence à trente mètres à peine du lieu de l'explosion. On y rapporte que le corps de l'homme, calciné et affreusement mutilé, n'a pas pu être identifié par sa famille jusqu'à maintenant. On procèdera à une autopsie ainsi qu'à un examen approfondi de l'automobile. Le journal donne une brève déclaration des policiers. Personne n'arrive à expliquer la mort tragique dont a été victime cet illustre homme d'affaires très impliqué dans la société. On rappelle aussi la grève qui avait sévi dans sa compagnie d'alimentation. On laisse sous-entendre que des employés, mis au chômage suite au conflit, pourraient être à l'origine de cette explosion. Ces hommes sont également poursuivis en justice pour dommages causés aux établissements de Belcourt. On ajoute qu'il est possible que ces hommes soient également à l'origine de cet

attentat meurtrier. Jean repousse le journal, écœuré de voir toute la publicité que l'on fait à cet assassin.

Au même moment, à la radio de CHRC, le journaliste Pierre Dorval donne une autre version des faits, interrompant du coup la chronique d'horticulture. L'animateur fait la lecture intégrale de la lettre trouvée il y a quelques minutes à peine, dans le portique arrière de la station, réfutant du coup les articles des journaux. Jean n'a aucune réaction en écoutant le journaliste qui, dignement, décrit les choses telles qu'elles sont, selon les dires du Justicier qui n'a aucune raison de mentir. Cette fois, Pierre Dorval n'ajoute aucun commentaire personnel, laissant à ses auditeurs le soin de juger eux-mêmes.

Le reportage terminé, le téléphone sonne chez Jean Poiré. Il décroche aussitôt.

– J'écoute...

– Jean, c'est John. Il faut que tu passes au bureau. Nous avons un autre meurtre sur les bras. Cette espèce de fou a frappé encore une fois. As-tu écouté la radio?

– Non, je viens à peine de me lever.

– J'ai envoyé un gars avec un mandat à CHRC pour récupérer la lettre. Ce malade a encore signé son crime. Cette fois, c'est avec des explosifs qu'il a tué. C'est à n'y rien comprendre, sauf un élément, les explosifs. Ils proviennent très certainement de la carrière de granit. J'ai convoqué une réunion de toutes les équipes pour dix heures, le

temps que l'on se voit. Nous allons avoir du pain sur la planche pour tout le week-end.

– Je serai là à l'heure prévue. Prépare-moi le dossier s'il te plaît.

Jean se rend à son travail, mais passe d'abord à la pharmacie récupérer ses médicaments. Il en a un urgent besoin. Au bureau, il prend connaissance du dossier préliminaire. Vernon vient le chercher. Ils se rendent ensemble à la réunion.

– Tu as quelque chose qui ne va pas, Jean.

– Pourquoi cette question?

– Ça, montre John en pointant la bouteille de médicaments.

– J'ai l'estomac à l'envers, c'est tout.

– Tu es certain que tu ne me caches pas quelque chose? J'ai remarqué que tu as maigri ces derniers temps, ton visage n'est plus...

– Cesse de me chercher des poux, je n'ai rien et je n'ai pas maigri. Allez, on n'a pas de temps à perdre. On va être en retard.

La réunion débute par le dépôt du rapport préliminaire de la section des explosifs. Un policier de la SQ donne les grandes lignes du dossier et conclut qu'en réalité, très peu d'éléments importants ont été retrouvés. L'expert semble désolé de ne pouvoir prouver à ce stade-ci que les explosifs proviennent du vol survenu à la carrière de granit.

John Vernon prend la parole et explique que les enquêteurs ont déjà interrogé les membres de la famille de la victime, mais il n'y a rien de spécial de ce côté. Quant à la lettre déposée à CHRC, on tentera, au laboratoire de Montréal, d'effectuer des recherches d'empreintes ou d'autres indices. John dit ne pas y croire, car le Justicier est vraiment prudent. Chaque enquêteur a contacté ses indics, mais là encore, rien. Voilà, c'est ce que nous avons pour le moment. Au travail les gars!

Les hommes quittent la pièce la tête basse, pas très fiers des résultats obtenus jusqu'à maintenant. Jean quitte le bureau pour son domicile et en entrant chez lui, vérifie son répondeur. Pas d'appel d'Alex. Déçu, il s'allonge sur le divan et s'endort presque aussitôt.

La sonnerie du téléphone le réveille en sursaut. Perdu, il repère l'appareil et décroche.

– Oui, répond-il l'air endormi.

– Jean, c'est Christine.

– Excuse-moi, je m'étais allongé un peu.

– Je suis désolée de te déranger.

– Non, ce n'est rien, je devais me lever pour manger.

– Justement, je voulais t'inviter à souper. Ça te tente de m'accompagner?

– Je n'avais pas prévu sortir. D'accord, je te rejoins dans une trentaine de minutes, le temps de me rafraîchir un peu.

– Je t’attends.

Jean s’étire, il a mal dormi. Malgré tout, il sourit en pensant à Christine. Pourquoi a-t-il si rapidement accepté son invitation? Il sélectionne une bouteille de vin et se rend chez sa voisine. Après une grande respiration, il sonne à la porte.

– Entre, l’invite Christine, émue et nerveuse.

Jean l’embrasse sur les joues et lui remet la bouteille de vin. Il a peine à retenir un sourire en la voyant rougir. Il s’empresse de lui demander :

– Que me vaut l’honneur de cette invitation?

– Je ne voulais pas passer la soirée seule. J’y pensais depuis longtemps, mais j’étais... timide. Finalement, j’ai pris mon courage à deux mains et je t’ai invité, voilà.

– Je suis ravi de cette invitation.

– Tu es gentil. Je t’offre quelque chose en attendant que tout soit prêt?

– Un cognac, ça me remonterait un peu.

Christine se dirige vers l’ensemble mobilier qui orne le mur du salon et ouvre le panneau d’un compartiment à boisson. Jean l’observe. Il la voit trembler en préparant les deux verres. Elle prend place sur le divan en face de lui. Jean lève son verre...

– À nous deux et que ce souper soit merveilleux.

– Chin chin, se contente de dire Christine en imitant le geste de son compagnon. Elle s'excuse, le temps de passer faire une petite vérification à la cuisine d'où s'échappe une odeur à ouvrir l'appétit. Il la regarde aller sur ses talons très hauts. Elle porte une petite robe semi-classique de couleur prune, taillée en un large décolleté au dos et léger à l'avant. Ses cheveux sont coiffés mode et son maquillage est léger. Elle revient prendre place et entame maladroitement la conversation.

– Le travail, ça va, Jean?

– Oui, quoique je suis un peu fatigué par les temps qui courent.

– Je t'ai très souvent vu partir avec ton uniforme et je ne sais même pas ce que tu fais, à part bien sûr que tu sois policier.

– Ça n'a rien d'excitant, tu sais. En fait, je suis capitaine, responsable de la circulation routière du grand territoire de la ville. C'est surtout un travail de bureau, de la paperasse par-dessus la tête quoi! Rien de bien passionnant.

– Moi qui pensais que le travail d'un policier était fascinant et tripant.

– Ma carrière a cessé d'être intéressante lorsque j'ai accepté de devenir capitaine, il y aura bientôt un an. J'ai été déçu. Je croyais pouvoir conserver mon poste à la section criminelle, mais ce ne fut pas le cas.

– Tu veux dire que tu travaillais sur des enquêtes de meurtres et que tu as lâché ça pour faire la circulation? s'étonne Christine.

– J’ai bon espoir que les choses vont changer depuis peu. Assez parlé de moi, je ne sais rien de toi.

– Il n’y a pas grand-chose à dire.

– Ne fais pas celle qui n’a rien à dire.

– Si tu insistes. Je suis technicienne de laboratoire au Centre Hospitalier Universitaire. Je suis responsable du département depuis près de deux ans et j’aime ce que je fais. Quant à ma vie en dehors du travail, elle est presque sans intérêt. Je ne sors pas beaucoup, j’ai peu d’amis et j’aime la tranquillité.

– Comment une jolie femme comme toi peut-elle ne pas avoir d’amis?

– Je n’ai pas dit que je n’en avais pas, j’ai simplement dit, pas beaucoup. Je les choisis avec soin. J’adore le cinéma, la lecture et j’aime particulièrement tout ce qui touche l’informatique. Tu aimerais voir ma chambre? Non, je veux dire mon bureau. Ce que je veux dire, c’est qu’avant c’était une chambre et maintenant, c’est mon bureau, voilà, dit-elle nerveusement.

– Tu me fais rire. Tu es rouge comme une tomate.

– Je me sens tellement bête, excuse-moi.

– Ce n’est rien. Allons voir ton bureau, je verrai ta chambre après, lance-t-il en riant.

Christine ne peut retenir un éclat de rire.

– C’est mon espace préféré dans ce condo. Mon ordinateur est l’un des plus puissants sur le marché. Je suis relié à tous les réseaux possibles sur la planète.

– En voilà tout un équipement, on se croirait dans un laboratoire du centre spatial.

– N’exagère pas quand même, ce n’est qu’un système maison.

– Comme tu vois, je n’y connais pas grand-chose. Avec ces appareils, tu peux entrer dans des banques de données partout où tu veux?

– Oui et non!

– Par exemple, si je voulais avoir accès à mes dossiers au bureau, tu pourrais obtenir ça?

– Oui, sans aucune difficulté, si tu me donnes tes coordonnées. Je pourrais même pénétrer tout votre système avec les codes d’accès. Je pourrais toujours les obtenir en faisant des recherches, c’est chose réalisable. Il suffit de s’y mettre. Tu veux qu’on essaie?

– Non, pas ce soir, une autre fois peut-être. Tu ne trouves pas qu’il y a une petite odeur de brûlé?

– Merde, mon souper, dit-elle en courant vers la cuisine.

Jean s’installe au clavier et exécute une série de commandes et en peu de temps il obtient ce qu’il cherche. Il pénètre facilement dans son ordinateur de bureau. Il navigue sur internet avec aisance lorsqu’il ressent une présence derrière lui.

– Pour quelqu'un qui n'y connaît pas grand-chose, tu te débrouilles très bien, lui fait remarquer Christine en riant.

– J'ai simplement dit que je n'étais pas un expert.

– Il n'y a pas de dommage pour le souper, tout est presque prêt. On passe au salon, suggère-t-elle à son hôte.

Christine a déposé une magnifique assiette en argent sur la table du salon, dans laquelle sont disposés différentes bouchées amuse-gueule, saumon fumé, huîtres frites, escargots gratinés à l'ail. La présentation donne le goût de manger.

– Tu es une hôtesse hors pair, dit Jean en goûtant une huître.

– C'est un deuxième passe-temps, sauf que... je suis trop souvent la seule à l'apprécier.

– Tu es seule parce que tu le veux bien, tu n'es tout de même pas laide au point de faire fuir les hommes, lance-t-il en riant.

– Pas à ce point j'espère. Je ne tiens pas à fréquenter un compagnon régulier. J'aime ma liberté, mais, parfois, j'aime aussi la compagnie, comme la tienne en ce moment.

– C'est un compliment?

– Je suis très franche et on me le reproche souvent. Je suis incapable de jouer double jeu. Mes parents m'ont appris que la franchise avait toujours sa place dans la vie, quel que soit le prix à payer pour l'être. Je t'avoue que cela m'a souvent amené des ennuis, mais j'avais dit ce que je pensais vraiment.

– Je vois aussi les choses un peu comme ça, sauf que, parfois la vérité n'est pas toujours bonne à dire. Il faut également penser à ce que l'on dit, il ne suffit pas de dire ce que l'on pense. Mais assez de philosophie pour ce soir.

– Je pense que franchise et vérité vont de pair. La vie m'a aussi appris qu'il faut savoir choisir le bon moment pour dire la vérité. Lorsque je ne peux le faire, je m'abstiens tout simplement de répondre, au risque de paraître impolie. Mes supérieurs me connaissent maintenant, ils apprécient ma franchise.

– Tu me surprends, je ne t'avais pas imaginée comme ça. J'avais une tout autre image de toi, je te voyais différente.

– Tu me rassures.

– Je lève mon verre à la découverte très agréable que j'ai fait ce soir, à une charmante compagnie et par surcroît, à une excellente hôtesse. Merci de ton invitation, j'apprécie vraiment. J'avais besoin d'avoir quelqu'un près de moi ce soir.

– J'en suis ravi, se contente de répondre Christine en levant son verre. Ils passent à table. Le repas principal est délicieux, en plus d'être très agréable.

– Il y a bien longtemps que je n'avais pas pris un tel repas. Tu vas m'obliger à défaire ma ceinture, si tu n'arrêtes pas de me servir tes petits plats. Merci, je suis incapable d'avaler autre chose.

– Si on passait au salon pour un digestif, suggère Christine.

– Pourquoi ne prendrait-on pas le temps de ramasser un peu avant de passer au salon, suggère Jean. Cela nous aiderait à digérer.

– Je t’en prie, demain, j’aurai toute la journée pour faire ça. Alors que toi, je ne t’ai que pour ce soir, lance la jeune femme avec un petit sourire.

– D’accord, je ne m’obstine pas avec un si joli sourire.

– Je prépare le digestif.

Quelques minutes plus tard, elle le rejoint en transportant deux coupes enrobées d’une serviette en papier pour éviter de se brûler. Elle dépose les deux *Irish Coffee* sur la table de centre.

Ils lèvent leur verre en se souhaitant santé, d’un signe de tête. Christine dépose son verre et marche vers l’ensemble mural pour changer la musique.

– Tu aimes une musique particulière?

– Non, jusqu’à maintenant ton goût est excellent. Jean porte la main à son estomac et ne peut retenir une grimace.

– Quelque chose ne va pas, s’inquiète Christine.

– Non, juste un petit malaise passager. Je souffre de l’estomac quand j’abuse un peu trop. Si tu permets, je vais passer chez moi, j’ai un petit médicament miracle. Je ne serai pas long, je reviens.

Jean revient quelques minutes plus tard, l’air soulagé.

– Je peux te demander quelque chose? Quel médicament prends-tu?

– Non, s’empresse de répondre Jean, sortant de sa poche le petit contenant. Il tente de lire le nom, mais il est incapable de le prononcer.

– Montre-moi, dit Christine. Elle regarde et reste étonnée. Son visage passe du rosé au pâle.

– Que se passe-t-il?

– Jean, sais-tu à quoi sert ce médicament?

– Bien sûr, à soulager mes douleurs à l’estomac.

– Ne joue pas avec moi, je connais ce médicament. Je connais aussi pourquoi on doit les prendre. Tu sembles oublier que je travaille dans un laboratoire médical et que je suis aussi infirmière.

– En effet, je suis idiot de ne pas y avoir pensé. Jamais je n’aurais dû te montrer ça.

– Jean, dis-moi que ce n’est pas ce que je pense?

– Tout dépend de ce que tu penses, ajoute-t-il avec un sourire, histoire de faire oublier sa maladresse.

– Je pense que tu es atteint d’une certaine forme de cancer. C’est ça?

– Ne gâchons pas cette soirée. Laissons de côté mes petits bobos.

– Si tu prends ça pour de petits bobos comme tu dis, c’est que tu es irresponsable ou je n’y connais rien. Jean, c’est grave. Il ne faut pas jouer avec ça. Tu as passé des examens?

– Non, j’ai refusé.

- Je ne comprends pas. Pourquoi?
- Je ne veux tout simplement pas, c'est tout.
- Alors tu veux te laisser mourir? Je ne vois pas d'autres raisons.
- Cesse de t'énerver, je tiens le coup. J'irai plus tard au besoin.
- Je suis certaine que tu n'iras pas. Tu veux te rendre à la mort et je n'ose même pas te demander pourquoi. Ne me raconte pas de blague.
- Je suis très sérieux, au contraire, je n'irai pas à ces foutus examens. Je suis conscient que je joue avec la mort, mais je n'ai pas peur.
- La peur n'a rien à voir, tu vas au-devant de douleurs incroyables, Jean. Je ne peux pas comprendre qu'un médecin puisse prescrire ça, sans exiger les examens courants.
- C'est un copain d'enfance. Il m'a mis au courant de ce qui m'arrivait. J'en suis conscient. Je sais que mes chances sont minces et que je tiendrai peut-être quelques mois tout au plus.
- Tu me dis ça avec un tel calme, c'est incroyable. Non, je n'arrive tout simplement pas à y croire.
- Changeons de sujet, tu veux bien?
- Jean, cette forme de cancer est mortelle. Il n'y a que peu de gens qui s'en tirent.
- Mon ami m'a tout expliqué de a à z. J'ai pris ma décision ainsi que toutes les dispositions nécessaires. Je suis prêt. Je n'ai aucunement

envie d'aller me faire charcuter et passer à la chimio. J'ai fait mon choix en toute connaissance de cause et tu dois le respecter.

– Je le respecte, Jean. N'empêche que tu me bouleverses. Tu m'expliques ça avec tellement de froideur et de réalisme... c'en est déroutant. Et encore là, le terme est faible. Il y a longtemps que tu as ces douleurs?

– Un peu plus d'un mois.

– Il y a du sang dans tes...

– Non, pas encore, je sais ce que tu veux dire, pas encore. Toi qui es dans le milieu, tu peux me dire combien de temps j'ai à ma disposition avant de perdre mon autonomie?

– Je ne suis pas une spécialiste. C'est généralement une question de mois, peut-être moins. Je n'en sais vraiment rien. Qu'est-ce qui te pousse à agir ainsi, tu es encore jeune?

– Ne me pose plus de questions. Changeons de sujet, tu veux bien?

– Comme tu voudras. Je ne sais plus quoi te dire.

– Tout a été dit.

– Mais Jean, ta famille...

– Je n'ai pas de famille. Je n'ai qu'une sœur jumelle.

– Si tu m'en parlais un peu.

– Hengy, c'est comme ça que je l'appelle. Son nom est Henriette. Elle est absolument superbe, courageuse, elle ressemble à notre mère. Elle

s'inquiète de tout et de rien, une vraie mère poule. Il y a quelques mois, les choses ont mal tourné pour sa famille. Son fils, le plus âgé, est mort tragiquement dans un accident de moto. Maintenant, c'est son mari qui est atteint d'un cancer. La malchance la poursuit depuis la mort de Gilles, mon filleul.

– Tu sais, la médecine attribue souvent l'origine du cancer à un choc psychologique. Par exemple le décès d'un être cher, une séparation difficile, un choc émotif puissant...

– Je ne savais pas. Pour ma part, je n'ai rien subi de tel et j'ai quand même cette saleté de maladie.

– Je n'ai pas dit dans tous les cas, mais certains cas et plus souvent qu'on le croit.

– C'est ce qui expliquerait ce qui se passe avec mon beau-frère. Avant la mort de Gilles, tout allait bien.

– Ta sœur, elle sait pour toi?

– Non, je refuse qu'elle souffre davantage et qui plus est, à cause de moi.

– Je peux te poser une question directe et franche?

– Jusqu'à maintenant, tu ne t'es pas trop gênée, pourquoi ne pas continuer.

– Tu aimes quelqu'un mis à part ta sœur... une autre femme?

– C’est un peu personnel, tu ne trouves pas? On se connaît à peine et voilà que tu te prends pour ma confidente.

– Jean, je peux évaluer ce que tu traverses en ce moment. Je ne te prends pas en pitié. Tu es assez mature pour savoir quelle décision prendre en ce qui te concerne. Je veux simplement t’aider à comprendre que tu pourrais voir ça sous un autre angle. Tu me dis carrément que tu sais que tu vas mourir dans peu de temps et tu voudrais que je reste insensible à ça. Je regrette. Je ne le peux pas, au risque que tu te fâches contre moi et que tu cesses de me parler.

– Ce n’est pas facile d’admettre toutes ces choses. Oui... je pense que j’aime quelqu’un. Je sais aussi que je n’ai pas le droit de l’entraîner dans une histoire où elle risque d’être blessée.

– Si c’est vraiment ce que tu penses, tu ne connais pas les femmes, mon vieux.

– Qu’est-ce que tu veux dire?

– Jean, quand une femme aime un homme, elle fait tout pour lui, elle ne vit que pour lui, elle se donne entièrement à lui. Tu n’as pas le droit de la priver de ta présence, ne serait-ce que quelques semaines ou quelques mois. Je pense qu’elle a le droit de savoir et de prendre sa propre décision. Tu n’as pas le droit de décider pour elle. Elle va t’en vouloir lorsqu’elle va apprendre ça. Tu vas lui avoir fait plus de mal que tu ne penses et tu ne seras pas là pour la consoler. Tu n’as pas le droit de la priver de ces moments de bonheur, ils sont autant à elle qu’à toi.

– Je comprends ton point de vue, mais ma décision n’a tout de même pas été facile.

– Non, tu ne comprends pas, dit Christine en haussant le ton. Si tu comprenais vraiment, tu serais avec elle et pas ici avec moi.

– Tu veux dire que tu regrettes de m’avoir invité?

– Ne soit pas désagréable, ce n’est pas ce que je veux dire, Jean. Mais... je me sens un peu mal à l’aise d’être ici avec toi à sa place. Je t’ai dit tout à l’heure que j’étais franche. Eh bien, je vais l’être au risque de tout briser. Jean, je t’aime. Je t’aime depuis longtemps, depuis la première fois que je t’ai vu.

Jean reste stupéfait d’entendre cette déclaration avouée avec autant de franchise et de froideur à la fois. Christine n’est pas celle qu’il avait imaginée, elle n’est ni écervelée ni excentrique. Elle vient de lui couper le souffle. Il reste assis devant elle, incapable de prononcer un seul mot. Pour la première fois, une femme a le contrôle sur lui. Elle l’a totalement désarçonné.

– Il fallait que tu saches. En d’autres circonstances, je ne te l’aurais jamais avoué. Maintenant, je sais, je n’ai pu m’en empêcher. Je veux te faire comprendre qu’une femme qui aime peut supporter bien des choses que tu ne pourrais même pas imaginer. Une larme coule sur sa joue et elle s’empresse de l’essuyer.

Jean prend place près d'elle et l'attire dans ses bras en la serrant contre lui, incapable de parler. Après quelques secondes, elle se dégage.

– Je n'ai pas le droit de prendre sa place. Ce que je voulais dire, c'est que tu peux compter sur moi si tu as besoin. Je serai toujours là, peu importe le pourquoi. Ne refuse pas mon aide et crois bien que ce n'est pas de la pitié. Oublie ce que je t'ai dit et ne renonce surtout pas au bonheur avec celle que tu aimes. Ne te donne pas le droit de lui enlever le moindre petit moment, ne te donne pas le droit de prendre la décision à sa place.

– Tu m'as tout simplement coupé les jambes. Je ne sais plus quoi dire, avoue Jean la tête basse.

– Ne te fais pas de bile pour moi, j'en ai vu bien d'autres dans ma vie. Je suis heureuse que tu sois venu souper avec moi et j'ose espérer que ce ne sera pas la dernière fois. Si jamais tu as besoin d'aide dans quoi que ce soit, je serai toujours là pour toi. N'oublie pas que j'ai une formation d'infirmière et que je travaille dans le milieu hospitalier. Mon poste me laisse beaucoup de liberté et... Si tu as besoin de quelque chose de plus fort pour t'aider à supporter tout ça. J'irai même jusqu'à te dire, que si tu veux que je t'accompagne dans les derniers moments, ou si tu veux mettre fin à tes souffrances lorsqu'elles seront insupportables. Je... peux t'aider à traverser de l'autre côté. Je veux que tu saches que je suis ton amie, Jean.

– Merci, j’apprécie vraiment ta franchise. Je pense que je ferais mieux de partir.

– Tu as raison, mais n’oublie pas que je t’aime et ce que je t’ai dit à propos de celle que tu aimes, laisse-lui le choix.

– Je vais penser à tout ça à tête reposée, je ne sais pas si j’aurai le courage.

– Je suis certaine que tu trouveras et que tu prendras la meilleure décision.

Christine le raccompagne jusqu’à la porte et avant qu’il ne l’ouvre, elle passe les bras autour de son cou et l’embrasse passionnément.

– Excuse mon audace, mais je devais le faire. Bonne nuit..., mon... Jean.

Elle ouvre la porte et le regarde s’éloigner. Tout son rêve vient de s’écrouler dans cette seule et trop courte soirée. Elle se retrouve encore une fois seule et déçue. Jean ne sera jamais à elle et jamais elle ne sera à lui. Elle coure vers sa chambre et se jette sur le lit, ne pouvant plus retenir ses larmes qui coulent abondamment. Elle s’en veut d’avoir incité Jean à aller vers cette autre femme. Elle s’en veut de n’avoir pas su retenir sa langue, éliminant du coup toute chance de l’avoir pour elle seule. Cette satanée honnêteté qu’elle est incapable de trahir, même pour son bien-être, pour son amour. Apprendra-t-elle un jour à force d’avoir mal?

Partie huit

Jean rentre chez lui. Il est perturbé, bouleversé, renversé par ce qu'il vient d'entendre. Il n'arrive pas à comprendre le comportement de Christine, qu'il avait si bêtement sous-estimée. Lui qui l'avait cru tête de linotte, voilà qu'il s'en est fait une précieuse alliée. Il referme la porte de son appartement et enlève sa chemise qui dégage encore le parfum délicat de cette femme incroyablement intelligente et foncièrement honnête. Il passe sous la douche et laisse couler le jet d'eau aussi chaude qu'il peut le supporter et d'un geste rapide, il renverse la chaleur pour laisser place à l'eau presque glacée pendant quelques secondes. Il se sent bien. À la cuisine, il se prépare un café instantané, passe au salon et s'étend sur le divan en écoutant une musique douce et relaxante. Des choses lui reviennent à l'esprit. Il y a bien sûr Alex, mais également ses interventions dans la justice et contre la justice. Comment allaient se dérouler les événements des semaines à venir? Il repousse tout ça, il refuse de revenir en arrière et de tenter de se justifier. Les paroles de Christine sont encore trop

présentes dans ses pensées. Comment cette femme avait-elle pu le bouleverser à ce point? Cet amour, cette franchise, cette force de caractère, cette sincérité qu'elle lui avait révélée. Elle avait d'un seul coup remis en question tout ce qui tournait dans sa tête depuis plusieurs jours. Ses conseils n'étaient pas dénués de sens. Il est bien possible, après tout, qu'il ne connaisse pas les femmes comme il le pensait. Il ne connaissait pas Alex. Il passe plus de deux heures à retourner dans tous les sens ce que Christine lui a dit. Finalement, il décide de passer à l'action. Dès le lendemain, il téléphonera à Alex, espérant de tout son cœur qu'elle l'écouterà.



Il est onze heures le dimanche matin. Il hésite à composer le numéro d'Alex. Sa respiration est rapide, il s'énerve et repose le combiné. Pas de téléphone, il préfère la rencontrer face à face, lui faire la surprise. Il s'habille et prend la route vers Val Bélair. Il s'immobilise devant l'un des plus beaux secteurs de la ville, en face de l'édifice où sont situés les lofts. Il fait le tour du stationnement et repère la voiture qu'il recherchait des yeux.

Après s'être stationné, il demeure dans sa voiture, il est nerveux et sa confiance en lui a fortement diminué. Quelques minutes plus tard, devant la porte l'immeuble à appartements, il pose le doigt sur le bouton de la sonnerie relié à un système télévisuel. C'est avec émotion qu'il entend la voix d'Alex.

- Jean, qu'est-ce que tu fais ici?
- J'ai à te parler...
- Tu aurais dû me téléphoner avant.
- Tu n'es pas seule...
- Je suis seule, mais...
- Alex, ouvre-moi. C'est important, je dois te parler.
- Bon, se contente de répondre la jeune femme qui actionne le déclencheur de la fermeture de la porte.

Jamais il ne s'est senti aussi inconfortable et jamais il n'avait eu à supplier de la sorte. Il s'arrête devant la porte entrouverte de l'appartement. Il la pousse lentement, cherchant du regard celle qui fait battre son cœur avec autant de force. Elle est là, debout devant lui, toujours aussi belle, mais son visage reflète la tristesse et elle semble tellement distante.

- Salut, se contente-t-il de dire, ne sachant comment réagir ni quoi dire.
- Salut, répète Alex qui garde ses distances.
- J'avais envie de te voir, de savoir ce qui arrivait avec toi... avec nous.
- Comme tu vois, je ne suis pas trop mal. Je vais bien. Comment as-tu trouvé mon adresse? Que je suis bête, tu es policier, c'est évident.
- Heureusement, sinon je n'aurais pas pu te retrouver.

– Tu veux t’asseoir?

– Enfin une parole gentille. Tu as vraiment un bel appartement, j’aime ce style. C’est grand et la lumière du jour y pénètre abondamment.

– J’ai besoin de clarté et d’un espace bien aéré pour vivre et pour mon travail.

– J’oubliais que tu es une artiste et que la peinture te passionne. D’ailleurs, je vois que tu as de très jolies toiles. Elles sont toutes de toi?

– Oui. Tu prends un café? offre Alex, qui n’a pas vraiment envie de parler.

– Je pensais que l’on pourrait peut-être aller manger ensemble.

– Je regrette, mais j’ai du travail. Je prépare le café, dit sèchement Alex.

– Alex, écoute, dit-il en s’approchant d’elle pour la prendre dans ses bras.

– Jean, tout a été dit et je ne veux pas recommencer tout ça. Tu as pris ta décision et je la respecte. Je m’en suis fait une raison, un point c’est tout. Ne me fais pas plus de mal que tu m’en as déjà fait.

– Alex, puisque tu abordes le sujet, je voulais te dire que je comprends ta déception.

– Non, tu ne comprends rien du tout, lance Alex en haussant le ton. Avec beaucoup d’agressivité et d’émotion dans la voix, elle reprend. Va-t’en! Je t’en prie, Jean, va-t’en.

Il s’approche d’elle et cette fois, il la prend dans ses bras. Elle résiste, mais il la maintient de force. Il la regarde dans les yeux, de si jolis yeux même lorsqu’elle pleure ou qu’elle est en colère. Il la serre contre lui sans qu’elle ne réponde à son invitation, comme une étrangère.

– Je t’aime Alex, je t’aime et je voulais te demander pardon pour tout le mal que je t’ai fait. Je me suis conduit en égoïste en ne pensant qu’à moi. Tu me pardonnes? dit-il en lui relevant le visage. Il pose ses lèvres sur les siennes, les effleurant à peine.

– Non Jean, pas ça! Va-t’en! Je t’en prie... Tu as ce que tu voulais maintenant. Tu voulais me faire souffrir davantage et me voir pleurer... C’est fait.

– Chérie, je t’aime et je veux que nous soyons tous les deux ensemble et que nous faisons un bout de chemin. Je sais que tu m’aimes aussi. Si on s’asseyait en prenant notre café, nous pourrions en discuter.

Alex se dégage. Il la laisse partir vers la cuisine. Il a de la difficulté à se retenir. Des larmes montent à ses yeux. Il serre les poings et respire profondément pour les chasser. Il doit se reprendre en main sinon, il ne pourra pas continuer. Elle revient vers lui et dépose les deux tasses sur la table. Ses mains tremblent et le café renverse dans la soucoupe. Elle prend place à une certaine distance de lui.

– Alex, je devais te parler. Excuse-moi d’être aussi malhabile, mais je ne sais vraiment pas par quel bout commencer.

– Jean, quand on est vrai et honnête, on n’a pas besoin de chercher ses mots, ils viennent tout naturellement.

– Écoute, ce que j’ai à te dire n’est pas facile. N’eût été l’encouragement d’une merveilleuse amie, jamais je ne serais venu jusqu’ici. Maintenant, je me demande si j’ai pris la bonne décision.

– Vas-tu enfin me dire ce qu’il t’est si difficile d’avouer? Tu as peur de t’écorcher la bouche, lance-t-elle avec une pointe d’impatience, d’ironie et de colère. Ne me dis pas que tu as besoin des conseils d’une autre femme pour me parler. Tu me dépasses. Tu arrives ici et tout ce que tu trouves à me dire, c’est qu’une amie t’a conseillé. Comment crois-tu que je vais réagir à ça? crie-t-elle en se levant, rouge de colère.

– Cesse de t’énerver et écoute-moi. C’est suffisamment difficile comme ça, dit-il en haussant le ton à son tour. Il respire profondément. Alex... je vais... te quitter bientôt.

– Imagine-toi donc que tu m’as déjà quitté. Tu es drôle toi...

– Ce n’est pas ce que je veux dire. Je vais te quitter définitivement, tu comprends?

– Non Jean, je ne comprends pas. Tu vas devoir en dire davantage si tu veux que je comprenne.

– Je n’ai plus que... quelques semaines à vivre.

Un silence d'enfer tombe d'un seul coup. Alex reste bouche bée, incapable de prononcer un seul mot. Cette fois, Jean dissimule son visage entre ses mains pour cacher ses larmes. Il n'entend pas tomber la tasse de sa compagne qui se fracasse sur le plancher de bois verni. Debout devant lui, elle le regarde, cherchant ses mots, la vue embrouillée par les larmes. Elle s'avance vers lui, s'agenouille à côté de lui. Ses mains tremblent lorsqu'elle veut le toucher. Elle n'ose pas, ne sait pas.

– Jean, Jean, ce sont les deux seuls mots qui sortent de sa bouche.

Elle approche ses mains qui touchent maladroitement celles de l'homme qu'elle aime de tout son être. Elle appuie sa tête contre lui et laisse déborder ses larmes sans les retenir. L'agressivité et la colère font place à l'amour. Elle regrette ces mots si durs qu'elle lui a lancés au visage par dépit. Pourquoi n'avoir pas su comprendre? Pourquoi l'avoir forcé à avouer une chose aussi effroyable? Tous ces mots qu'elle ne pensait pas et qui ont fondus sur lui comme des pics acérés, le blessant profondément. Elle promène ses mains sur les cheveux de Jean et retire les mains de son visage. Elle approche ses lèvres et à son tour, frôle les siennes.

– Jean, je t'aime tellement, dit-elle en appuyant son visage contre le sien. Ce n'est pas possible... pas possible... Elle le serre contre elle de toutes ses forces, caresse son visage et tout son corps tremble d'émotion.

L'atmosphère est lourde, la tristesse et le regret se mêlent à l'amour. Ils restent collés l'un contre l'autre, incapables de bouger, le temps que passe cette tempête d'émotions. Finalement, Jean se reprend. Il se lève et marche dans la pièce, mains dans les poches, regardant droit devant lui. Il s'arrête devant la grande fenêtre où une pluie presque glaciale commence à tomber, entremêlée de petits grêlons qui fondent aussitôt. De longues minutes de silence s'écoulent en regardant la pluie. Le temps est aussi sombre à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Alex s'approche et se colle derrière lui en l'entourant de ses bras.

– On va se battre ensemble, mon chéri, finit-elle par dire maladroitement. On va se battre et notre amour va vaincre, j'en suis certaine.

– Tu n'as pas écouté ce que je t'ai dit. Il ne me reste que quelques semaines, peut-être moins. La médecine ne peut plus rien pour moi, c'est fini, tu comprends, fini.

– Jean, il y a toujours de l'espoir quand on le veut vraiment.

– Alex, ce n'est plus une question de volonté, mais une question de temps maintenant. J'ai trop attendu. Je connais la situation depuis des semaines et je n'arrivais pas à me convaincre que c'était vrai. Je me suis résigné et j'ai fait mon choix. Ça n'a pas été facile à admettre, mais je refuse toutes les opérations et les traitements qui rendent fou. J'ai vu trop de gens passer dans le corridor de la mort et espérer jusqu'au bout que les choses redeviennent ce qu'elles étaient. On ne

peut pas vivre indéfiniment d'espoir. Il faut faire face à la réalité lorsqu'elle est devant nous.

– Je suis là moi aussi, Jean. Tu ne dois pas renoncer. Nous avons encore beaucoup de temps devant nous.

– Tu te trompes encore une fois. Nous n'avons que peu de temps devant nous, très peu, je le crains.

– Ne parle pas comme ça, tu me fais peur.

– Tu comprends maintenant pourquoi je refusais ton amour, je ne voulais pas que tu souffres. Maintenant, tu sais. Tout ce que cela m'aura rapporté, c'est de te voir souffrir davantage. Je n'aurais jamais dû écouter Christine. J'aurais dû me taire et te laisse poursuivre ton chemin. Avec le temps, tu m'aurais oublié.

– Tu ne peux pas parler pour moi. Je suis assez vieille pour prendre mes décisions. Si j'avais appris... après que tu sois parti, je t'en aurais voulu toute ma vie. Tu m'aurais privé de tous ces moments de bonheur. Tu n'as pas le droit de m'en priver, ils sont à moi.

Leurs bouches s'unissent dans un baiser passionné. Alex l'entraîne vers l'escalier de la mezzanine où se trouve sa chambre. Ils partagent un moment privilégié où se réunissent l'amour, la souffrance, la douleur, la tristesse, le bonheur et le regret.

Au cours de la soirée, ils prennent un petit goûter préparé rapidement par Alex. Bien sûr, ils auraient pu se faire livrer quelque chose, mais elle a refusé. Elle ne veut pas qu'un étranger vienne

briser ces moments intenses et importants. Elle désire les graver à jamais dans son cœur. Elle est consciente qu'ils ne se reproduiront plus. Il est dix heures lorsque Jean la quitte. Il doit récupérer, car la fatigue se fait terriblement sentir. Le visage triste, Alex le regarde la quitter. Le destin a décidé qu'elle ne sera heureuse que quelques semaines ou quelques mois si la chance l'aide. Elle accepte cette situation, même si dans son cœur, elle aurait voulu pouvoir changer les choses. C'est à ce moment précis qu'une idée naît en elle. Elle devra à tout prix la cacher à son compagnon. Elle désire un enfant de lui. Cet amour doit se perpétuer même après son départ. Quand elle ne l'aura plus, elle portera son enfant.

« Mon Dieu, je respecte sa volonté, mais je t'en prie, permets que je puisse porter en moi son enfant, le fruit de notre amour. J'accepterai les pires douleurs et les plus durs chagrins, mais permets que la vie naisse en moi. Je t'en supplie, écoute-moi. Je te jure, mon Dieu que jamais je ne me plaindrai, jamais, jamais. »

C'est à genoux et repliée sur elle-même qu'elle a prononcé cette prière à haute voix, sans pouvoir retenir ses larmes.



Le lundi matin, le capitaine Poiré entre à son bureau et rejoint aussitôt John Vernon, lui demandant d'organiser une réunion pour dix heures. Il a des choses à dire au personnel. John connaît bien son

collègue et ami et il prévoit que les choses vont chauffer. À neuf heures, les deux hommes se retrouvent à la cafétéria pour prendre le déjeuner. John remarque l'agressivité de son compagnon et tente de l'adoucir en lui expliquant que les hommes travaillent jour et nuit, sept jours sur sept depuis deux semaines. Jean Poiré se montre intraitable, invoquant que lui aussi travaille et a des comptes à rendre à ses supérieurs qui ne cessent de le harceler. Ils se rendent ensemble dans la grande salle de conférence. Tout le monde est présent, même le capitaine Louis-Marie Côté de la SQ, lequel a été prévenu par John.

– Messieurs, j'ai regardé attentivement vos rapports. Je dois vous dire que je ne suis pas fier des résultats. Des centaines de personnes ont été interrogées, plus de trente perquisitions ont été effectuées. Tout ce que vous avez ramassé, ce sont des armes prohibées, de la dope et deux gars en congé illégal de la prison. Si vous êtes fiers, moi pas. À partir de ce matin, vous allez multiplier les perquisitions à tous les endroits possibles, vous allez offrir des récompenses à vos indicateurs. Menacez-les s'il le faut. Je n'ai pas à vous dire comment vous comporter avec eux. Je veux des résultats et vite. Je peux vous affirmer que je n'hésiterai pas à vous retourner à vos unités si les choses ne changent pas. Pour ceux qui me connaissent, vous savez que je ne plaisante jamais avec le travail. N'oubliez pas messieurs, un seul mot compte et c'est le résultat. Bonne journée!

Jean retourne à son bureau et referme la porte derrière lui. Un léger sourire marque son visage qui, malgré cela, reflète la tristesse. Il sait

très bien qu'il pousse ses hommes vers le néant, jamais ils n'arriveront jusqu'à lui. Malgré tout, ce n'est pas du travail en vain. Le milieu criminel sera ébranlé pour quelque temps et ce dénouement rendra nerveux ceux qui seraient tentés d'user de négligence envers les cyclistes et motocyclistes. D'ailleurs, la tendance démontre que les accidents ont déjà diminué et que plusieurs crimes ont certainement été évités.

Le Justicier doit frapper à nouveau avant que les choses ne se refroidissent dans le milieu. Il est conscient que les risques vont en grandissant avec tous ces gens sur le qui-vive. Il lui faudra donc redoubler de prudence. Sa nouvelle victime est déjà toute désignée dans son plan. Camille Gendron allait devenir la huitième victime. Gendron est un restaurateur de bas niveau, qui opère un petit restaurant sur le boulevard Charest Ouest. Son commerce est fréquenté par plusieurs récidivistes et criminels, grands et petits de la région. Il a lui aussi été impliqué dans un accident causant la mort d'un jeune cycliste. Refusant de faire face à ses responsabilités, un jeune homosexuel qui l'accompagnait au moment de l'accident a déclaré aux policiers que c'était lui qui conduisait parce que Gendron avait trop bu. Le jeune Girard fut condamné à 20 mois de prison. Dans le dossier, Jean a lu la version du policier enquêteur. Ce dernier soupçonnait le changement de conducteur après l'accident. Il n'y avait eu aucun témoin, mais ceux qui connaissaient Gendron savaient que ce dernier ne laisserait jamais personne conduire son automobile.

Lors de sa présence en Cour, Gendron a juré qu'il dormait au moment de l'accident.

Selon le Justicier, il doit payer pour ce crime qu'il avait fait porter à un autre. Peu de temps après l'accident, Gendron se vantait dans le milieu criminel qu'il avait donné une fausse version aux policiers. Il ne gênait pas pour traiter les policiers d'incapables, d'impuissants et de naifs.

Plusieurs soirées de surveillance ont confirmé au Justicier que Gendron quitte toujours son restaurant seul. Il refuse que quiconque assiste au compte de ses recettes. La vieille et rutilante Chrysler Impériale est toujours garée au même endroit. Il lui sera donc facile de s'en approcher.

Vingt-deux heures sonnent lorsque le Justicier sort du garage souterrain au volant de sa moto. Il accède au boulevard Charest et se stationne non loin du restaurant de Gendron. Les néons extérieurs sont éteints. Il distingue nettement Gendron, un gros cigare au coin des lèvres, affairé derrière le comptoir. Le Justicier s'approche de la voiture et sonde les portières. Elles sont fermées à clé. Il retire une mince barre de métal de son veston de cuir et l'engage entre le métal de la portière et la vitre. En une fraction de seconde, la portière s'ouvre. Il reste accroupi, attendant que le propriétaire du commerce disparaisse dans sa cuisine. Il ne veut pas attirer son attention avec l'éclairage de toit intérieur. Le moment venu, il place deux bâtons de dynamite sous le siège du conducteur et le relie à un détonateur

électronique. Il referme la porte avec soin et rejoint sa moto pour reprendre sa surveillance, bien dissimulé entre deux bâtiments voisins, bien à l'abri de l'explosion. Vingt-trois heures, le gros homme obèse sort du restaurant, barre la porte avec un cadenas et marche vers sa voiture dans laquelle il prend place avec difficulté. Aussitôt que le Justicier entend le bruit du moteur, il appuie sur le déclencheur à distance. La terrible explosion résonne partout dans le quartier, fracassant plusieurs fenêtres des bâtiments voisins. Des dizaines de morceaux de métal, de verre et de chair volent dans toutes les directions, retombant dans des bruits sourds. Le feu termine le travail, achevant de consumer ce qui reste de la carcasse.

Satisfait du résultat, le Justicier quitte les lieux. Aussitôt qu'il parvient au coin de l'entrée du commerce faisant face à celui de Gendron, une auto-patrouille arrive à toute vitesse, gyrophares allumés. Dans un nuage de fumée accompagnée de crissements prolongé du pneu arrière, la moto bondit et croise le policier qui, dans un virage serré, fait demi-tour.

– Ici le 10-34, j'ai en poursuite une moto qui fuit les lieux de l'explosion. Il n'y a aucun feu d'allumé. Elle roule à plus de 100 km/heure sur Charest Est. À toutes les voitures dans le secteur, placez-vous en barrage pour l'interception. Il pourrait s'agir de notre fameux Justicier. Je suis à quelques mètres derrière lui. Il est fou, il augmente encore sa vitesse. Il est complètement fou, il vient de

passer sur tous les feux rouges entre Marie de l'Incarnation et Saint-Vallier. Dépêchez-vous, crie le policier sur les ondes radio.

Plusieurs voitures arrivent dans le secteur et cherchent à localiser la moto.

– Merde les gars! Il vient de tourner sur Dorchester, dans le sens contraire de la circulation.

– Je monte Dorchester, Claude, je vais le coincer le bâtard, crie le policier.

– Bloquez tout le secteur, il ne faut pas qu'il nous échappe, reprend aussitôt le sergent Turgeon en s'adressant à ses hommes.

Pendant ce temps, le Justicier s'amuse, il tourne sur Notre-Dame des Anges à gauche et reprend Charest Ouest par la rue Caron. Il regarde sans cesse derrière lui sans apercevoir de poursuivant. Il diminue sa vitesse et allume son phare avant. Au même moment, il voit une voiture patrouille qui freine à fond, essayant de faire demi-tour dans une circulation quasi inexistante.

– Les gars, je viens de le croiser sur Charest Ouest, je tourne. Il est devant moi et je vais vous montrer comment on coince ça un cochon comme lui, crie le policier en s'adressant à ses confrères.

Le Justicier ferme à nouveau son phare avant et s'engage, un genou touchant presque le sol, sur Marie de l'Incarnation à gauche pour rejoindre Belvédère. Il arrive au Chemin Sainte-Foy et tourne à droite pour se diriger vers la station radio de CHRC.

– Je l’ai perdu, il a tourné quelque part dans le coin. Amenez-vous les gars, crie un policier sur la radio.

– Dufour, crie le sergent, ne fait pas de bêtise. Attends que d’autres voitures soient là, nous allons quadriller le secteur de manière sécuritaire.

– Compris sergent. Je suis au coin de Marie de l’Incarnation et Charest.

Le Justicier circule maintenant sur la rue Myrand et passe derrière le poste de radio CHRC, heureux que personne dans son équipe n’ait pensé effectuer une surveillance sur le poste radio. Il dépose son enveloppe et quitte rapidement les lieux. Cette fois, il reprend le Chemin Sainte-Foy et rejoint l’autoroute DuVallon Nord. Il enfile dans la bretelle et s’engage vers le boulevard de la Capitale après avoir allumé ses feux de circulation. Il augmente sa vitesse à 170 klm/heure. Il ralentit à peine dans la grande courbe du Parc Colbert et de Charest, son genou droit frôle le pavé à quelques millimètres. Aucune voiture de patrouille n’est en vue. Il ralentit et regagne son domicile à vitesse normale.

Dès qu’il a remisé la moto et retiré ses vêtements de cuir, il monte chez lui et allume la radio. Il n’a pas à attendre longtemps. Un journaliste donne déjà un compte-rendu de l’explosion qui aurait causé la mort d’un homme non officiellement identifié. Il raconte la poursuite policière et donne une faible description de la moto, demandant à quiconque qui la voit, d’alerter immédiatement les

policiers. Pour leur part, les policiers croient être confrontés à un coureur expert en motocyclette, un homme extrêmement habile. Le fait que le Justicier soit un professionnel de la moto donne un indice de plus aux enquêteurs.

Jean ne peut retenir un sourire. Il passe sous la douche et prend son médicament avant de se mettre au lit. Les crises de douleurs sont de plus en plus rapprochées. Il devra consulter à nouveau son vieil ami pour obtenir une nouvelle prescription, sinon il ne pourra pas tenir le coup.

Partie neuf

Les choses n'allaient pas en rester là pour le Justicier. Le temps presse, car la maladie progresse rapidement, beaucoup plus rapidement qu'il ne l'aurait cru. Plusieurs noms sont encore sur sa liste et il doit absolument compléter la mission sociale qu'il s'est donnée, débarrasser la société de la pourriture.

Le lundi matin, il rentre au bureau et constate l'excitation qui y règne. Les racontars vont bon train, chacun donnant sa version de la poursuite de la veille. Même John est emballé lorsqu'il entre dans le bureau de son chef.

– Jean, on a bien failli l'avoir hier soir ce salaud.

– Tu l'as bien dit mon vieux, vous avez failli. C'est tout ce que je retiens de cette affaire. Tu connais l'identité de la victime? demande le capitaine.

Son assistant lui raconte toute l'histoire, incluant bien sûr la poursuite.

– Tu aurais voulu que je communique avec toi hier soir? demande John visiblement mal à l’aise.

– Même si je me rends sur les lieux, ce n’est pas moi qui vais faire le travail. Je suis là pour diriger l’enquête et obtenir des résultats, un point c’est tout. Lorsque tes hommes auront quelque chose de sérieux, viens m’en parler. Maintenant, j’ai du travail, excuse-moi.

John quitte le bureau, déçu de l’attitude de son patron et du peu d’encouragement de ce dernier. Pourtant, il le comprend, peut-être serait-il lui aussi de mauvais poil.

Pour sa part, Jean a une décision à prendre et il doit la prendre aujourd’hui, sinon il sera trop tard. *« Alex a besoin de moi. Je veux lui consacrer le peu de temps qu’il me reste. De toute manière, mon travail n’a plus sa raison d’être. Le système judiciaire a lamentablement échoué entraînant avec lui les policiers et tous ceux qui, comme moi, espérait secrètement que les choses reprennent leur cours normal. Je n’ai donc plus rien à faire dans ce milieu. »*

Sa décision est prise. Il écrit sa démission et demande sa mise à la retraite anticipée pour cause de maladie. Satisfait de lui, il appelle Nathalie, sa nouvelle secrétaire.

– Ceci doit demeurer confidentiel, je compte sur vous. Personne ne doit connaître les raisons de mon départ qui seront sur ce document.

– Bien capitaine.

Quelques minutes plus tard, elle lui remet la transcription dactylographiée. Il ne lui reste qu'à y apposer sa signature. Sans aucune hésitation, Jean signe le document et le place dans une enveloppe. Il communique avec le directeur Fecteau et demande à être reçu. La pièce est enfumée par le cigare du directeur qui repose dans le cendrier plein à ras bord. La senteur de la pièce est désagréable.

– Alors, capitaine, que me vaut cette visite? demande le directeur sans lever les yeux de ses papiers.

– Ceci, monsieur, se contente de répondre Jean en présentant l'enveloppe.

Le directeur regarde l'enveloppe et l'ouvre d'un air inquiet. Il fait la lecture sans broncher et la dépose devant lui. Il se lève et tend la main à son officier.

– Je ne sais pas vraiment quoi te dire Jean. Tu viens de me couper les jambes, dit le directeur en reprenant place dans son fauteuil. Tu es certain que...

– Oui, j'en suis certain. C'est pourquoi je vous demande de recommander cette mise à la retraite dans le plus court délai possible. En ce qui me concerne, j'aimerais quitter dès maintenant, c'est-à-dire que je terminerai dès ce soir. Le capitaine Vernon peut reprendre la suite de mon travail. Ce n'est qu'une appréciation et non une recommandation, bien sûr.

– Assis toi, Jean. Je sais que nous n'avons pas toujours été du même avis. Pourtant, j'ai un immense respect pour toi et pour le travail que tu as fait. Peut-être vas-tu me trouver curieux, mais pourquoi aujourd'hui?

– Je ne peux vous faire qu'une seule réponse. Il ne me reste que quelques mois ou quelques semaines et je veux les passer avec les personnes que j'aime.

– Je te comprends. Crois bien que je suis vraiment désolé pour toi et ta famille. Comment pourrais-je refuser ta demande? Voilà, je la signe immédiatement et je transmets les instructions à l'administration. Tu pourras donc partir dès ce soir, si c'est ton désir. Je n'ai plus qu'à te souhaiter bonne chance.

Les deux hommes se lèvent et se serrent la main avec respect. De retour à son bureau, l'ex-capitaine communique avec John Vernon, lui demandant de le rejoindre immédiatement. Dans les minutes qui suivent, John entre sans frapper.

– Qu'est-ce qui se passe, Jean? Tu as une information urgente?

– Non, ferme la porte et assieds-toi.

Jean sort la bouteille de cognac et la dépose sur le bureau. Il décroche le téléphone et demande à sa secrétaire d'aller lui chercher un thermos de café bien frais à la cafétéria.

– Tu vas enfin me dire ce qui se passe. Tu veux fêter quelque chose?

– Prends le temps de t’asseoir, je te verse un verre en attendant le café.

– Je ne peux pas, Jean. J’ai du travail à faire et...

– Lorsque tu auras entendu ce que j’ai à te dire, ton travail attendra pour le reste de la journée.

– Merde, cesse de tourner autour du pot et dis-moi ce qui se passe, crie presque Vernon en se levant, le visage inquiet.

Au même moment, la secrétaire, après avoir frappé, entre avec le café et se retire aussitôt.

– Donne-moi ce satané café et dis-moi ce qu’il y a... tu m’énerves à la fin.

Jean verse lentement le café et y ajoute une généreuse rasade de cognac. Il regarde son vieil ami...

– John, je vous quitte, lance soudain Jean en levant sa tasse.

– Quoi! T’es tombé sur la tête ou quoi! T’es malade de faire ça ...

– Tu l’as dit, je suis malade.

– Mon salaud, c’était donc ça tes maudites pilules, soi-disant pour l’estomac. Cesse tes mystères et dis-moi franchement ce qui se passe. Je pourrais peut-être t’aider, je ne sais pas moi. Tu n’es pas sérieux, tu me fais marcher...

– Non John, je suis atteint d’un cancer et le temps qu’il me reste est relativement court.

– Je le savais bien que tu avais maigri et que ton visage avait changé ces dernières semaines.

– On ne commencera pas à argumenter qui a raison ou non. Les faits sont là et je les accepte. J’ai demandé ma mise à la retraite pas plus tard que tout à l’heure et elle est accordée. Tu te doutes bien que je t’ai recommandé pour me remplacer.

– Je me fiche de la job, ce n’est pas ça qui me dérange. C’est toi mon vieux, c’est toi le problème. Donne-moi cette maudite bouteille.

Sans attendre, John saisit la bouteille de cognac et en boit une large rasade. Il replace la bouteille devant Jean et s’assoit, l’air plus calme. Il se prend la tête à deux mains en se cachant le visage. Un silence de mort flotte dans la pièce pendant quelques instants, mais Jean veut alléger le climat. Il connaît la sensibilité de son ami et ne veut pas en abuser.

– John, les choses sont comme elles sont. Je dois partir, car j’aime une femme et je veux lui consacrer ce qu’il me reste de vie.

– Toi tu aimes une femme, ne me fais pas chier Poiré. Je te connais trop bien, la seule femme que tu as aimée est... Il ne termine pas sa phrase et il baisse la tête.

– Tu n’as pas tout à fait tort dans ce que tu dis, sauf que depuis quelques semaines j’ai rencontré quelqu’un d’autre et j’ai été pris à mon propre jeu. Je n’avais pas prévu ce qui m’arrive. J’aime vraiment

cette femme et je veux être avec elle pour le temps qu'il me reste, c'est tout.

– Jean, je n'arrive tout simplement pas à y croire. Dis-moi que c'est une blague, une farce de mauvais goût...

John se lève et reprend la bouteille. Il avale une nouvelle rasade et se tourne de côté pour dissimuler ses émotions.

– Jean, mon vieux copain, qu'est-ce que je vais faire. Merde, ce n'est pas juste. Ce n'est pas juste. Y a donc ben pas de justice sur cette maudite terre.

– Je t'en prie John, calme-toi. Tu ne peux rien y changer, les choses sont comme elles sont, c'est tout. Il faut savoir les accepter et y faire face.

– Tu as peut-être raison, je suis peut-être trop vieux jeu. Il s'essuie les yeux du revers de la main et renifle un bon coup.

– Je termine dès ce soir, il me reste à ramasser mes affaires. Je voulais te saluer, mais surtout, je voulais te l'apprendre moi-même.

John lève sa large carrure et se place devant la fenêtre, regardant droit devant lui.

– Je ne peux pas le croire, toi, mon meilleur, mon seul chum. Ce n'est pas facile à avaler Jean, pas facile.

Le gros homme, comme un enfant, se tourne et sort son mouchoir, se mouche un bon coup, prend Jean dans ses bras et le serre à son tour avec toute sa peine et son chagrin.

– Tu vas me manquer, mon salaud. Tu vas me manquer.

Puis, sans se retourner, la tête basse, il balance la main derrière lui, incapable de supporter davantage cette situation.

Le capitaine Poiré ramasse ses affaires sans s'attarder. Il quitte pour la dernière fois ce bureau qu'il avait appris à détester de tout son cœur. En passant près de Nathalie, il lui touche amicalement l'épaule en la remerciant pour le travail qu'elle avait bien fait pour lui. Au moment où il quitte le quartier général, il n'y a presque plus personne dans le corridor. Il salue quelques confrères en passant et monte en voiture. Il a déjà remis son arme et sa plaque d'identité. Il quitte maintenant le vieil immeuble, laissant derrière lui vingt-cinq années de travail et de dévouement pour la justice.

Il rentre directement chez lui et remise ses affaires dans un placard. Il vient de mettre un terme à un lien important, à un travail accompli avec cœur et conviction. Il se retrouve maintenant dans le rôle d'un criminel en sursis, raccroché à un amour qu'il n'aura pas le temps de vivre. Il s'assoit et...

« Quel désastre! Avoir sauvé tant de gens et n'être pas capable de me sauver moi-même. S'être battu toutes ces années pour que la justice soit meilleure et puisse vaincre le crime. Et voilà que maintenant, j'emploie le crime pour combattre cette même justice afin qu'elle redevienne à la hauteur de ce qu'elle doit être : équitable et respectable. »

C'est en pensant à toutes ces choses que lui vient à l'esprit une idée encore plus absurde et dangereuse. Pourquoi ne pas devenir un vrai

Justicier, frapper le crime à sa source, punir sans passer par les tribunaux ceux qui se moquent ouvertement des lois et de la vie humaine.

Comment es est-il venu à penser ainsi. Il s'endort sur cette pensée peu reluisante.

~

La sonnerie du téléphone le réveille en sursaut. Il regarde sa montre. Il est plus de six heures, il décroche.

– Jean, c'est moi.

– Alex...

– Tu as l'air perdu, qu'est-ce qui se passe?

– Rien ma chérie, je m'étais tout simplement assoupi un peu. Comment vas-tu?

– Bien et toi?

– Moi ça va. Écoute, on pourrait peut-être se payer un excellent repas ce soir. Qu'en dis-tu?

– Tout ce que tu voudras, c'est accordé d'avance.

– OK! Je passe te prendre à vingt heures pile et tu fais mieux d'être prête, sinon...

– Sinon quoi? lance-t-elle en riant.

– Tu verras si tu tentes la chance. À bientôt ma chérie!

Jean referme le téléphone en riant de bon cœur. Par sa seule voix, elle vient de lui faire voir à nouveau le soleil, la clarté, le bonheur. Il fait une réservation au *Café de la Paix*, tout près du *Château Frontenac*. Le temps va lui sembler long. En attendant, il en profite pour lire un peu tout en écoutant de la musique pour se détendre. Il ne veut penser à rien d'autre qu'à Alex. Elle seule est importante.

Il est dix-neuf heures trente lorsqu'il sonne à la porte de l'entrée principale en lui disant bonjour. Elle est devant sa porte, l'attendant avec un splendide sourire, du genre de celui qui avait tant attiré son attention lors de la première rencontre. Il l'embrasse avec passion, mais elle le repousse.

– Tu vas abimer mon maquillage, dit-elle en riant.

– Je vais t'en faire du maquillage moi.

– Jean, soit sage, je suis prête dans quelques secondes.

– Bon, c'est comme tu veux, mais tu vas le regretter.

– Je trouverai bien un moyen de reprendre le temps perdu, ne t'en fais pas pour moi.

Les amoureux arrivent au Café de la Paix où ils sont reçus par Bénito lui-même. Les deux hommes se connaissent depuis longtemps, car Jean a toujours été un excellent client et par surcroît, un ami. Le restaurateur les conduit à leur table, où il avait pris soin de faire placer un magnifique bouquet de fleurs. Bénito dit quelques mots en

italien à l'oreille de Jean, lorsque ce dernier lui présente Alex, ce qui provoque le rire des deux hommes.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit? s'inquiète aussitôt Alex.

– Rien de bien important...

– Jean, dis-moi? demande-t-elle d'une voix suppliante, mais en riant.

– Bon! Il a tout simplement dit que j'étais un fils de pute d'avoir amené chez lui la plus belle femme de la Ville de Québec.

– Wowww! C'est gentil ça.

– Pour toi oui, mais pour moi ça l'est moins.

– Je ne suis pas responsable de tes amis, arrange-toi avec lui. Tu sais une chose, Jean Poiré? Je t'aime, tu sais ça?

Jean lui caresse tendrement la joue, en la regardant droit dans les yeux.

– Je t'aime aussi et pour te le prouver, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

– J'adore les bonnes nouvelles. Vite, dis-moi.

– J'ai demandé ma mise à la retraite ce matin.

– Pourquoi, Jean?

– Je veux pouvoir partager avec toi les minutes qu'il me reste. Je veux pouvoir te gâter, te rendre heureuse.

– Jean, ton travail, c'était toute ta vie.

– Justement, maintenant, ma vie c’est toi et toi seule. Je n’ai pas l’intention de partager avec qui que ce soit.

– Je n’en espérais pas autant, je suis comblée.

Bénito a lui-même participé à la préparation du repas en y mettant sa touche personnelle. Le restaurateur fait lui-même le service à la grande surprise des autres clients qui ne le voient que rarement agir ainsi. Il se contente généralement de passer aux tables pour saluer personnellement ses bons clients.

Alex rayonne et son visage exprime le bonheur lorsqu’elle regarde Jean. Ses yeux sont remplis de passion et d’amour. Plus de deux heures se sont écoulées lorsqu’ils quittent Bénito après une accolade amicale. Jean conduit Alex chez lui, voulant ainsi reprendre où tout avait été interrompu. Là où le chagrin avait commencé devait se retrouver le bonheur afin d’effacer à jamais les tristes moments des derniers jours. Le temps qui s’écoule n’a plus d’importance pour le couple. Ils sont maintenant réunis et seuls au monde. Le temps n’est plus à la parole, mais au cœur et au corps.

Le matin venu, Jean se lève et prépare le petit déjeuner. Il dépose le tout sur un plateau de service et passe à la chambre. Il ouvre la grande toile verticale et laisse pénétrer abondamment le soleil dans toute la pièce. Alex grogne et se couvre la tête avec les draps pour dissimuler cette brutale clarté.

– Il est temps de se lever, dit-il en s’approchant du lit.

Alex rabat lentement le coin des couvertures en découvrant un œil.

– C'est pour moi tout ça?

– C'est pour nous deux.

– Jean, dit-elle en se relevant pour s'adosser, je suis heureuse. Viens près de moi.

Il prend place tout près d'elle. Ils mangent en s'adonnant à des petits gestes de tendresse comme le font tous les amoureux. Avant que le déjeuner ne soit terminé, Alex retire le cabaret de service et se rapproche de son homme. Leurs corps s'unissent avec passion, attirés l'un vers l'autre par un amour profond et sincère. Ils se donnent encore et encore, insatiables, refusant de se séparer pour ne pas rompre ces moments magiques. Ils sont heureux ensemble, unis pour toujours dans un monde torturé où le bonheur doit être protégé à tout prix.

Partie dix

Alex se fait reconduire chez elle vers onze heures. Elle doit travailler quelques heures sur une toile qu'elle a promis de terminer. Avant de le quitter dans un dernier baiser, elle rappelle à Jean qu'elle le reçoit pour le souper.

De retour chez lui, il a aussi un projet : sa neuvième victime, Denis Jacob, trente-six ans, bras droit et homme fort du syndicat des débardeurs du Port de Québec. Jacques Lacoursière, le patron de Jacob, avait dû intervenir pour qu'il s'en tire sans trop de dégâts lors de son passage à la Cour suite à un accident dans lequel il avait causé la mort d'un jeune automobiliste. La preuve de conduite d'un véhicule automobile, sous influence de boissons alcooliques déposée par les policiers et la Couronne, avait tout simplement été rejetée par le juge. Preuve considérée illégale et irrecevable, n'étant pas conforme aux dispositions de la loi et n'ayant pas été obtenue selon les règles de la preuve au Canada.

Lorsque Jacob fut acquitté, on organisa tout un *party* pour souligner sa libération. La majorité des travailleurs, même ceux qui le craignaient, n'avaient pas hésité à participer financièrement à l'événement, sans pour autant y être invités. L'un des membres du personnel, farouchement opposé à Jacob, avait trouvé le courage de rapporter ces faits à la police. Personne n'avait jugé bon d'y donner suite. Les faits dénoncés furent simplement déposés au dossier, rejoignant les informations obtenues jusqu'à présent pour trafic d'influence. Le Justicier allait rendre sa propre sentence, une sentence différente et sans appel.

Son emploi du temps étant plus restreint, il doit modifier ses méthodes de travail, au risque de surprendre ses ex-confrères policiers. Cette fois, il frappera de jour, à la face même des autorités. Il compose un numéro et...

- Qui parle? demande Denis Jacob.
- Quelqu'un qui te veut du bien. J'ai certains renseignements qui pourraient bien t'intéresser.
- Quel genre de renseignements?
- Très intéressants pour ton syndicat. Tu les veux ou pas?
- C'est sûr que je les veux. En passant, tu ferais mieux de ne pas me jouer un sale tour sinon tu pourrais le regretter et avoir de gros problèmes.

- Tes menaces ne me font pas peur. De toute manière, on n’aura pas à se rencontrer bien longtemps et tu jugeras par toi-même, j’ai tout ça sur papier. Il y a une cabine téléphonique à une centaine de mètres près de ton bureau, tout près du hangar numéro quatre.
- Ce n’est pas toi qui vas m’apprendre où sont situées les bâtisses du port.
- Sois là à quinze heures précis, je te remettrai l’enveloppe.
- Qu’est-ce que tu demandes pour ces informations?
- Pour le moment rien. Disons que la prochaine fois, tu devras payer le gros prix.
- Je vais te reconnaître com...

Denis Jacob n’a pas le temps de terminer sa phrase que déjà la ligne est coupée. Le Justicier a plusieurs heures devant lui pour raffiner les éléments et mettre au point les derniers détails. Le gros annuaire téléphonique, subtilisé dans une cabine téléphonique près de chez lui, allait servir de piège.

Patiemment, il découpe, à l’aide d’une lame de rasoir, un espace suffisant pour insérer deux bâtons de dynamite et le détonateur électronique. Il installe l’engin avec soin et relie minutieusement les deux parties de la couverture pour éviter qu’elles ne s’ouvrent une fois en place. Après ce long travail fait avec précision, il fixe le tout à sa ceinture à l’aide de deux longs *Velcro*, tout en prenant soin d’y inclure une solide paire de pinces coupantes.

Il sort du garage souterrain au volant de sa moto, revêtu de son ensemble de cuir noir. Mêlé à la circulation, il se dirige vers le quartier du vieux port. Il emprunte la rue Abraham Martin pour traverser sur les terrains mêmes du port où sont situés les hangars. Il repère la cabine téléphonique et s'immobilise à proximité. En quelques secondes, il procède à l'échange des annuaires téléphoniques et quitte rapidement le secteur pour aller se placer dans un endroit sécuritaire, repéré la veille. De son poste d'observation, en utilisant des jumelles, il a une excellente vue sur l'ensemble du terrain entourant la cabine téléphonique. Pas un mouvement ne peut lui échapper et aucun obstacle ne peut interférer dans la mise à feu de l'engin.

À peine quinze minutes plus tard, son attention est attirée par trois hommes qui vérifient les lieux. L'un d'eux ouvre les portes à battants, procède à un examen rapide de la cabine et signale aux autres que tout semble normal. Le trio entre dans le hangar numéro quatre pour en ressortir vingt minutes plus tard, laissant un des leurs de faction près de la grande porte du hangar. Les deux autres retournent vers les bureaux pour faire leur rapport au patron, sans doute inquiet qu'un piège ne puisse lui être tendu par cet individu arrogant.

Le Justicier, appuyé contre sa moto et jumelles en main, observe et sourit. « Ils sont vachement prudents. Pour prendre de telles précautions, Jacob n'a pas la conscience tranquille », pense le Justicier. Jacob se dirige vers la cabine. Il regarde sa montre. C'est

presque l'heure du rendez-vous. Le Justicier traverse lentement le pont qui enjambe le Bassin Louise et roule sur le terrain du port. Il demeure à bonne distance de la cabine d'où il peut voir clairement sa cible arriver près des portes battantes. L'homme s'arrête. Après avoir bien vérifié l'identité de la cible, il enfonce le bouton. BOUM!! La cabine est pulvérisée, entraînant dans la mort celui qui s'en servait comme protection. Avant de faire demi-tour, le Justicier a le temps de distinguer les trois hommes de main qui accourent en se protégeant des retombées des débris. Il tourne la poignée d'accélération et dans un crissement de pneu, reprend la direction du pont en laissant derrière lui un cadavre affreusement mutilé. Des travailleurs courent dans tous les sens, mais le Justicier est déjà loin. Il s'engage sur la rue Dalhousie et fonce vers la Côte de la Montagne, emprunte les rues Buade, Desjardins et finalement Grande-Allée. Profitant du feu vert, il tourne devant le parlement et s'engage sur le boulevard René Lévesque jusqu'à Belvédère. Sur le Chemin Sainte-Foy, il avance vers son prochain arrêt, la station radiophonique CHRC.

Arrivé à destination, il installe la moto sur son pied et se dirige en courant vers l'entrée principale de l'édifice. Il y pénètre sans retirer son casque et il lance l'enveloppe brune de manière à ce qu'elle atterrisse près de la réceptionniste. Le Justicier quitte aussitôt les lieux et reprend le chemin pour rentrer chez lui.

Alors qu'il circule sur la rue Chapdeleine, il entend plusieurs coups intermittents de sirène de police. N'ayant aucun miroir pour voir à

l'arrière, il pousse à fond sa monture. Il brûle le feu rouge au coin de Nérée Tremblay après un coup de frein bien calculé et descend vers l'autoroute DuVallon. Il ralentit à peine au coin et s'engage sur deux feux jaunes pour accéder à la bretelle rejoignant l'autoroute. En accélérant, il enfile sur DuVallon Nord sans se soucier de la circulation. Il se faufile comme un fauve parmi les automobiles et atteint rapidement la vitesse de 180 klm/heure, puis 200. L'adrénaline du Justicier monte sans cesse alors qu'il valse d'un côté à l'autre entre les automobilistes. Il atteint finalement le boulevard de la Capitale. Il réduit sa vitesse pour se perdre dans la circulation et rentre à la maison. La sirène était-elle pour lui? Il n'en sait rien, mais il n'avait pas envie de savoir en s'arrêtant. Aucun véhicule automobile ne pouvait rivaliser avec sa moto. Il sait qu'il peut compter sur la puissance de son moteur ainsi que la manœuvrabilité de l'engin. Seule une malchance pourrait permettre aux policiers de l'intercepter, mais il y avait toujours la possibilité d'une erreur de conduite qui lui coûterait sans aucun doute la vie.

Lorsqu'il rentre chez lui, il est vidé, épuisé et n'a qu'une seule envie, dormir. Il avale son médicament, s'allonge sur le divan et s'endort.

Il est dix-sept heures lorsque la sonnerie du téléphone le réveille. Il répond d'une voix endormie. C'est Alex qui lui rappelle qu'elle l'attend pour le souper. En raccrochant, il pense soudainement à Hengy. Il compose aussitôt son numéro.

– Salut petite sœur, dit-il lorsqu'elle décroche.

- Je te croyais mort. J'ai failli t'appeler au bureau cet après-midi.
- Tu ne m'aurais pas rejoint, j'étais à la maison. J'ai pris quelques jours de congé, j'ai des choses à régler. Écoute, j'ai un souper prévu pour ce soir, mais je passe te voir demain en après-midi. D'accord?
- N'essaie surtout pas de te défiler, reprend-elle aussitôt.
- Promis, je serai là. Je t'embrasse.

En raccrochant, il se rend compte qu'il a oublié de prendre des nouvelles de François. « Sans doute l'amour qui me rend fou. » Trente minutes plus tard, au volant de sa voiture, il allume la radio et ne tarde pas à entendre ce qu'il espérait. On y parle de l'explosion de l'après-midi sur les terrains du vieux port. Après les nouvelles, il change de poste, préférant écouter une station de détente. Il se sent bien lorsqu'il arrive chez Alex qui l'attend avec impatience. Dès qu'elle ouvre la porte, il lui présente un magnifique bouquet de fleurs. Elle est enchantée et s'empresse de les placer dans un vase qu'elle dépose devant la fenêtre du salon. Jean arrive derrière elle, la prend dans ses bras et l'embrasse avec passion.

- Tu veux ouvrir le vin? Nous allons souper au salon. Un plateau de hors-d'œuvre attend sur la table si tu veux grignoter. Le foyer jette une douce chaleur. Mêlée aux crépitements du bois, la senteur agréable qu'il dégage tournoie dans la pièce. L'atmosphère chaleureuse le calme. Il profite de l'attente pour se détendre en regardant danser le feu.

Alex a attaché ses cheveux, laissant quelques mèches descendre près de ses joues. Elle porte un chandail à col ouvert et un jeans délavé qui lui donnent une allure de gamine.

– Travailles-tu demain sur ton tableau?

– Je ne sais pas, je ne suis pas maître de mon inspiration. Pourquoi? As-tu quelque chose de prévu?

– J’aimerais te présenter à quelqu’un. Une femme que j’aime de tout mon cœur, une femme avec qui je partage mes joies et mes peines. Elle connaît presque tous mes secrets, mes goûts et mes rêves. En fait, elle fait partie de moi, c’est un peu comme si elle était ma moitié.

Jean surveille du coin de l’œil le changement d’humeur sur le visage d’Alex.

– C’est ma sœur jumelle.

Alex se jette sur lui et le frappe à la poitrine. Il lui attrape les poings et la renverse sur le sol en l’embrassant à pleine bouche. Lorsqu’il relâche son emprise, elle reprend à nouveau son attaque en riant.

– Mon salaud, tu m’as bien eu, hein! Tu t’amuses à me rendre jalouse, hein! Tiens, attrape ça.

Ils roulent à nouveau sur le plancher et s’amusent comme des enfants jusqu’à bout de souffle, riant et criant. Leur jeu se termine finalement par des caresses. Ils font l’amour sur le plancher de bois verni devant le foyer. Ils restent quelque temps serrés l’un contre l’autre sans parler. C’est Alex qui, la première, se lève et coure à la salle de bain

afin de prendre une bonne douche. Lorsque Jean veut la suivre, elle barre la porte derrière elle avant qu'il n'ait le temps d'entrer.

– Attends ton tour, j'ai le souper à terminer, crie-t-elle. Il l'entend rire derrière la porte.

Jean est heureux comme il ne l'a pas été depuis très longtemps. Rien dans son passé récent n'est comparable à ce qu'il vit aujourd'hui. Il aime Alex et s'en veut presque de ne pas l'avoir rencontrée avant. Le destin a voulu que les choses se passent ainsi et il n'y peut rien. Il doit aussi vivre avec cette idée du grand départ dans peu de temps. Il fera tout en son pouvoir pour que ces souvenirs soient les plus merveilleux pour elle. Les paroles de Christine, sa voisine de palier, lui reviennent à l'esprit. Il se rend compte que son corps et son humeur se modifient : plus grande fatigue à l'effort, amaigrissement, agressivité et impatience augmentent chaque jour. Il a perdu toute peur du danger et de la mort et il les affronte en les défiant, comme pour dire ; *« Tu ne peux pas me prendre, mon heure n'est pas venue. »*

Il est tiré de ses pensées lorsqu'Alex lui crie :

– Jean, la salle de bain est toi mon chéri, je termine le souper.

Le seul fait d'entendre la voix de cette femme le fait tressaillir de bonheur et de plaisir. Il ne peut résister à l'envie de passer par la petite cuisine laboratoire et de donner un baiser à Alex.

Lorsqu'il revient quelques minutes plus tard, tout est prêt. Une crème de poireaux fume déjà sur la petite table de centre du salon. Ils

prennent place sur des coussins et s'attaquent au repas : saumon poché sur lit de riz, légumes verts et sauce Mornay accompagnés de croutons à l'ail, le tout arrosé d'un délicieux vin blanc à bonne température. Un repas santé simple et nourrissant. Un dessert léger, préparé à partir d'un mélange de plusieurs fruits frais vient compléter le petit festin.

Jean a dû faire un effort pour tout avaler. Il sait qu'il en paiera le prix au cours de la nuit. Il l'aide à débarrasser, ne gardant que le vin.

– Tu veux un digestif?

– Je suis incapable d'avaler quoi que soit d'autre, sauf le vin.

– Je te rejoins dans un instant. Tu veux faire un choix de musique?

Au cours du souper, Jean a beaucoup parlé de Hengy et de sa petite famille. Il a raconté à Alex tous les malheurs qui les ont frappés au cours de l'été. Elle est suspendue à ses lèvres, l'écoutant parler de sa sœur avec amour et chaleur. Elle a hâte de la rencontrer et le dit à Jean qui semble soulagé de savoir que les deux personnes qu'il aime le plus seront peut-être très proches l'une de l'autre.

– Je t'envie d'avoir une sœur aussi formidable. Je n'ai pas eu cette chance. Tu vois, tu as connu une vie agréable comme tu le souhaitais, tandis que moi, c'est la première fois que je suis vraiment heureuse. Mon père n'était jamais à la maison, son travail prenait tout son temps, alors que ma mère courait les réceptions et les parties de bridge avec ses amies. Nous avons eu des vies très différentes et

pourtant, nous nous retrouvons après six semaines et trois jours, comme si nous avions vécu ensemble depuis longtemps. La vie nous réserve de ces surprises parfois! C'est troublant, tu ne trouves pas?

– Je suis de ton avis. La vie nous gâte et nous brise en même temps. Elle nous rend heureux ou malheureux, en santé ou malade. Il faut la prendre comme elle arrive. Il faut se battre continuellement pour ses rêves, si petits soient-ils. Il faut savoir rêver sans jamais perdre de vue que nos rêves doivent être à la hauteur de nos moyens et de nos possibilités.

– Tu prends un café?

– C'est une excellente idée.

Lorsqu'elle le quitte pour la cuisine, il prend le journal du matin, histoire de passer le temps. En gros titre on annonce que Fernande Cantin vient de sortir d'un long coma. Il n'en croit pas ses yeux, il l'avait complètement oubliée. L'article poursuit en racontant une vague histoire de moto qui aurait causé l'accident dans lequel son mari est décédé. La police attribue maintenant la mort de Georges Cantin au Justicier à la moto, faisant de cette histoire sa première intervention. Ce dernier aurait été, selon les policiers, le premier d'une longue liste s'élevant jusqu'à maintenant à dix victimes. Aussitôt qu'Alex revient avec le café, il replace le journal.

– Tu as vu quelque chose d'intéressant?

– Que penses-tu de cette sordide affaire de Justicier? J’y ai travaillé directement au bureau.

– Raconte-moi, insiste Alex piqué par la curiosité.

– Il n’y a rien à raconter de plus, les journaux en disent toujours trop. Ils aiment fabuler et se rendre populaires. Ils écrivent beaucoup de choses qui ne sont pas toujours conformes à la vérité. C’est ce qu’on appelle le sensationnalisme.

– Tu as sans doute raison. Laissons ces histoires de meurtres, nous avons des choses plus intéressantes à faire, n’est-ce pas?

Il la prend dans ses bras et caresse son visage. Leurs yeux sont rivés les uns aux autres et les mots sont inutiles. Lentement, leurs bouches s’unissent avec fougue. Ils font à nouveau l’amour, insatiables comme des tourteraux qui n’en ont jamais assez, incapables de se contrôler. Ils se donnent avec tellement de force et de satisfaction qu’ils en frisent la folie. Leurs ébats n’ont de fin qu’avec l’épuisement total. L’un et l’autre se complètent jusqu’au plus profond de leur cœur. Le rêve n’a plus de place, ils doivent vivre intensément chacun des moments qui leur sont encore permis, ignorant quand sonnera la fin. Ils n’ont d’autres choix que de prendre chaque instant comme s’il était le dernier, savourant le moindre geste, le moindre gémissement, la moindre caresse et le moindre baiser.

Partie onze

Il est huit heures lorsque sonne le réveille-matin. Alex se lève rapidement, voulant profiter pleinement de sa journée. Elle a hâte de rencontrer Hengy et ne veut surtout pas que Jean oublie ce rendez-vous. Elle fait sa toilette et prépare le petit déjeuner. Pour elle, la journée a une grande importance, car elle souhaite se faire une amie qui lui rappellera Jean après... Elle aimerait beaucoup s'en faire une confidente et une alliée, et partager ainsi la vie de sa famille. Des moments difficiles se pointent à l'horizon et une femme comme Hengy lui sera sans doute d'un grand secours.

L'odeur du café frais réveille Jean. Il se lève, surpris d'avoir fait une si bonne nuit. Il descend rejoindre Alex à la cuisine. Aussitôt le déjeuner terminé, il convient de revenir la prendre vers treize heures. Il rentre chez lui. En conduisant, il pense à Hengy qui allait avoir toute une surprise en le voyant arriver accompagné. Il s'amuse à imaginer le visage de sa jumelle lorsqu'il va lui présenter Alex comme étant sa compagne. Depuis la mort de Caroline, il n'a jamais

amené une autre femme chez sa sœur, malgré les incitations et les remarques qu'elle lui a faites par le passé. Depuis très longtemps, Hengy l'encourage, pour ne pas dire s'acharne à le pousser à se trouver une compagne pour qu'il reprenne une vie de couple, afin qu'il puisse fonder une famille.

Tel que prévu, il rejoint Alex et le couple se dirige vers Pont-Rouge. Tout au long du trajet, elle lui tient la main, la tête appuyée contre son épaule. De temps à autre, elle passe une main sur son ventre, comme pour se convaincre que la vie se développera en elle. La route se déroule devant elle, mais elle ne la voit pas. Pas plus qu'elle n'entend la musique de la radio. Elle s'est isolée en elle-même, entièrement préoccupée par son désir. Avec un enfant de lui, elle pourra affronter les pires moments de sa vie à venir.

– Hengy va être agréablement surprise et très heureuse de te rencontrer, dit Jean afin de rompre le silence.

N'obtenant aucune réponse, il sourit. Il la croit endormie. Arrivé devant la maison, Alex revient à la réalité.

– C'est très joli ici, tout semble si calme.

– C'est une autre manière de vivre. Tu as bien dormi?

– Je n'ai pas dormi, répond-elle intriguer.

– Si tu ne dormais pas, tu deviens sourde. Je t'ai parlé et tu ne m'as pas répondu.

– Excuse-moi, je ne t’ai pas entendu, je dois être lunatique quelque peu, dit-elle en riant.

– Hengy est une femme superbe, agréable et remplie d’amour. Tu vas très vite découvrir sa gentillesse et son côté un peu mère poule. Pour elle, la haine n’existe pas. Seul l’amour est important pour tous ceux qui l’entourent.

Le couple descend de voiture lorsque la porte de la maison s’ouvre. Hengy ne semble pas croire ce qu’elle voit. Elle accoure au-devant de ses visiteurs.

– Jean, quelle surprise! Tu aurais dû m’avertir que tu serais accompagné, je me serais changé un peu.

– Ne vous en faites pas Hengy, vous êtes très bien comme ça, s’empresse de reprendre Alex.

Jean fait les présentations et tous trois rentrent à l’intérieur, la température ayant refusé d’être au rendez-vous. Hengy laisse passer Alex devant elle et glisse à l’oreille de son jumeau...

– Elle est très jolie.

Jean retient à peine un sourire lorsqu’il lui lance un regard complice. Il sait que la glace est rompue et que les deux femmes seront dorénavant inséparables. Mal à l’aise, Hengy ramasse quelques vêtements qui traînent.

– Assoyez-vous, ne restez pas debout. Je m’excuse, mais Jean ne m’avait pas averti qu’il serait en si charmante compagnie. C’est un grand cachottier.

– Vous n’êtes pas la seule à qui il fait des surprises de ce genre.

L’après-midi se déroule agréablement. Les enfants arrivent de l’école et se présentent à Alex qui est ravie de les rencontrer. Elle accroche surtout sur la petite dernière avec ses longs cheveux blonds. Émilie a trois ans. Elle n’a pu résister à sortir de sa chambre, incapable de dormir et curieuse à la fois. Entre elle et Alex, une amitié s’est spontanément installée, comme seul un enfant sait le faire. Les enfants sont comme ça, ils aiment ou n’aiment pas. Ils ont cette sensibilité, ce sixième sens pour s’approcher des gens qui les aiment vraiment. Il leur suffit de quelques minutes pour se faire une idée et même si, dans certains cas le contact est plus long, c’est généralement pour la vie. Émilie, en quelques secondes, se retrouve assise sur Alex. Oncle Jean n’a pas raté l’occasion de lui apporter un petit cadeau comme à chacune de ses visites. Les conversations vont bon train alors que l’heure du souper approche. Alex insiste pour aider à la préparation du repas.

Le souper et la soirée furent agréables et le couple quitte la maison vers vingt-deux heures, afin de permettre à François de se coucher. Hengy ne manque pas l’occasion d’inviter Alex à lui rendre visite même si Jean est occupé ailleurs. Alex en fait la promesse et elles se quittent en s’embrassant.

De retour à Québec, Jean préfère rentrer chez lui, plus fatigué que normal. Il a négligé de prendre ses médicaments et une douleur grandissante le fait souffrir au niveau de l'estomac. Elle aurait bien voulu le garder avec elle pour la nuit, mais elle a la délicatesse de ne pas insister. Lorsqu'il arrive à son condo, il passe devant la porte de Christine et s'arrête quelques instants. Il entend la musique et décide de sonner. La jeune femme lui ouvre aussitôt, ravie de cette visite.

– Jean, quelque chose ne va pas?

– Je voulais simplement te demander un petit service.

– Entre, ne reste pas là. Que puis-je faire pour toi?

– J'aurais besoin d'utiliser ton ordinateur quelques minutes, si ça ne te dérange pas bien sûr.

– Tu sais où il se trouve, tu n'as qu'à prendre le temps nécessaire. Je t'offre un café?

– Non merci, mon estomac ne le supporterait pas.

– La douleur augmente, dit Christine le visage grave. Jean tu n'es pas raisonnable, tu devrais te rendre à l'hôpital. Je suis certaine qu'ils pourraient te soulager. Il n'est peut-être pas trop tard pour intervenir.

– Christine, nous avons déjà parlé de tout ça, n'y reviens pas je t'en prie.

– Excuse-moi, je n'aurais pas dû.

Jean entre dans le bureau de Christine et ouvre l'appareil. Il obtient rapidement ce qu'il veut, l'accès au système de données du quartier général. Après quelques instants de recherches, il trouve enfin ce qu'il cherchait. Il imprime le document qu'il dissimule aussitôt dans sa poche de veston. Il retrouve Christine au salon, alors qu'elle est replongée dans ses études.

– J'ai terminé. C'est gentil de ta part d'avoir accepté de me rendre ce service.

– J'ai pensé à autre chose. Je te laisse cette clé, ainsi tu pourras venir quand bon te semble durant mon absence.

– Tu es gentille, mais je me sentirais mal à l'aise.

– Jean, prends cette clé, fais-moi plaisir. Je sais que je n'ai rien à craindre de ta part alors tu viens quand tu veux.

– Bon, si tu insistes. Une autre chose dont je voudrais te parler.

– Je t'écoute...

– La dernière fois que nous avons discutée de ma maladie, tu as fait allusion à quelque chose qui m'est resté à l'esprit. Tu disais que tu pourrais m'assister à...

– À mourir, tu peux le dire, car c'est ce qui va t'arriver. Tu veux savoir si je le ferais vraiment? Eh bien oui, je le ferais. Je le ferais parce que je t'aime et que je n'accepterais pas de te voir souffrir. D'ailleurs, j'ai quelque chose à te montrer.

Christine passe dans sa chambre et revient quelques instants plus tard avec un petit coffret entre les mains.

– Qu'est-ce que c'est?

Christine ouvre le coffret et montre à Jean une petite bouteille et une seringue placée sur un fond de velours rouge. Il n'arrive pas à lire l'étiquette qui a été en partie arrachée, mais il n'insiste pas, préférant s'en détacher les yeux.

– C'est ce qui est nécessaire pour faire ce que tu penses. J'ai cru bon le prendre d'avance afin de ne pas éveiller des soupçons le moment venu.

– Maintenant je te crois et je te remercie. C'est la première fois que j'ai une amie aussi sincère et vraie que toi. Une amie prête à risquer sa carrière. Je ne sais pas quoi te dire.

– Alors, ne dis rien.

– Merci du fond du cœur. Bonne nuit!

Une fois seul, il s'empresse de prendre son médicament et sort de sa poche le document imprimé chez Christine. Il a en main le dossier de sa prochaine victime qui n'est ni un tueur de cyclistes ou de motocyclistes.

Gilles Sanchagrín est un récidiviste connu et affilié à la petite pègre locale. Il œuvre dans le domaine de la drogue dans les quartiers Saint-Roch et Saint-Sauveur. Arrêté à l'été 2007 pour meurtre et agressions sexuelles graves sur des prostituées de la rue Notre-Dame

des Anges, il vient à peine d'être libéré par la Cour grâce à des manœuvres douteuses de la part de son avocat. Me Gérald Godbout est le plus imminent défenseur en matière criminelle de la grande région de Québec. Il a habilement réussi à faire accepter par le tribunal, une preuve d'alibi coulée dans le béton avec plusieurs témoins à l'appui. Le procureur public s'était démené avec acharnement pour détruire cette preuve, mais sans y parvenir. Cette preuve avait entraîné la libération de Sanchagrin fortement soulignée par les médias.

Il sera donc la prochaine victime envers qui une vraie justice sera rendue. Jean se souvient du dossier travaillé par John Vernon. *« Pauvre John, il doit être dans tous ses états avec cette libération. Ne t'en fais pas John, le Justicier prend la relève. »*

Ses douleurs à la poitrine ont diminué, mais sa fatigue persiste. Le Justicier veut quand même passer à l'action dès maintenant. Il connaît bien l'endroit que fréquente sa future victime et il sait qu'il devra procéder avec rapidité et grande prudence. Son temps est trop précieux pour le gaspiller en de vains retards, il doit agir maintenant.

Il descend au garage et enfile sa combinaison de moto. Il avance lentement vers la sortie, moteur éteint. Une fois dehors, il enfourche le bolide et démarre à toute vitesse. Il se dirige aussitôt vers Charest Est et diminue sa vitesse en se rapprochant du stationnement du bar *L'Escogriffe*. Une dizaine de voitures sont là. Il place sa moto sur son support, relève la visière de son casque et avance vers la porte après

s'être assuré que son arme était bien à sa portée. À l'intérieur de la grande pièce sombre, il laisse à ses yeux le temps de s'habituer à la pénombre. Sans retirer son casque de moto, il progresse lentement vers le centre de la pièce faisant un tour d'horizon dans le but de localiser Sanchagrin. Quelques clients le regardent surpris par l'allure de ce client, alors qu'une serveuse s'approche de lui.

– Tu cherches quelque chose?

– Où est Tit-Casse?

– Là-bas au fond, il joue au billard. J'te conseille pas de le déranger, il perd une grosse somme d'argent. Tu ferais mieux de revenir.

– Ne t'en fais pas, je suis un copain, dit le Justicier en poursuivant son chemin dans la direction indiquée.

Sanchagrin est bien là, se préparant à jouer sous l'œil vigilant de son opposant. Il porte sa petite casquette de cuir noir, ce qui lui a valu le surnom de Tit-Casse. Il se concentre sur son coup pendant que le Justicier l'observe à quelques mètres derrière. Aussitôt que la balle entre dans la poche de la table, l'homme lève les bras en criant victoire et lance sa queue de billard sur le tapis vert.

– Tiens mon gars, c'est comme ça qu'on joue. Donne l'argent astheure.

Le Justicier choisit ce moment pour intervenir. En une fraction de seconde, il pose le canon de l'arme à feu sur la tête de l'homme et BOUM!! Un bruit sourd se fait entendre, figeant les clients sur place. Tit-Casse s'écroule sur la table, les yeux grands ouverts. Le Justicier

se retourne aussitôt pour protéger ses arrières. L'arme à la main, il s'ouvre un passage sans que personne n'ose intervenir. Un bruit de verre cassé résonne dans le silence. La serveuse n'a pu retenir son cabaret à la vue du cadavre, bouteilles et verres s'écrasent sur le plancher dans un fracas. Le Justicier profite de cet instant pour sortir en courant. La moto décolle dans un crissement de pneu, en équilibre sur la roue arrière. Il s'engage sur Charest Ouest et ouvre sa machine à fond. Il traverse sur un feu rouge à la vitesse de l'éclair sans tenir compte du danger auquel il s'expose en agissant de la sorte. Il sait qu'il peut jouer avec la mort, il le souhaite intérieurement. Sur sa moto, il est un autre homme, pas celui d'Alex. Il est le Justicier et tout lui est permis. Le danger, la peur, le risque et la mort sont devenus ses amis intimes. Sa moto et lui ne font qu'un. Ils seront complices jusqu'à ce que la mort les sépare.

Quelques minutes plus tard, il entre sur le stationnement de la station CHRC et se colle le long de la bâtisse à l'abri des curieux. Tirant une enveloppe de l'intérieur de son veston de cuir, il la dépose dans l'ouverture postale. Il quitte les lieux en modifiant son parcours, empruntant des rues différentes pour atteindre son domicile. Au cours du trajet, il ne croise que peu d'automobiles et pas une seule voiture de police.

En entrant à son condo, sans attendre il prend son arme de calibre 38 et retire le silencieux. Il nettoie l'arme de fond en comble, la laissant comme neuve et n'ayant pas récemment servi. Il la range

soigneusement au fond du coffre dans la garde-robe de sa chambre à coucher. Épuisé par une fatigue de plus en plus difficile à combattre. Il n'arrive pas à comprendre comment cette fatigue peut l'envahir en si peu de temps. Dès qu'il abandonne sa moto, c'est comme si tout son corps se modifiait en une fraction de seconde. Il n'est plus l'homme invincible, puissant et fort. Il redevient Jean Poiré que la maladie détruit un peu plus chaque jour.



Il est neuf heures lorsque la sonnerie de la porte le tire brusquement de son sommeil. Il enfile sa robe de chambre et va ouvrir.

– Salut Jean.

– Qu'est-ce qui te prend de venir réveiller les gens de si bonne heure?

– Tu devrais regarder l'heure mon vieux. Il est neuf heures passé. J'entre ou je n'entre pas?

– Allez, entre. Excuse-moi, mais je ne suis pas particulièrement de bonne humeur.

– Je voulais prendre de tes nouvelles. Tu me téléphones pour obtenir ta prescription sans que je puisse savoir vraiment ce qui t'arrive.

– Comme tu peux voir, je vais bien.

– C’est justement ce que je me disais, tu ne vas pas très bien. As-tu vu ton allure? Va regarder tes yeux dans une glace. Si toi tu vas bien, moi je suis mort.

– Arrête, je t’en prie. Cesse de me faire la morale.

– Je veux simplement t’aider. Si j’en crois ce que je vois, tu en es déjà à la phase deux de la maladie et tu vas atteindre la phase trois dans pas grand temps.

– Qu’est-ce que c’est ces phases-là, deux et trois? Tu ne pourrais pas être plus clair? Vous autres les médecins, vous avez le don de tout compliquer au lieu de dire les choses telles qu’elles sont.

– Jean, dans quelque temps, tu vas devenir de plus en plus irritable et agressif et peut-être même violent sans que tu ne puisses te contrôler. Ouvre ta robe de chambre et montre-moi ton corps d’athlète.

Sans hésiter, Jean s’exécute et Jacques Coulombe procède à un examen rapide.

– Tu vois ces petites bosses que tu as là, dans ton dos, ton bras, ta jambe?

– Et ça veut dire quoi ces petites bosses?

– Le cancer progresse et gagne dangereusement du terrain, Jean. C’est pire que ce que j’avais prévu. Je ne crois pas qu’il s’agisse simplement du sang, c’est plus grave encore.

– Je suis prêt à tout affronter, j’ai pris mes précautions. Quand je saurai le jour venu, je ferai ce qui est nécessaire.

– Tu me dépasses. Tu me dis ça calmement, comme s’il s’agissait d’une chose banale. Jean, c’est de la mort dont tu parles.

– C’est précisément ça, de la mort. Elle sera rapide et sans retour.

– Tu ne vas pas te...

– Tu peux appeler ça un suicide, moi je dirais une mort rapide pour éviter la souffrance. C’est simplement devancer de peu de temps une mort qui arrivera quoi qu’il se passe. J’appelle ça déjouer le destin, lui ravir le moment qu’il a choisi pour m’avoir.

– Je peux savoir avec quel moyen tu vas... poser ce geste. Pas avec ton...

– Non, pas avec une arme, je t’ai dit que ce serait une mort rapide, pas nécessairement violente. Tu te portes volontaire pour m’aider? demande Jean, qui le regarde droit dans les yeux.

– Tu es fou, je ne peux pas faire...

– Tu ne peux pas, alors laisse-moi au moins le choix de mourir comme je veux et quand je veux. Ma vie m’appartient et c’est à moi de décider si je veux souffrir ou non. Comme j’ai horreur de la souffrance physique, ma décision est irrévocable. Je ne supporterais pas de me voir allongé sur un lit, attendant patiemment que la mort vienne me chercher. Vous autres médecins, vous pensez que vous avez le droit de décider à notre place. Détrompe-toi mon vieux. Quand je déciderai du moment, ce n’est ni toi ni un tribunal qui va juger si j’en ai assez de souffrir ou pas. Il y a beaucoup trop de gens

qui ont besoin d'une place à l'hôpital. Je refuse d'être gardé comme un cobaye et de servir à vos expériences pour refouler la mort à l'extérieur de la limite. De toute manière, elle a décidé de venir me chercher. Tu sais, nous sommes les seuls maîtres de notre vie lorsque nous en sommes rendus où j'en suis. C'est donc à moi de décider si je veux ou non vivre ma maladie. Je ne suis pas contre le fait d'alléger la souffrance physique temporaire ou passagère, mais quand la puissance de toutes ces drogues finit par vous détruire la dignité et le cerveau, là je ne suis plus d'accord. De toute manière, je devrai faire face à la mort, que ce soit dans trois, six ou neuf semaines. De quel droit décidez-vous à notre place si l'on doit ou non endurer la souffrance? Pensez-vous aux familles qui supportent des semaines et même des mois de visites à l'hôpital, pour assister à la mort lente d'un être qu'ils aiment? Tout ce que vous faites, c'est uniquement pour vous éviter de prendre une décision et de dire : votre seule issue est la mort, dans un temps relativement court. Vous ne voulez pas accepter la mort. Vous préférez vous cacher derrière votre serment qui est de soigner la maladie et de donner la vie. Vous voulez simplement alléger votre conscience en disant : j'ai tout fait pour le sauver. Je peux m'en laver les mains, elles sont propres et ma conscience est propre. Encore là, je ne parle pas des coûts rattachés à ce maintien des morts vivants.

– Tu es dur envers notre profession, mais je savais que tu pensais de cette manière et que jamais je ne pourrais te faire changer d'avis.

– Tu as raison. Cependant, si tu veux m’assister pour quitter ce monde de pourris, je serai ravi de faire ce voyage en ta compagnie. Je sais que tu es bien loin de ma façon de voir les choses. Je ne crois pas que tu comprennes ce que je ressens. Vous médecins, vous ne pouvez jamais établir l’échelle de la souffrance malgré tous vos appareils sophistiqués. Si vous la connaissiez vraiment, physiquement et moralement, vous changeriez peut-être d’avis et vous accepteriez d’aider quelqu’un à traverser de l’autre côté, si un tel côté existe vraiment. Votre seul problème, c’est votre serment d’Hippocrate et vous n’avez pas le courage de l’affronter. Vous vous cachez derrière lui. En fait, c’est un serment d’hypocrite. C’est exactement la même chose pour les législateurs. Ils ont aboli la peine de mort parce que cela touchait leur conscience. Ils n’acceptaient plus de donner la mort à un être en santé, malgré le fait qu’il soit un assassin. C’est normal qu’ils refusent aujourd’hui d’accorder le droit de mourir à quelqu’un qui le veut en étant sain d’esprit. Comme vous, ils préfèrent fermer les yeux et comme ça, ils ne perdent pas le sommeil. Pourtant, ils n’hésitent pas à juger quelqu’un qui aura décidé de soulager un ami. C’est beaucoup plus facile de jouer avec la vie qu’avec la mort.

– Tu te trompes lourdement, je n’ai jamais dit que j’étais contre cette manière de fonctionner ou d’accepter la mort. J’ai assez d’expérience pour savoir ce qui va se passer dans ton cas. Je sais aussi que tu n’as qu’une seule issue, la mort. Je ne reviendrai pas sur ta décision de ne

pas te faire soigner, même si je suis convaincu qu'on aurait pu essayer de te sauver.

– Écoute Jacques, c'est ce que tu crois, mais tu n'en es pas certain et tu n'en seras jamais certain, tu auras toujours un doute. J'ai trop vu la souffrance humaine et l'injustice toujours grandissante. Crois-moi, je n'ai aucun regret, je vais faire face à mon destin. De toute manière, au point où j'en suis, je n'ai plus le choix d'un retour en arrière et c'est bien ainsi.

– Je suis vraiment navré pour toi, je ne sais plus quoi te dire, sauf peut-être... Je suis prêt à assumer mon rôle d'ami et à te supporter lorsque tu jugeras le temps venu pour toi de partir. Je sais que cela risque de m'apporter d'énormes problèmes, mais je te le dois bien. Peut-être que ton geste permettra de faire avancer ce dossier épineux. Je suis du même avis que toi sur le sujet. Ce n'est pas le rôle des tribunaux de décider du droit de vie ou de mort dans de tels cas. C'est à nous les médecins de le faire et il faudra bien l'admettre un jour.

– Si je comprends bien, tu acceptes de m'assister?

– Oui Jean, je le ferai, même en connaissances des risques que cela comporte pour moi. Je suis prêt à y faire face, car je sais que tu as raison. Je veux bien t'aider, mais j'aimerais qu'en retour que tu fasses toi aussi une chose pour moi.

– Qu'est-ce que c'est?

– Je veux que tu écrives tout ce que tu viens de me dire sur un document, que tu expliques tout. Non pas pour me protéger, mais pour qu’il puisse servir à défendre tes idées et ta décision, ce qui m’apparaît très important.

– Je n’y vois aucun inconvénient, si cela peut servir à soulager la souffrance de quelqu’un d’autre.

– Merci Jean! Merci du fond du cœur.

– Avant de me remercier, je vais t’avouer quelque chose d’horrible. D’une manière ou d’une autre, tu l’apprendras sans doute un jour où l’autre. Tu as le droit d’en penser ce que bon te semble mon ami. Ce que je vais te dire devra être gardé comme un secret professionnel. Tu vas me promettre de ne jamais parler à qui que ce soit de ce que je vais te dire. Pas même à Charleen, je peux compter sur toi?

– Jean, tu me fais peur... merde.

– Pas même Charleen ne doit pas savoir.

– Jean, nous sommes amis depuis que nous sommes petits, je te connais bien et j’ai confiance en toi. Je t’en fais la promesse.

– Je suis l’auteur des meurtres en série commis par l’homme à la moto. Je suis le Justicier, comme le surnomment les médias.

Les paroles de Jean eurent l’effet d’une bombe aux oreilles de Jacques. Il regarde son ami. Il est littéralement paralysé, incapable de prononcer un mot.

– C’est une autre raison majeure qui fait que je doive mourir. Je me suis substitué à la Justice, aux tribunaux et aux juges et j’ai exécuté des sentences. Je dois en payer le prix. Tu vois, ma maladie n’est rien en comparaison des gestes que j’ai posés et que je poserai encore, car je n’ai pas terminé mon travail.

Jacques est assis devant lui, la tête entre les mains. Il n’arrive pas à comprendre son ami d’enfance.

– Jean... Il est incapable de poursuivre. Il se lève et marche vers la fenêtre.

– Ne me juge pas Jacques, j’ai de bonnes raisons d’agir ainsi. Tu sais, quand on veut que les choses changent, il faut que des gestes importants soient posés par quelqu’un. Des gestes discutables, je te l’accorde, mais qui font bouger les choses. Il faut savoir être excessif pour faire réagir le monde. Tu n’as qu’à regarder les politiciens lorsqu’ils crachent sur les autres partis politiques. S’ils veulent te convaincre, ils doivent y mettre le paquet, même si ce paquet ne contient que des faussetés. Ils doivent t’émouvoir et te bouleverser pour que tu viennes à t’engager avec eux. Regarde les religions, certaines sont tellement excessives ou extrémistes qu’elles finissent par convaincre leurs adeptes de mourir pour cette même cause. Tu n’as qu’à regarder lors des dernières guerres, les kamikazes japonais qui se donnaient la mort pour offrir la victoire à leur pays. Bien sûr, ce sont des gestes discutables, mais ils ont aussi leurs bons côtés, ils font bouger les choses. Souviens-toi de la fusillade de la

polytechnique, il aura fallu la mort de plusieurs innocentes jeunes filles pour que les lois soient changées. C'est un peu ce que je fais, je tue pour que les choses bougent, pour que la population et les tribunaux s'ouvrent les yeux et réagissent aux injustices et aux tueries sur les routes. Pour ma part, mes victimes sont coupables d'avoir causé la mort. Je n'essaie pas de me justifier, je m'explique simplement pour que tu ne me croies pas fou. Au contraire, j'ai pris ma décision en pleine connaissance des résultats et des conséquences.

Jean arrête de parler et verse deux verres de cognac. Il avance vers son copain et lui tend l'un des verres. Jacques, sans détourner son regard de la fenêtre, saisit le verre et avale le contenu d'un trait.

– Jean, je ne sais pas quoi te dire. Tu m'as complètement bouleversé, je dirais même démoli. Je ne t'approuve pas, mais je ne te juge pas. Ce que tu viens de me dire m'a ouvert les yeux sur beaucoup de choses. Tu m'expliques clairement que l'on doit se battre pour la vie si on veut que les choses changent. Rester les bras croisés n'est pas la solution et nous, les Québécois, nous restons les bras croisés. Tu sais, je lisais les journaux encore ce matin et je trouvais que les gens étaient fous de porter le Justicier sur un nuage. Ils en ont fait un héros. Je les comprends maintenant, je les comprends. Je n'approuve pas le moyen, mais j'approuve le fond. Jamais je n'aurais eu le courage de poser de tels gestes, pas plus que je n'aurais pu croire qu'un homme comme toi puisse le faire.

Jacques se laisse tomber sur le divan. Jean le regarde, incapable d'en dire davantage. Il se sent soulagé d'avoir pu enfin le dire à quelqu'un, mais son ami aura un bien lourd secret à porter. Il le connaît bien et il sait qu'il absorbera le coup après réflexion. Il se doutait que le choc serait énorme pour son ami. Et, à un moment, il a cru qu'il hurlerait sa déception et le traiterait de fou démentiel, mais ce n'est pas le cas.

Après un long silence, Jacques se lève et tend la main à son copain.

– Désolé, mais je ne trouve pas mes mots. Laisse-moi le temps de digérer tout ça. Laisse-moi du temps...

Jacques quitte l'appartement sans se retourner, sans prendre la peine de refermer la porte derrière lui. Jean reste seul, ému et surpris de la réaction de son ami d'enfance. Il vient de lui donner un dur coup, mais c'était nécessaire. Il avait besoin de se confier à quelqu'un et pas à n'importe qui. Il sait aussi que Jacques s'en relèvera une fois qu'il aura analysé froidement cette invraisemblable histoire. Peut-être deviendra-t-il le premier médecin au Québec à se lever pour défendre le droit à l'euthanasie au lieu de rester confortablement dans sa petite vie de pantouflards.

Partie douze

Au domicile des Duguay, dans la petite localité de Pont-Rouge, la tristesse règne, mêlée à la douleur et au chagrin. Chacun exprime à sa manière ce qu'il ressent. La petite Émilie est sur les genoux de sa mère et dort paisiblement. Hengy pleure et les garçons se sont enfermés dans leur chambre. François Duguay git sur son lit, les yeux fermés. Il est parti dans son sommeil, sans prévenir personne. Henriette avait tenté de le réveiller vers neuf heures. Elle voulait le laisser profiter de son seul jour de congé, le dimanche. Elle avait dû se rendre à l'évidence : celui qui avait partagé sa vie, qui lui avait donné de beaux enfants, était déjà loin. Son corps inerte était presque froid.

Jean Poiré arrive chez Hengy accompagné d'Alex. Il lui avait demandé de se joindre à lui pour supporter sa jumelle et aider la petite famille. Émilie se réveille en entendant fermer la porte.

– Jean, Alex, enfin vous voilà.

– Où est François?

– Dans notre chambre, se contente de répondre Hengy en pleurant appuyé contre l'épaule d'Alex.

Jean se dirige vers la chambre, mais ne peut que constater que la mort avait fait son œuvre. Son beau-frère avait doucement quitté ce monde. Il décroche le téléphone et compose le numéro du médecin. Il lui demande de passer à la maison pour constater officiellement le décès.

De retour à la cuisine, Hengy est assise dans la berceuse de François et Alex prépare du café.

– Oncle Jean, mon papa est parti au ciel, dit Émilie en lui prenant la main.

– Oui ma chérie, le petit Jésus est venu chercher ton papa pour l'amener travailler avec lui dans le ciel.

– Mais non, il est dans son lit. Viens, je vais te montrer. Elle tire Jean par la main, l'entraînant derrière elle. Regarde, il est là, dit-elle en montrant du doigt son père. Dis oncle Jean, pourquoi papa est froid?

– Ton papa s'est endormi pour toujours. Il ne se réveillera plus jamais, son cœur ne fonctionne plus. Le petit Jésus est venu le chercher et l'a amené avec lui dans le ciel. Tu sais, ton papa était très malade et quand un papa est trop malade, le petit Jésus vient le chercher pour qu'il n'ait plus jamais de bobo. C'est pour ça qu'il est froid, son cœur est parti avec le petit Jésus. Maintenant, viens avec moi, nous allons rejoindre maman.

Portant la petite dans ses bras, Jean quitte la chambre.

– Jean, pourquoi François? demande Hengy.

– Je ne sais pas petite sœur, je n’ai pas de réponse. Peut-être que la vie est ainsi faite, je ne sais pas. J’ai communiqué avec le médecin, il sera ici d’une minute à l’autre. Les employés du salon funéraire viendront chercher le corps dès que le médecin aura signé les documents. Alex, tu me sers un café s’il te plaît?

– Bien sûr mon chéri.

– Hengy, où est Patrice?

– Il est à l’étable, les animaux n’attendent pas.

– Je vais aller le voir.

Lorsque Jean arrive à l’étable, il voit son neveu appuyé contre la mangeoire des vaches, le regard fixé dans le vide, droit devant lui.

– Patrice, il va te falloir beaucoup de courage. Je sais que ce sera dur pour toi, mais tu dois faire ce qu’il faut.

Le garçon de dix-sept ans ne réagit pas. Jean devine qu’il cherche désespérément à bloquer ses larmes. Il s’approche de lui et il le serre dans ses bras.

– Tu peux pleurer mon grand. Tu n’as pas à avoir honte de ta peine. C’est normal d’être affecté par la mort de son père.

– Je n’ai pas pleuré à la mort de Gilles, je ne vais pas le faire pour papa.

– Un homme peut exprimer sa peine en pleurant. Ça fait du bien et ça permet de soulager le chagrin. Personne ne doit avoir honte, que ce soit pour la joie ou pour une grande douleur. C’est un moyen de s’exprimer, de soulager son organisme de cette pression de douleur et ça lui permet de récupérer. Cela ne sert à rien de garder tout ça à l’intérieur de soi. Laisse sortir tes sentiments et les larmes, c’est souvent le meilleur exutoire que l’être humain possède pour se défendre contre la douleur et le chagrin. Ce n’est pas une faiblesse. Quand ta tante Caroline est décédée, j’ai pleuré moi aussi.

– Je n’en ai pas envie, j’ai trop de rage dans moi.

– Je comprends que tu aies de la rage, mais elle doit sortir aussi. Frappe sur moi ou sur les murs, mais fais-la sortir de ton cœur, sinon tu devras en payer le prix. Tu ne seras plus jamais le même, tu te renfermeras sur toi et tu t’éloigneras du bonheur pour toi et ceux qui t’entourent. Que tu te punisses, ça passe toujours, c’est ta vie, mais punir les autres parce que tu souffres n’est pas bien. Ils ont besoin de toi, ta mère, ta petite sœur Émilie, Julien, Claude et Isabelle. À partir de maintenant, c’est sur toi que ta mère va se reposer. C’est sur toi qu’elle va devoir compter pour l’aider à traverser cette terrible épreuve pour elle. Tu n’as pas le droit de la décevoir et de lui refuser ton aide.

– Pourquoi moi? Oncle Jean. Pourquoi je devrais remplacer mon père? Je n’ai que dix-sept ans, je n’y arriverai jamais.

– Bien sûr que tu peux le faire. L'âge n'a aucune importance dans un contexte comme celui-là. Tu vois, je n'ai jamais vécu ce genre de situation. Je suis là à vouloir te conseiller, mais toi seul peux décider. Tu es le seul à avoir le pouvoir de fuir ou de te battre pour ta famille.

– Mon oncle, je ne veux pas faire ça. Moi aussi j'ai des envies, j'ai des rêves, des idées de vie. Dis-moi pourquoi je devrais mettre tout ça de côté parce que mon père est mort. J'aime papa, maman, mes sœurs et mes frères, mais je ne suis pas prêt à tout abandonner pour me consacrer à cette saleté de ferme. On est plus en 1990, on est en 2008 et on vit différemment. J'attendais mes dix-huit ans pour quitter l'école et la maison. Je voulais aller faire ma vie. Je ne changerai pas ça, non ce n'est pas vrai, crie Patrice en frappant un solide coup pied sur l'une des colonnes de l'étable. C'est trop injuste.

– Réfléchi à ce que nous avons parlé, je vais rejoindre ta mère.

Jean referme la porte derrière lui, laissant son neveu seul. Il s'adosse à la porte et il entend le défoulement de Patrice qui frappe tout ce qui lui tombe sous les pieds et les mains. Il crie à se rompre les poumons son refus d'accepter cette injustice. Jean sait maintenant qu'il va revenir sur ses paroles et aider sa famille.

Dans la maison, la petite famille regarde les hommes transporter le corps de leur père sur une civière, le visage caché par un drap blanc. Au moment où la porte se referme sur eux, Hengy se jette dans les bras de son jumeau et laisse finalement éclater sa peine. Les enfants quittent la maison, comme s'ils refusaient de voir la peine de leur

mère et surtout d'y participer. Ils se rendent à l'étable rejoindre Patrice, tandis qu'Émilie reste assise sur les genoux d'Alex, sans rien comprendre du bouleversement de sa mère.

– Hengy va t'allonger un peu, je m'occupe de tout.

Jean fait signe à Alex qui dépose Émilie et entraîne derrière elle Hengy.

– Allonge-toi ma chérie, tu dois récupérer. Essaie de dormir un peu, tu es épuisée.

– Crois-tu vraiment que je puisse dormir?

– Peut-être pas après tout, au moins allonge-toi un peu, ça va te faire du bien.

– Je savais que François me quitterait, je le sentais depuis quelques temps. Il m'a fait croire que sa maladie n'était pas grave, mais je ne suis pas folle. La nuit, il se levait et passait des heures dans sa berçante, il croyait que je dormais. Je l'entendais pleurer. Il avait beau nettoyer la salle de bain, j'y retrouvais toujours du sang. La vie est tellement injuste.

– Hengy, je peux te confier un secret? demande Alex alors que la petite Émilie quitte la chambre.

– Tu sais bien que oui.

– J'aime beaucoup ton frère et quand tu dis que la vie est injuste, tu as peut-être raison dans un sens, mais pas complètement. J'attends un enfant de Jean.

– Quoi! Un enfant de Jean...

– Oui, je suis enceinte. Le médecin me l’a confirmé samedi matin. Jean l’ignore. Je ne veux pas lui dire tout de suite.

– Mais pourquoi? Je ne comprends pas.

– J’ai peur...

– Mais Alex, Jean a le droit de savoir, il est le père.

– Je sais, mais je refuse de lui dire pour le moment. Je vais avoir besoin de toi, tu veux bien m’aider?

– Bien sûr que je veux, bien sûr. Tu ne pouvais m’annoncer plus belle nouvelle. Il y a des années que je demande à Jean de se trouver quelqu’un pour remplacer Caroline et de fonder une famille.

Pendant que les deux femmes continuent à se confier leurs secrets, Jean se rend au salon funéraire prendre toutes les dispositions pour les funérailles. Il choisit l’incinération, car François lui en avait déjà parlé. Une petite cérémonie religieuse précèdera la crémation dès le lendemain matin. Il signe tous les documents et fait un chèque pour payer tous les frais. Une heure plus tard, il est de retour. Alex est seule avec Émilie qui lui fait une démonstration de ses capacités en dessins.

– Hengy est couchée?

– Oui, mais je ne sais pas si elle dort. Au moins, elle se repose un peu.

– Tous les arrangements sont pris. Je ne veux pas que les choses traient en longueur. François voulait la crémation et c’est ce qu’il aura. Il m’a toujours dit à la mort de Gilles, que les enterrements étaient la pire chose à supporter pour la famille. D’autant plus que François n’a qu’un frère et il demeure ici, à Pont-Rouge. Je vais d’ailleurs lui téléphoner tout de suite. Tu me fais un café, ma chérie? J’en ai besoin.

– Jean, Patrice n’est pas revenu de l’étable. Je l’ai entendu partir avec l’auto tout à l’heure. Où peut-il être allé?

– Il devait avoir besoin de s’évader, je ne sais pas. Il prend la mort de son père avec beaucoup d’amertume et de colère. Il est déçu par les changements que tout ça va provoquer dans sa vie. Il est jeune et il voyait l’avenir autrement.

– C’est normal à son âge. Tiens voilà ton café, tu sembles plus fatigué qu’à l’habitude. Ton visage a changé depuis quelques jours, tu ne trouves pas?

– Nous en reparlerons plus tard, pour le moment j’ai bien d’autres préoccupations.

La journée se passe à régler différentes choses en vue du lendemain. Hengy avait fini par s’endormir et c’est Alex avait préparé le souper.

Le couple quitte Pont-Rouge au cours de la soirée et Jean dépose Alex chez elle car il souhaite rentrer chez lui se reposer. Ils se donnent rendez-vous pour le lendemain matin vers huit heures.



Les funérailles furent courtes, empreintes de tristesse et de douleur. Peu de gens assistèrent à l'office religieux et seule la famille accompagna François à son dernier repos.

De retour chez Alex, Jean est quand même satisfait que les choses se soient passées comme ça. Elle a été merveilleuse avec Hengy et toutes deux sont devenues des amies inséparables. Elles se sont quittées en se serrant très fort l'une contre l'autre, comme si elles avaient été amies depuis toujours. Lui et Alex ont aussi besoin de se retrouver seuls pour assimiler les derniers événements. Lorsque Jean rentre chez lui, il est presque vingt-deux heures. Il hésite, mais décide quand même de sonner à la porte de Christine. Il sait qu'elle ne se couche jamais tôt.

La jeune femme vient ouvrir, surprise de voir son voisin et ami.

– Comment vas-tu, Jean?

– Je ne sais plus, je suis complètement vidé. J'avais besoin de parler un peu. Je voulais aussi consulter ton ordinateur.

– Tu commences par quoi, moi ou l'ordinateur? dit-elle en riant.

– Ce ne sera pas long avec l'ordinateur. Tu permets?

– Tu connais le chemin, il est à toi.

Jean s'enferme dans la chambre transformée en bureau et pianote rapidement sur le clavier de l'ordinateur. En quelques minutes, il obtient toutes les informations dont il a besoin et rejoint Christine.

– Tu as trouvé ce que tu voulais?

– Oui, sans aucun problème.

– Alors, qu'est-ce qui ne va pas?

Il prend place sur le divan et entreprend de lui raconter les événements des derniers jours. Ils discutent comme de vieux amis durant plus de deux heures.

– Jean, je ne veux pas te chasser, mais je travaille tôt demain, dit Christine en se levant.

– Excuse-moi, je n'avais pas regardé l'heure.

Jean l'embrasse sur les joues et lui souhaite bonne nuit.

Partie treize

Paul Fillion vient d'être relâché sous cautionnement par la Cour Supérieure, juridiction criminelle. Accusé d'une douzaine de vols à main armée, son avocat a quand même réussi à lui obtenir un cautionnement après avoir opté pour un procès devant jury. Me Valcourt permettait ainsi à son client de jouir d'une période de liberté pouvant atteindre neuf ou dix mois avant que les procédures se fassent devant les Assises Criminelles. Le juge Phaneuf s'était plié aux demandes du procureur malgré le dossier criminel très chargé de l'accusé.

Jean Poiré sait très bien que ce genre de liberté permet à certains criminels de commettre d'autres crimes, malgré les conditions accompagnant la caution. Il connaît aussi les liens entre l'avocat et le juge, les ayant aperçus à plusieurs reprises dans certaines petites fêtes auxquelles lui-même avait assisté dans le passé. Il sait par expérience, que tous les avocats se connaissent très bien, car ils se fréquentent presque chaque jour devant les tribunaux de différents paliers. C'est

aussi parmi ces mêmes avocats que sont choisis les juges. Il est donc normal qu'ils soient plus ou moins amis. Certains gardent leur pleine intégrité alors que d'autres font du lobbying à peine voilé pour devenir juge. Dans les procès, les avocats choisissent leur juge, procèdent de remise en remise, attendant d'être devant le bon juge pour obtenir certaines faveurs. Ils se présentent rarement devant un juge hostile à leur cause. Ces hommes ont eux aussi des familles qui vivent des drames. Un magistrat dont la nièce a été violée sera porté à punir plus sévèrement un tel crime. Quand juges et avocats se retrouvent dans de petites fêtes où la boisson coule à flot et où les femmes sont charmantes, certains succombent. C'est bien souvent à la suite de ces petites festivités que certains juges se retrouvent avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Il faut être dans le milieu pour mieux connaître tout ce processus et Jean Poiré le connaît. Une fois de plus, il avait ragé en voyant ce dangereux criminel retrouver sa liberté. Même si ce dernier ne figurait pas sur sa liste, il doit agir et le retirer de la circulation. La nouvelle de la libération de Fillion fait la manchette des journaux du samedi matin. La photo de première page le montre serrant la main de son avocat qui affiche un large sourire. Jean est dégoûté de voir un avocat donner la main à un criminel en public et surtout devant les médias. Certains n'hésitent pas à se montrer dans des lieux publics, dans de petites fêtes organisées par le milieu criminel. Il ne peut supporter que des liens d'amitié puissent lier ces personnes.

Cependant, l'argent, le pouvoir et la couverture médiatique leur permettent d'atteindre une certaine notoriété. Ceux qui se frôlent de trop près au milieu criminel finissent par s'y incorporer et par poser des gestes répréhensibles pouvant entraîner la mort. D'ailleurs, plusieurs exemples d'avocats assassinés sont inscrits dans les annales judiciaires du Québec, du Canada et partout ailleurs dans le monde. Mais cette fois, ce n'est pas l'avocat qui va payer, mais le client qui vient d'être inscrit au palmarès du Justicier.

Assis dans sa voiture, le Justicier surveille l'édifice Le Laurentides, un complexe immobilier très luxueux situé sur les berges du fleuve Saint-Laurent. Fillion habite au septième étage. L'appartement a été acquis par l'intermédiaire de son avocat au prix de 260 000 \$ et l'administration n'a pu s'opposer à la transaction, ne connaissant pas le véritable client.

Quelques mois plus tôt, Jean Poiré avait croisé le criminel alors qu'il montait à bord de sa puissante Cadillac Séville STS. Ce matin-là, Jean Poiré avait résisté à la tentation de se faire connaître. Il avait résorbé sa colère et s'était contenté de prendre des informations auprès de l'administration du complexe voisin du sien. Il y connaissait quelqu'un de fiable et avait pu sortir les documents officiels. Les vérifications furent ébruitées volontairement et plusieurs propriétaires firent des pressions qui finalement n'aboutirent à rien. De son côté, Jean supporte mal la présence de ce criminel dans son entourage.

Il est presque midi lorsque Fillion sort finalement de l'immeuble avec à son bras, une femme vêtue comme une vedette de cinéma. Impossible de ne pas les remarquer. Après s'être embrassé, le couple se sépare. La femme monte dans la Corvette blanche alors que Fillion embarque dans sa Cadillac. Personne n'aurait pu dire que cet homme à l'allure d'un homme d'affaires était en fait, le plus dangereux criminel de la grande région de Québec. Sans compter qu'il se complaît dans une luxueuse vie, aux dépens de nombreuses personnes, innocentes victimes de ses crimes dans les institutions financières.

Jean roule maintenant derrière la Cadillac qui se dirige vers le centre-ville. Fillion s'arrête à une bijouterie du boulevard Charest qu'il quitte quelques minutes plus tard, pour s'engager à nouveau sur Charest jusqu'au stationnement d'un restaurant. Ce lieu est reconnu pour être fréquenté par des avocats, des juges et des hommes d'affaires. L'endroit est discret. Le portier s'empresse d'ouvrir la porte à ce client qui lui remet sans doute un généreux pourboire provenant de l'argent des autres.

Le Justicier jubile dans sa voiture. Il ne peut se permettre de pénétrer dans cet endroit, il y serait vite repéré par plusieurs connaissances. Il est donc contraint d'attendre le retour de sa future victime. Sa poitrine le fait terriblement souffrir et ses jambes s'engourdissent lorsqu'il ne bouge pas. Il décide donc de sortir et de marcher sur le stationnement de la gare du Palais d'où il peut surveiller la voiture

de Fillion. Le froid commence à se faire sentir et l'humidité le transit. Il regagne sa voiture et démarre le chauffage. Après plus d'une heure, il n'en peut plus d'attendre. Son agressivité augmente et il devient impatient. Il quitte finalement les lieux et retourne à son point de départ, le stationnement du complexe Les Laurentides. Il avance lentement vers la porte du garage. Il n'a pas à patienter longtemps. La grande porte s'ouvre devant une grosse Oldsmobile noire aux vitres teintées. Il en profite pour pénétrer dans le garage et se dirige vers l'ascenseur. Au septième étage, il se retrouve devant un large corridor. L'éclairage y est assuré par de petites lampes halogènes murales fixées à quelques mètres de distance. Tout y est calme et silence. Le passage est libre jusqu'au 7004, à l'extrémité du long corridor. S'il s'en rapporte à son propre immeuble condo, l'appartement doit faire face au fleuve et à la marina.

Parvenu devant la porte de bois massif, il constate qu'elle ne peut s'ouvrir qu'avec une combinaison électronique. Impossible de la forcer sans risquer de déclencher le système d'alarme tout en laissant des traces évidentes d'effraction. La colère le gagne. Il donne un puissant coup de poing sur la porte et fait demi-tour. Il emprunte l'escalier, préférant se donner le temps de retrouver son calme. Il descend les marches, cherchant à trouver un moyen de pénétrer dans l'appartement. Parvenu au rez-de-chaussée, il s'arrête devant la porte du poste de réception, occupé par une jeune femme. Plusieurs écrans de surveillance sont reliés à des caméras installées un peu partout,

tant dans l'édifice qu'à l'extérieur. La femme ne semble pas intéressée par les écrans, préférant lire sa revue. Il l'observe quelques instants et décide de poursuivre sa descente vers le garage.

Il connaît ce genre de système d'ouverture. Il sait que les chiffres de la serrure encodée sont certainement conservés en informatique quelque part, sans doute protégé par un code d'accès réservé à quelques membres du personnel. C'est aussi le cas dans son complexe immobilier.

Déçu, il rentre chez lui. Son plan d'abattre Fillion dans son appartement ne peut donc pas fonctionner. Il refuse de l'abattre dans un lieu public et encore moins dans sa voiture. Il ne peut presque plus se servir de sa moto le soir. Le risque de rouler est trop grand et par surcroît, l'empêche de prendre la fuite en toute sécurité. Il n'a plus que deux solutions, le tuer en plein jour à moto ou avec sa voiture, ce qui risquerait d'attirer l'attention.

La police est sur les dents, aucun résultat valable n'est encore ressorti de l'enquête. Des pressions fusent de toutes parts sur les forces de l'ordre. Les motos font constamment l'objet d'interceptions et de fouilles par les patrouilles. Il ne lui reste donc que sa voiture. Cette fois, il refuse d'utiliser des explosifs, car les risques de blesser ou tuer des personnes innocentes sont trop grands. Il retourne la situation dans tous les sens, cherchant un moyen d'accomplir sa mission. Christine! Il se servirait d'elle pour obtenir ce dont il a besoin, mais il devra l'impliquer directement. Non, il ne peut se permettre de lui

faire ce coup, elle ne le mérite pas. De toute manière, elle n'a pas le style pour jouer le rôle d'une amie de Fillion. Ce serait de lui manquer totalement de respect.

Il pourrait le faire en appliquant la même idée, mais pas avec Christine. Une parfaite inconnue fera le travail pour lui, une prostituée qu'il paiera grassement. Comme il doit se rendre souper chez Alex vers vingt heures, il a donc le temps de terminer la mise en scène de son plan.

~

Il est dix-neuf heures passés. Avec le retour du changement d'horaire à l'heure normale, la noirceur est déjà tombée sur la Ville de Québec. Le Justicier roule à bord de sa voiture sur la rue Notre-Dame des Anges et fait une première ronde. Il revient sur ses pas et se stationne à proximité d'un petit restaurant de passes qu'il connaît bien. Quelques minutes plus tard, celle qu'il a choisie s'approche discrètement. Il baisse la vitre de sa portière de droite et attend qu'elle soit à sa hauteur.

– Tu as besoin d'amour mon chéri, s'enquiert la jeune prostituée dans la vingtaine, en s'appuyant contre la portière, entrouvrant le haut de son manteau pour dévoiler ses charmes, une ravissante poitrine.

– Tu montes? demande le Justicier.

La prostituée ouvre la portière. Il remonte aussitôt la vitre teintée et démarre.

– Tu veux te rendre dans l’hôtel du coin ou je te fais ça dans ton char?

– Non, on va ailleurs, je n’aime pas ce coin.

– Tu ne serais pas flic, toé mon hos...

– Ferme ta gueule et attends, j’ai quelque chose à te proposer.

– Laisse moé descendre ou je saute en bas.

– La fermeture de la porte est sous mon contrôle. Reste tranquille, tu ne le regretteras pas.

– Le Justicier s’immobilise sur la rue Prince Edward, à un endroit où il n’y a pas de lampadaire. Les lumières du tableau de bord sont éteintes, afin de dissimuler son visage le plus possible.

– J’ai quelque chose à te proposer. J’ai ici dix billets de 100 \$. Ils sont à toi si tu fais ce que je te demande. Qu’en penses-tu?

– Reste à voir ce que tu vas demander en retour. Dépêche-toi, je perds de l’argent moé.

Il lui explique son plan et lui remet cinq billets, la moitié de la somme promise. Elle les enfouit aussitôt dans sa bourse, non sans rappeler que les autres devront lui être remis à son retour. La prostituée est emballée à l’idée de n’avoir qu’une simple figuration à faire pour dix billets bruns, ce qui équivaut à deux semaines de trottoir. Sur le stationnement du complexe Les Laurentides, la jeune femme descend

et marche vers la grande porte dans un déhanchement digne des plus grands mannequins.

Bouteille de champagne à la main, elle se rend discrètement au comptoir de la sécurité où un homme dans la soixantaine la regarde s'avancer.

– EH! Grand-père, cé quoi le numéro de Tit-Paul Fillion? Y m'a demandé de l'attendre chez lui. Attends, j'ai son papier. Merde où je l'ai fourré cet hos... de papier?

– Mademoiselle, je n'ai reçu aucune instruction pour vous laisser entrer. Alors vous allez sortir par où vous êtes arrivés, sinon je téléphone aux flics.

– Vas-y mon pote, Fillion va te mettre sa main sur la gueule si tu amènes les flics ici. Tu vas me conduire à son appart, sinon je m'assis icitte dans ton beau grand salon pis je l'attends en buvant le champagne qui m'a payé.

– Bon, ça va, venez avec moi, je vais vous accompagner, dit finalement le gardien qui refuse de voir cette femme occuper son lobby. Il pianote sur le clavier de l'ordinateur et trouve ce qu'il cherche, le code d'accès du 7004.

Sans attendre, il demande l'ascenseur et passe devant la prostituée qui ne cesse de le narguer du regard, tout en lui découvrant une partie de ses formes.

– Tu pourrais être poli, vieux crisse... Tu connais pas la galanterie avec les femmes? dit-elle lorsqu'il la devance dans l'ascenseur.

Le gardien ne répond pas et appuie sur le bouton du septième étage. Une fois sur place, sa visiteuse le suit de près et l'observe attentivement lorsqu'il compose le code qu'il ne réussit pas à dissimuler à cause du faible éclairage. Il laisse passer la femme et referme derrière elle. Quelques minutes plus tard, la prostituée quitte l'appartement et prend l'escalier de service pour descendre au sous-sol. Elle marche rapidement vers la porte du garage et apparaît à l'extérieur en courant vers la voiture du Justicier. Elle veut récupérer rapidement les cinq derniers billets et...

– Tu sais que je peux me faire tuer par Fillion pour avoir fait ça? Ça vaut pas mal plus que ce que tu m'offres, non?

– Ne joue surtout pas à ça avec moi, sinon tu pourrais bien le regretter et te retrouver à nager dans le fleuve plus vite que tu ne crois. J'ai joué *fair-play* avec toi, fais de même avec moi. Tiens, voilà tes cinq billets. Si tu dis un mot de cette affaire à qui que ce soit, je te retrouverai et cette fois, tu passeras l'hiver sous les glaces, dit Jean en sortant son revolver. Pour ce qui est de Fillion, te casse pas la tête, il ne te retrouvera pas, t'auras qu'à lire les journaux. On ne trahit pas l'organisation comme il l'a fait sans payer la facture en bout de ligne. Ça vaut pour toi aussi.

Ils arrivent sur la rue Notre-Dame des Anges. Le Justicier observe discrètement la jeune prostituée devenue très nerveuse, croyant sans

doute qu'elle avait affaire avec la pègre ou une grosse organisation criminelle. Avant qu'elle ne le quitte, il balade le 38 spécial sous son nez, histoire de lui rappeler qu'elle doit tout oublier de cette rencontre.

– T'en fais pas, je ne parlerai à personne de tout ça. Crois-moi! C'était une blague tantôt. Je voulais juste te tirer la pipe.

– Tire pas trop fort, tu pourrais bien t'étouffer avec, lance le Justicier avant qu'elle ne referme la porte.

Il lui reste encore du temps pour aller passer la voiture au nettoyage intérieur et extérieur afin d'effacer le parfum bon marché de la prostituée. Il est neuf heures piles lorsqu'il sonne à la porte d'Alex qui s'empresse de lui ouvrir. Ils prennent un apéritif en attendant que le souper soit prêt. Ils sont assis à même le sol tout près du foyer, heureux malgré le nuage sombre qui flotte au-dessus de leurs têtes. Jean ne se doute pas que quelque chose tracasse sa compagne. Il essaie de savoir, mais elle ne semble pas vouloir dire quoi que ce soit. Elle change constamment de sujet. Ils prennent le souper et font l'amour avant de savourer le dessert.

Jean, je suis heureuse, tu sais. Oui très heureuse!

– Pourtant, quelque chose ne va pas, pourquoi ne pas me raconter?

– Ce n'est rien, juste un peu de cafards. Je pense que tout cela peut s'arrêter à tout moment. Que ce bonheur aura une fin, mais pas celle

que je souhaiterais. N'y pensons plus tu veux bien, j'ai un excellent dessert pour toi, tu vas adorer. Reste là, je reviens.

Quelques minutes plus tard, s'étant adossés au divan, ils mangent en riant, heureux d'être ensemble et de partager ce bonheur, ces moments privilégiés. Alors que le feu de foyer diminue, ils passent à la chambre à coucher et se donnent encore une fois entièrement l'un à l'autre.



Le soleil est déjà haut dans le ciel lorsqu'Alex se réveille. Jean dort encore et elle le regarde : « *Jean, qu'est-ce que je dois faire? Dis-moi si je dois t'avouer que j'attends un enfant de toi? Je ne sais plus mon chéri, je ne sais plus.* » Comme s'il avait entendu sa prière, il ouvre les yeux et l'attire vers lui en caressant ses cheveux.

– Tu sais ma chérie, je dois t'avouer quelque chose.

Comme elle veut répondre, il place un doigt sur ses lèvres.

– Chutttt... Ne parle pas, sinon je n'aurai pas le courage de tout te dire. Je crois que la maladie me ronge rapidement. Je sens que je n'ai plus autant de force. J'ai perdu passablement de poids, tu as dû t'en rendre compte. Regarde les petites bosses sur mon bras et partout sur mon corps. J'ai parlé à mon copain, le médecin. Lui aussi est d'accord pour dire que la fin approche rapidement. La souffrance physique et morale va bientôt devenir insupportable. Mes médicaments ne font

presque plus d'effets. J'ai peur de ce qui s'en vient. Pas pour moi, mais pour toi. Je ne voudrais pas te laisser seule, mais je n'ai pas le choix. C'est terrible, tu sais, de connaître le bonheur et de devoir partir, laisser derrière soi l'être que l'on aime plus que tout au monde. C'est horrible. Parfois, je me hais de te faire autant de mal et je me demande si je ne devrais pas cesser de te voir, mais je n'en ai pas le courage.

Alex se lève, le regarde droit dans les yeux, elle pleure.

– Non! Ne dis pas de pareilles choses Jean. Laisse-moi au moins le bonheur d'être avec toi malgré le peu de temps qu'il te reste. Je t'aime tellement, ne me fais pas ça Jean, je ne le supporterais pas. Tu n'as pas le droit de décider pour moi, tu n'as pas le droit.

– Ce n'est pas une question de droit. Je ne veux pas te voir souffrir et je ne veux pas que tu me voies souffrir.

– C'est mon choix. J'y ferai face comme je dois et comme je veux le faire. Tu ne peux pas m'en empêcher. J'ai accepté de t'aimer comme tu es et avec ce que tu as. Je l'ai accepté et j'en supporterai les conséquences lorsque le temps sera venu pour toi de partir. Je ne pourrais pas concevoir que tu souffres seul dans ton appartement, loin de moi, loin de nous...

– Que veux-tu dire par loin de nous? Tu as dit loin de nous, pourquoi?

– Je suis enceinte, Jean. J'attends un enfant.

Jean se lève d'un geste brusque et marche vers la fenêtre. Alex le suit aussitôt et se colle contre lui.

– Pourquoi tu as fait ça? Je ne serai plus là pour...

– Jean, je voulais un enfant de toi. Je veux qu'il me reste quelque chose après ta mort. Est-ce mal de vouloir un enfant de l'homme que l'on aime de tout son cœur? Je t'en prie Jean, ne te fâche pas.

– Tu aurais dû m'en parler, me demander mon avis. Que va-t-il se passer avec cet enfant qui n'aura pas de père? Qui ne connaîtra jamais son père...

– Il ne te verra pas, mais il te connaîtra comme si tu étais avec nous. Je lui dirai comment j'ai aimé son père et que j'aime encore son père malgré qu'il ne soit plus avec nous. Jean, j'ai tout ce qu'il faut pour lui donner le bonheur et l'élever convenablement, sans qu'il ne manque de quoi que soit.

– Sauf qu'il n'aura jamais de père. Je ne veux pas que cet enfant porte mon nom, je ne veux pas, tu m'entends? C'est hors de question, crie Jean, rouge de colère.

– Jean, tu n'as pas le droit de me parler comme tu le fais. Cet enfant a le droit de porter ton nom, il est de toi, de ton sang, de ta chair, de notre amour, de ton amour.

– Tu aurais dû me prévenir avant de prendre cette décision.

– Tu me fais terriblement mal, Jean. Pourquoi cette colère, je ne comprends pas?

Sans ajouter un mot, il enfle rapidement ses vêtements et quitte l'appartement, refusant d'écouter plus longtemps les supplications d'Alex. Il la laisse derrière lui, pleurant à chaudes larmes, à genoux à même le sol, assise sur ses talons et le visage entre les mains.

Il monte dans sa voiture et démarre rapidement dans un crissement de pneus. Il roule dans la ville, incapable de s'arrêter, refusant d'accepter ce qu'il vient d'apprendre, un enfant qui portera son nom.

Jamais il n'aurait pensé se retrouver dans pareille situation et rien ne laissait prévoir que cela se produirait. « *Comment a-t-elle pu croire que j'accepterais qu'elle ait un enfant?* ». Finalement, il décide de rentrer chez lui. Il est trop déstabilisé pour conduire prudemment sa voiture. Le visage de son ex-secrétaire, tel qu'il l'avait vu sur les photographies, lui revient à l'esprit. Son estomac se serre. Il refuse de la comparer à Alex. Il n'aimait pas Joanne alors qu'il aime Alex. Pourtant, toutes les deux ont un point en commun, un enfant de lui. Il doit convaincre Alex de se faire avorter, mais il sait que jamais elle n'acceptera de se plier à cette demande. Que faire?

Arrivé chez lui, il se verse un verre de cognac et laisse la bouteille ouverte près de lui. Il prend place sur son fauteuil et écoute de la musique. Tout se bouscule dans sa tête et pire encore, dans son cœur. Il doit lutter contre l'amour qu'il ressent pour Alex. Il ne peut accepter d'être le père d'un enfant, lui un criminel en sursis. Comment cet enfant pourra-t-il être fier de son père? Car un jour, c'est-ce qui va arriver, il en est conscient.

Comment pourra-t-il entendre que son père, le Justicier était en fait un criminel? Quelle colère, quelle déception, quelle douleur, quelle horreur va déclencher cette nouvelle? Alex et Hengy comment vont-elles prendre cette nouvelle? Vont-elles le renier, le maudire à jamais? Qu'advient-il de son enfant? Non... Non, Non!

Il doit tout oublier, ne plus y penser. Comment Alex a-t-elle pu le trahir à ce point? Comment avait-elle pu lui faire ça? Il avait pourtant confiance en elle, pourquoi?

La bouteille vide roule sur le plancher, son verre à demi vide s'est brisé en tombant sur le sol. Le cœur rempli de chagrin et de peine, de reproches, mais aussi d'amour, il éclate en sanglots. Des larmes de colère, de déception, de culpabilité, de regrets, il l'ignore. Jean Poiré est maintenant confronté à Jean Poiré le Justicier. Que fera-t-il du Justicier?

Partie quatorze

Son réveil est brutal. Un soleil arrogant envahit sa chambre. Jean est allongé sur son lit, tout habillé. Il n'a pas le souvenir d'être arrivé là. Il ouvre un œil sur le cadran qui marque presque onze heures. Il se lève. La tête lui tourne, il a le cœur sur le bord des lèvres. Il marche péniblement vers la salle de bain et passe sous la douche froide, qu'il réchauffe graduellement. Une douleur épouvantable lui travaille les entrailles. Il s'appuie contre le mur. Ses jambes tremblent sous lui, il a peine à se tenir debout. Il s'accroche au rideau de la douche qui ne supporte pas son poids, il s'écrase sur le sol, inconscient.

Lorsqu'il revient à lui, il ne sait pas depuis combien de temps il est demeuré là. Il est complètement perdu. Il a peine à ramasser ses idées. Il se relève pénible en s'accrochant à l'évier. Une trace de sang séché sur son visage et une large coupure au coin du front lui font rapidement comprendre ce qui s'est passé. Il nettoie la plaie qui ne semble pas aussi grave qu'il ne croyait à première vue. La coupure ne nécessitera pas de soins médicaux. Il la couvre d'un pansement. Il en

sera quitte pour une bonne bosse et une cicatrice de plus. Cela a-t-il vraiment de l'importance? Après avoir nettoyé péniblement le plancher de la salle de bain, il se rend à la cuisine, enveloppé dans sa robe de chambre et prépare un café. Il regarde le fleuve et une vapeur monte de l'eau ce qui annonce l'approche de l'hiver. Il prend son café et passe au salon où il retrouve sur le plancher, la bouteille vide. Il nettoie son dégât en cherchant à se rappeler ce qui avait bien pu se passer.

« Qu'est-ce que j'ai fait bon sang? Alex, pourquoi avoir agi de la sorte? Que va-t-il m'arriver? Que va-t-il nous arriver? C'est incroyable, c'est insupportable d'être dans une pareille situation. Je dois agir, je ne peux pas rester là à me plaindre et ne rien faire, ce n'est pas moi. Il faut que je fasse quelque chose pour Alex et mon... enfant. Allez salaud, reprend-toi et agis comme un homme. »

Jean se lève et avale une double portion de médicaments. Il s'habille et récupère son arme munie d'un silencieux. Il a un dernier travail à faire avant de quitter cette terre. Après, ce sera terminé pour toujours. Le Justicier disparaîtra à jamais, emportant avec lui son secret.

Une fois dehors, il marche comme s'il se promenait et il s'approche nonchalamment du complexe Le Laurentides. Il avance en feignant regardé le bâtiment. Il a froid et l'humidité le glace. Il salue au passage l'agent de sécurité qui est devant la porte intérieure, bras derrière le dos. Une fois atteint le côté du complexe, il arrive à l'entrée du garage. Au même moment, la grande porte s'ouvre pour

laisser passer une petite voiture japonaise conduite par une vieille dame qu'il salue gentiment. Elle lui sourit.

Avant que la porte n'ait le temps de se refermer totalement, il entre et s'appuie contre un des piliers de ciment. Ce simple effort l'oblige à reprendre son souffle, il doit récupérer. Il marche lentement, regardant les voitures stationnées devant leur numéro respectif. À la hauteur du 7004, la Cadillac est là alors que la Corvette qui aurait dû être sur le 7004-1 est absente. Sans plus attendre, il se rend à l'escalier et commence à monter les étages, s'arrêtant à plusieurs reprises pour se reposer. Est-ce l'effet du cognac ou une autre manifestation de la maladie? Il ouvre finalement la porte de métal qui donne accès au septième étage et pénètre dans le grand corridor jusqu'au 7004. Devant la porte, il compose le 4657 qui laisse aussitôt entendre un léger déclic. Dès l'ouverture de la porte, une voix lui parvient.

– C'est toi ma chérie? s'informe la voix de l'homme.

Le Justicier referme la porte derrière lui. Il avance prudemment, l'arme à la main alors que Fillion se retrouve devant lui, une bière à la main. Il s'immobilise surpris, mais aussitôt un sourire de défi illumine son visage.

– Tiens, en voilà une surprise. J'espère que tu es conscient de ce que tu risques en pénétrant chez moi? Tu sais que je peux te tuer, la légitime défense, ça existe ça, mon vieux.

– Tu vas déposer ta bouteille tout doucement sur la table près de toi et pas un faux mouvement ou tu mourras plus rapidement que prévu.

– Si je comprends bien, tu es là pour me régler mon compte. Alors, vas-y, finissons-en une fois pour toutes.

– Non, auparavant, tu vas faire quelque chose pour moi. Voilà de quoi écrire. Tu vas t’asseoir gentiment et me raconter sur papier ce que je veux.

– Si je refuse, lance Fillion en riant.

Au même moment une balle atteint l’homme à la jambe droite, au niveau de la cuisse. Il porte la main à sa blessure et grimace.

– Tu vois, tu pourrais souffrir atrocement si tu ne fais pas ce que j’attends de toi. Assis et écrit, ordonne le Justicier.

– Tu ne perds rien pour attendre, espèce de fumier, tu vas voir de quel bois je me chauffe. Pour l’instant, c’est toi qui as le gun, mais ça pourrait changer.

– Laisse faire tes commentaires, moi aussi je suis un professionnel. Alors tu fais ce que je te dis. Tu vas écrire les endroits où tu as commis les derniers vols à main armée, où est passé l’argent et qui étaient tes complices? C’est simple, non?

– Tu es complètement fou, complètement débile.

– Ça, je peux te l’assurer. Écris, car ma patience a des limites. Ne les dépasse pas.

Paul Fillion prend le crayon et commence à écrire pendant que l'homme armé le surveille et lit au fur et à mesure. Jusqu'à maintenant, il s'exécute même si sa main tremble.

Au moment où le Justicier s'y attend le moins, Fillion allonge le bras et frappe de plein fouet l'estomac de son agresseur. Le Justicier recule, déstabilisé, en échappant son arme sur le sol. Fillion bondit rapidement et fonce sur le Justicier qui le reçoit brutalement, en lui assénant un violent coup de poing au visage. Il s'écroule au sol en se plaignant de douleur. Le Justicier ramasse son arme qui est hors de portée de Fillion. Au passage, il porte un violent coup de pied sur la blessure de sa victime qui hurle de plus belle.

– Maintenant que tu as fait ton petit numéro, reprends ta place et poursuis ton histoire, sinon tu vas mourir dans d'incroyables souffrances. Écrire, c'est ta seule chance de survivre.

– Espèce de pourriture, lance Fillion qui s'agrippe à la chaise pour se relever. Il reprend son crayon en grimaçant, sous la surveillance de son agresseur inconnu.

Après quelques minutes, Fillion repousse la feuille et le crayon.

– Voilà, c'est fait. Qu'est-ce qu'on fait maintenant?

Le Justicier s'approche prudemment, prend la feuille qu'il lit rapidement, gardant son arme pointée sur la tête de Fillion. Il est satisfait du résultat.

– Maintenant, tu vas te lever et mourir comme un homme.

- Non, tu ne feras pas ça. J’ai une proposition à te faire.
- Je n’accepterai rien d’une ordure comme toi.
- Mais qui es-tu? demande Fillion qui sent la mort se rapprocher de lui.
- Je suis le Justicier, celui qui va finalement te donner la sentence que tu mérites.
- Alors, c’est toi le salaud que la police recherche depuis des semaines. Tu te prends pour qui pour agir comme ça?
- Je me prends pour qui je suis, un justicier qui ne se fait pas acheter et que tu ne pourras pas acheter.

Au même moment, une balle sort du revolver et frappe Fillion droit au cœur. Il s’écroule sur le sol, projeté vers l’arrière par le choc. Satisfait, le Justicier place les feuilles écrites par Fillion bien au centre de la table et ajoute en lettres carrées : « LE JUSTICIER A FRAPPÉ POUR LA DERNIÈRE FOIS. IL A FAIT CE QUE CERTAINS JUGES REFUSENT DE FAIRE, PRENDRE LEURS RESPONSABILITÉS. »

Jean sort de l’appartement avec prudence, prenant soin de refermer la porte derrière lui. Il refait son chemin en sens inverse, pour se retrouver au garage sans n’avoir rencontré personne. Après quelques instants, il est dehors et se rend immédiatement chez lui. Il s’empresse de nettoyer son arme et la range à l’endroit habituel. Il prend le téléphone fait le numéro qui empêche de voir l’identification de l’appelant et compose le numéro de la sécurité du complexe

voisin. Il informe la femme qu'elle trouvera le cadavre d'un homme au 7004. Il raccroche aussitôt.

Sa décision est prise, son travail est terminé. Il change de vêtements et décide de passer au quartier général afin de rendre visite à son vieux copain John Vernon. Lorsqu'il entre dans le bâtiment, le policier de faction le salue et ils se donnent la main. Après avoir signé le registre d'entrée, il monte directement au bureau qu'il occupait avant son départ. Vernon reste figé en le voyant entrer.

– Je ne suis pas encore mort, tu peux me dire bonjour.

– Jean, je suis si heureux de te voir. Je me demandais ce qui arrivait avec toi.

– Comme tu vois, je vais bien dans les circonstances que tu connais.

– Tu tombes vraiment mal, j'ai un boulot de fou. Le gars, ce Justicier de mes deux, il a encore frappé et cette fois, pas très loin de chez toi,

– Ne me fais pas rire.

– Je suis sérieux, juste le bloc à côté de toi. Tu connais Paul Fillion?

– J'espère qu'il est bien mort, cet enfant de salaud.

– Pour ça oui. Une balle en plein cœur. Je dois te laisser, il faut que j'aille sur les lieux.

– Quand tu auras terminé, passe chez moi prendre un verre.

– Pourquoi pas, ce sera un plaisir. On pourra parler.

Jean quitte le bureau de son copain et retourne à sa voiture. En marchant dans le stationnement, le visage d'Alex surgit dans sa tête. Il hésite quelques secondes avant d'ouvrir sa portière, puis poursuit son geste et quitte le stationnement. Tout au long du trajet qui le conduit chez lui, il ne peut chasser le visage de celle qu'il aime, elle le hante. Il n'aurait pas dû agir comme il l'a fait.

Le téléphone sonne...

– Oui j'écoute...

– Jean, c'est moi Hengy.

– Comment vas-tu?

– Je vais bien, mais toi quelque chose ne va pas.

– Pourquoi dis-tu ça?

– Alex vient de partir d'ici. Elle est bouleversée. Viens me voir, nous allons en parler.

– Non petite sœur, ça se passe entre Alex et moi. Ce n'est pas une question à trois, mais à deux. Tu es gentille de te préoccuper de nous, mais tu en as assez sans prendre nos problèmes sur tes épaules. Laisse-moi régler ça avec elle. Je vais lui parler, c'est promis. Es-tu contente maintenant?

– Jean, tu dois accepter cet enfant, il est de toi. Tu n'as pas le droit de le refuser, on ne refuse pas un don de Dieu.

– Hengy, s’il te plaît, laisse-moi régler ça avec Alex. Tu ne seras pas déçue, crois-moi.

– Passe quand même me voir, nous avons à parler tous les deux.

– D’accord, je passerai.

Jean raccroche l’appareil. Hengy a raison, il ne peut pas refuser de reconnaître cet enfant. Pourtant, avant de faire quoi que ce soit, il doit parler à John. Il doit savoir.

Ce n’est que deux heures plus tard que le policier sonne à la porte.

– Excuse-moi Jean, mais le travail...

– Ne t’excuse pas, je comprends.

– Je ne sais vraiment pas où donner de la tête. Je ne comprends pas, cet homme est invisible. Comment peut-il nous narguer à ce point?

– Cesse de te tracasser avec ça et prend un verre.

– Tu ne m’accompagnes pas? demande John en voyant son ami avec une tasse de café.

– Non, mon état de santé ne me le permet plus. Parle-moi de cette affaire?

– Il n’y a rien à dire. On ne trouve rien, pas une seule information, pas une seule preuve importante, que du vent. Toi, qu’en penses-tu?

– Je pense que vous avez affaire à un gars complètement décroché de la réalité.

- C’est ce que je me disais. J’espère seulement que ce qu’il a écrit est vrai.
- Que veux-tu dire?
- Tu ne le croiras pas. Il a fait signer des aveux à Fillion et il a ajouté que c’était sa dernière sortie. Complètement fou, je ne peux pas dire autrement.
- Vous n’allez tout de même pas classer le dossier?
- Tu penses, jamais ce dossier ne sera fermé tant que je ne l’aurai pas entre les mains. Si tu savais toutes les pressions qui nous tombent sur la tête, tu ne regretterais pas ta retraite. Excuse-moi, je n’ai pas réfléchi à ce que je viens de dire.
- Ce n’est rien.
- Comment va ta santé?
- Les choses ne s’arrangent pas. Au contraire, la maladie fait son œuvre beaucoup plus rapidement que prévu. Je ne sais pas à quoi m’attendre.
- Et ta copine, vous filez encore le parfait bonheur?
- Pas vraiment pour le moment, mais tout va s’arranger.
- Il n’y a rien de facile dans la vie d’aujourd’hui mon vieux. Il faut savoir plier et accepter les choses si on veut être le moins malheureux.
- Tu as sans doute raison.

– Bon, je te laisse, nous nous reverrons dans quelque temps. Si toutefois tu avais besoin de moi, tu sais que tu peux toujours compter sur mon amitié.

– Merci de ta visite, j’apprécie vraiment. Salut mon vieux frère!

Jean se retrouve seul, certain que rien n’indique à la police qu’il est l’auteur des meurtres en série. Il doit maintenant se départir de son arme. Elle constitue une preuve directe de ses crimes. Comme bon nombre de criminels, il n’y a qu’un seul endroit pour le faire, le fleuve.

Il récupère le coffret de l’arme et allume le foyer. Une dizaine de minutes plus tard, le feu est suffisamment fort pour consumer le boîtier qu’il place en plein centre des flammes. Construit de bois et de velours, il s’enflamme rapidement. Seules les petites pentures de métal survivront, il les récupèrera plus tard. Maintenant, au tour de l’arme. Il l’emballe dans un sac en papier et la place dans la poche de son manteau.

Rapidement, il roule à bord de sa voiture en direction du pont Pierre Laporte. Arrivé tout près, alors que la circulation est calme, il ralentit et s’engage sur le trottoir tout à côté de l’entrée du pont. Il descend et ouvre le capot du moteur. Il sait qu’il n’a que quelques minutes pour agir avant l’arrivée d’une dépanneuse ou d’un policier, le pont étant sous surveillance constante par le système de caméras du ministère des Transports. Il s’avance sur le trottoir en direction sud. Rendu au centre du pont, il s’appuie au parapet comme s’il voulait observer la

beauté du fleuve. Après avoir laissé passer un flot de circulation, il vérifie que personne n'est à sa hauteur. Il lance l'arme en s'assurant qu'elle a bien atteint l'eau. Elle s'y engouffre et disparaît rapidement à jamais. Il sait que le fond du fleuve est couvert d'une épaisse couche de vase, rendant presque impossible la récupération.

Il marche vers sa voiture alors que déjà, une auto-patrouille de la SQ arrive à sa hauteur à quelques mètres de lui. Il marche plus rapidement et atteint sa voiture avant que le policier ne puisse descendre. Il regarde sous le capot, ouvre sa portière et enfile la clé dans l'ignition. Le moteur démarre du premier coup.

– Vous avez des ennuis, monsieur? s'enquiert le policier.

– Je ne comprends rien, le moteur s'est emballé puis s'est complètement arrêté, le temps que je puisse monter à cet endroit. Heureusement, sinon je bloquais la circulation.

– Tout semble fonctionner maintenant, reprend le policier.

– C'est à n'y rien comprendre à cette saleté de mécanique. Je vous remercie d'avoir pris la peine de vous arrêter pour me protéger.

– Avant de partir, vous allez me donner les papiers de la voiture et votre permis de conduire, pour une vérification. Je dois noter ces informations pour le ministère.

– C'est vous le patron, ajoute Jean en remettant ses documents.

– Je vois que vous étiez policier, dit l'agent en le regardant.

– J’ai pris ma retraite il y a quelques semaines à peine. J’étais capitaine à la SMQ.

– Vous n’êtes pas un peu jeune pour une retraite, souligne le policier qui a sensiblement le même âge.

– Je n’ai pas la même chance que vous. Ma santé me joue un sale tour.

– Je vois. Passez une belle fin de journée et faites réparer votre voiture.

– Merci de votre attention et bonne fin de journée à vous.

Le policier place sa voiture de manière à protéger Jean, afin qu’il reprenne la circulation en sécurité. Une fois sur la route, il roule rapidement vers la route 20 et prend aussitôt la première sortie. Il s’engage à droite et reprend la direction du pont pour revenir sur la Rive-Nord. Seul le hasard pourrait permettre de retrouver son arme, bien enfouie au fond du fleuve. Maintenant, c’est au tour de la moto, chose facile une fois qu’il aura remis toutes les pièces en place. Il rentre chez lui et se rend au garage débuté le travail.

Après plus de trois heures d’ouvrage, l’apparence du bolide a complètement changé, pour la seconde fois en quelques semaines. Seul le noir mat demeure. Il sort la moto du garage et l’installe sur une petite remorque louée. À peine trente minutes plus tard, il arrive au garage LG, dépositaire Honda. Après quelques discussions avec le responsable du service, il est décidé qu’ils repeindront la moto dès le lendemain. Deux jours plus tard, tout sera prêt.

– Ne vous en faites pas capitaine, elle sera comme une neuve.

Jean regagne son domicile et repasse par le garage. Il ramasse les cannettes de peinture, ruban gommé et autres objets ainsi que ses vêtements de cuir. Il place le tout dans un large sac à déchets qu'il va déposer dans un conteneur du complexe. Il sait que dès le lendemain matin, le tout sera vidé. Il ne reste plus qu'à récupérer sur son notaire les lettres qui dénoncent son implication comme Justicier et le tour sera joué. Quand tous ces éléments seront disparus, il pourra parler à Alex et lui expliquer sa violente et négative réaction envers elle. Il ne peut plus la voir malheureuse. Jamais il n'aurait dû se comporter de la sorte avec elle. Si quelqu'un ne méritait pas sa colère et ses reproches, c'est elle. Après tout, si la chance l'accompagne, peut-être pourra-t-il voir l'enfant avant de partir.

Partie quinze

Deux jours se sont écoulés depuis qu'il a décidé d'effacer toutes les preuves des crimes qu'il a commis. Il a pu admirer le travail effectué par le concessionnaire sur sa moto qu'il a mis en vente malgré le fait que la saison soit presque terminée. Il a récupéré la lettre écrite pour Hengy, celle destinée à John Vernon et la troisième aux médias. L'arme se trouve au fond du fleuve, mais il reste encore la dynamite et les détonateurs. Considérant leur grand danger, il refuse de les abandonner, au risque qu'ils tombent entre les mains d'enfants ou de criminels qui pourraient un jour les retrouver.

Un sourire illumine son visage, la solution vient de surgir. Il est trois heures de l'après-midi lorsqu'il s'arrête dans une cabine téléphonique de la rue Saint-Vallier Est.

– Section des explosifs, répond une secrétaire.

Une voix, visiblement modifiée, raconte une histoire concernant des explosifs en décrivant l'endroit où ils se trouvent. Avant que la jeune fille ait eu le temps de poser une question, il coupe la communication.

Jean est assis dans sa voiture au coin des rues Bigaouette et Saint-Vallier. Il n'a pas longtemps à attendre, les sirènes se font déjà entendre au loin. Un camion du service des explosifs de la police arrive en trombe. Suivis par plusieurs autres véhicules de police. Ils se dirigent rapidement vers le conteneur à déchets, alors que de nombreux policiers en uniforme isolent le secteur. De l'endroit où il se trouve, il peut se rendre compte du remue-ménage qu'a provoqué son appel. Le sac vert contenant les explosifs est prudemment mis dans une boule en plomb renforcé d'acier, servant à restreindre les dégâts en cas d'explosion. Les services de l'identité judiciaire commencent leur travail et examinent attentivement les lieux, cherchant le moindre indice qui pourrait les conduire à celui qui a déposé le paquet suspect.

John a les mains dans les poches, attendant les résultats préliminaires. Il se promène nerveusement et regagne finalement sa voiture après avoir discuté avec le responsable de l'équipe de travail. Les voitures de police quittent rapidement les lieux, rouvrant le secteur. La circulation reprend son cours alors que seul l'environnement du conteneur est encore protégé.

Jean quitte lui aussi les lieux. Il n'y a plus de risque et sa conscience est en paix. Son travail est maintenant terminé. Le Justicier est mort. Il sait très bien que les experts en explosifs vont faire le lien avec le vol à la carrière, ce qui fermera une partie du dossier, soulageant du

même coup les autorités politiques qui ont horreur de voir des explosifs se promener librement dans la nature.

Il se dirige vers Val Bélair et s'arrête en cours de route pour acheter des fleurs à Alex, avec qui il veut avoir une conversation. Il ne sait pas encore comment lui dire tout ça, mais il doit le faire. Il refuse de la laisser malheureuse. La situation a assez duré et maintenant qu'il sera père, il a des responsabilités auxquelles il doit faire face. Il est contraint de le reconnaître pour le bien de celle qu'il aime, mais aussi pour lui-même. Il sonne à la porte du loft. Son rythme cardiaque a considérablement augmenté. Il est nerveux, comme jamais il ne l'a été. Pas une situation dans sa vie d'homme n'a eu autant d'influence sur lui. Il se sent si petit et faible. Une seule chose pour lui maintenant. Elle doit lui pardonner. Personne ne répond, il sait qu'elle est là. Elle le voit, l'observe, hésite. Quelqu'un arrive derrière lui dans le petit hall de l'entrée. Il pose le doigt sur le bouton de l'interphone et dit à Alex de laisser-faire, quelqu'un lui ouvre la porte. L'homme, tout à côté de lui, insère sa clé et ouvre la porte. Jean le remercie avec un sourire et tous deux entrent. Il se dirige aussitôt vers l'appartement d'Alex. Cette fois, elle devra lui ouvrir. Il frappe dans la porte et attend. Il sait qu'elle est tout près, inaccessible, mais la porte ne s'ouvre pas. Alex est une femme de caractère en plus d'être rancunière. Elle ne baissera pas les bras aussi facilement.

– Alex, je t'en prie, je dois te parler, ouvre-moi.

Personne ne répond, c'est le silence total. Déçu, il fait demi-tour, mais ne se compte pas pour battu. Il cherche l'appartement du concierge qu'il localise rapidement.

– Bonjour madame, dit-il à la femme qui ouvre.

– Je peux vous aider?

– Une amie au 214 est peut-être malade. Je sais qu'elle est chez elle et j'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose de grave. Elle est dans une mauvaise passe et je suis inquiet. Je devais la retrouver il y a vingt minutes, mais elle ne répond pas. Pourriez-vous venir vérifier, car je crains le pire?

Prise de panique, la concierge prend ses clés et sans poser d'autres questions, précède l'étranger. Jean est content de lui, son subterfuge a fonctionné. La femme dans tous ses états coure presque devant lui. Elle a même de la difficulté à se servir de sa clé. Jean lui offre de le faire pour elle, ce qu'elle accepte. Il ouvre.

– Attendez-moi ici, je vérifie, dit-il d'un air convaincant.

Dès qu'il entre...

– Jean Poiré, tu n'avais pas le droit.

Il ne la laisse pas terminer sa phrase et se tourne vers la concierge.

– Merci madame, je pense que tout va bien aller, elle est juste un peu... Il lui mime un geste, comme si elle avait trop bu.

La concierge laisse échapper un soupir de soulagement et quitte les lieux.

– Tu n’as pas osé faire ça? Tu as osé lui dire que j’étais saoule, espèce de salaud. Sors d’ici! Tu n’as plus rien à faire chez moi.

– D’abord, accepte ces fleurs pour ce que je viens de faire. Je devais te parler et tu refusais de me répondre. Alors je n’ai pas eu le choix des moyens. Calme-toi, je t’en prie.

– Jean, tout a été dit lorsque tu as franchi le pas de cette porte. Et surtout, ne te sers pas de l’excuse de ta maladie pour m’attendrir, dit Alex en se retournant, évitant de le regarder dans les yeux.

– Je sais que tu dois m’en vouloir, j’ai agi comme un irresponsable, un goujat, peu importe le qualificatif que tu me donneras, je l’accepte. Ne me refuse pas la possibilité de m’expliquer. Je t’aime Alex, je t’aime, tu entends?

Elle lui tourne le dos et Jean ne bouge pas. Ses fleurs encore entre les mains, il se sent impuissant et brisé par la douleur. Il est si près d’elle et si loin à la fois, inaccessible et intransigeante.

– Alex, je ne peux pas te forcer à me parler, pire encore, à me pardonner. Je suis profondément désolé pour ce malentendu entre nous qui brise ce que nous avons de plus beau à partager. Je ne sais pas quoi dire ou faire pour te faire changer d’idée. Je sais que je t’ai blessée, je m’en veux terriblement. Pardonne-moi.

Jean laisse tomber les fleurs sur le sol et ouvre la porte. Il a de la difficulté à retenir ses larmes, mais il résiste. Il referme lentement la porte derrière lui comme s'il quittait la vie. La poitrine lui fait mal, terriblement mal. Il marche tête basse vers l'ascenseur. Tout devient noir en lui et autour de lui, ses jambes lui échappent, il s'écroule dans un bruit sourd.

Un copropriétaire qui a entendu le bruit ouvre sa porte timidement. L'homme aperçoit l'étranger allongé sur le sol, le visage blanc comme cire. Il compose le 911 sans tarder et demande de l'aide. Muni de son téléphone portatif, il s'agenouille près de l'homme toujours inconscient et transmet les renseignements à la préposée du 911. Il se contente de rester près de lui, attendant qu'arrive le secours.

Du fond du couloir derrière lui, un cri de détresse retentit soudainement.

– Jean... crie Alex presque hystérique. Elle coure vers lui. Elle se jette sur le sol et soulève la tête de son amoureux, il est encore inconscient. Jean... réponds-moi mon chéri. Non... mon chéri, tu ne peux pas me quitter, pas tout de suite.

– Madame, il ne vous entend pas, dit l'homme qui n'y comprend rien. Ne le bougez surtout pas, il pourrait y avoir des complications. J'ai demandé du secours, ils ne devraient pas tarder.

– Aidez-moi à le transporter chez moi, aidez-moi, s'il vous plaît...

– Il ne faut pas le bouger madame, soyez raisonnable. Les secours ne vont pas tarder.

– Je sais ce qu’il a, je connais son état.

– Je ne sais pas si...

Avant que l’homme ait terminé sa phrase, deux ambulanciers arrivent en courant, poussant devant eux une civière. On lui installe rapidement un respirateur et quelques plus tard, Jean ouvre les yeux. Alex est appuyée contre le mur près de lui. Elle pleure.

– Que s’est-il passé, monsieur? demande l’un des ambulanciers.

– Juste un petit malaise, seulement un malaise, répond Jean en essayant de se relever.

– Ne bouger pas, nous allons vous conduire à l’hôpital.

– Je ne veux pas aller à l’hôpital, je vais mieux, dit-il, réussissant à se relever à moitié. Je suis tombé il y a quelques jours et je me suis frappé la tête sur la céramique. Ce n’est rien, ça va passer. Merci de votre aide, je vais beaucoup mieux.

Comme pour confirmer ce qu’il venait de dire, des couleurs apparaissent sur son visage. Alex s’agenouille près de lui et regarde l’ambulancier.

– Je vais m’occuper de lui, c’est mon... mari.

– D’accord, vous allez me signer cette décharge en indiquant l’identité de monsieur et la vôtre. Nous devons nous couvrir.

Pendant qu'Alex complète les papiers, Jean se remet debout et se dirige vers la sortie.

– Toi, tu restes ici, ordonne Alex en lui retenant le bras.

Il marche à ses côtés, ayant presque retrouvé tous ses esprits et ses moyens physiques, suffisamment pour se déplacer seul. Alex l'entraîne avec elle et referme la porte de son appartement sous les regards surpris des trois hommes qui les observent.

Elle le conduit au divan et l'aide à y prendre place. Elle veut le faire allonger, mais il refuse.

– Ce n'est pas de la pitié, Jean. Je t'aime.

Elle l'entoure de ses bras et l'embrasse partout sur le visage.

– Pardonne-moi de ne pas t'avoir donné la chance de t'expliquer. J'avais complètement oublié que tu souffrais autant que moi. Je me suis conduite comme une idiote en ne pensant qu'à moi.

– Ne parle plus, je t'en prie. As-tu quelque chose à boire, j'ai la bouche extrêmement sèche.

– Tu veux un bon brandy? offre Alex, en s'essuyant les yeux du bout des doigts.

– Non, la dernière fois que j'en ai pris, cela ne m'a pas réussi. Il lui montre le coin de son front. Comme cet après-midi, je suis tombé.

– Qu'est-ce que ça veut dire? Tu me fais peur.

– Sans doute que la maladie progresse trop rapidement, je ne sais pas. Ce sont des signes qui ne trompent pas.

– Tu dois voir un médecin, Jean.

– C'est inutile. J'ai déjà parlé avec un de mes amis, celui qui me fournit les médicaments.

– Pourquoi ne pas te faire hospitaliser?

– Ne revenons pas là-dessus. Va plutôt me chercher un verre d'eau, ça fera l'affaire.

– Excuse-moi, j'avais complètement oublié. Je ne sais plus où mettre la tête.

– Je te comprends avec tout ce que je t'ai dit.

Alex ne répond pas. Elle continue vers la cuisine, coule un grand verre d'eau et revient vers lui.

– Tu m'as fait une de ces peurs. Tu m'inquiètes Jean. Qu'est-ce que tu vas faire?

– Je ne sais pas. Pour le moment tout dépend de toi.

– Je ne comprends pas.

– Tu as écouté ce que je t'ai dit tout à l'heure?

– Oublie ça, c'est un mauvais rêve que nous avons traversé. N'en parlons plus. Ce qui compte, c'est que tu sois près de moi, près de nous, dit-elle avec un léger sourire.

Sans parler, Jean pose délicatement la main sur le ventre d'Alex.

– Je ne voulais pas te faire de peine, je ne voulais pas. Je me suis conduit comme un parfait imbécile.

– Je comprends ta réaction. Pas sur le moment, mais j’ai eu du temps pour comprendre, et puis il y a eu Hengy qui m’a beaucoup aidé. Elle m’avait prévenu que tu reviendrais.

– Tu lui as dit que...

– Non, ne t’en fais pas, elle ne sait rien. C’est quelque chose qui t’appartient de lui dire. Pas à moi...

– C’est mieux comme ça. Elle saura bien assez tôt. Elle n’a pas besoin de ça, en plus de tout ce qu’elle a dû traverser ces derniers temps.

– Je sais, pauvre Hengy, quel courage elle a.

– Elle est forte, elle survivra. Ce qui m’inquiète pour le moment, c’est nous deux. Nous trois je veux dire, se reprend Jean en souriant à son tour. J’ai pris toutes les dispositions pour que toi et notre enfant ne manquiez jamais de rien après mon... départ. Tous mes papiers sont en ordre.

– Ne parle pas comme ça, Jean. Tu me fais peur. Les choses vont peut-être s’arranger, on ne sait jamais.

– Alex, les jeux sont faits. J’avais mes raisons pour ne pas me faire soigner et je dois aujourd’hui en payer le prix. Je suis conscient de ce qui m’attend et tu dois l’être aussi. Tu dois être prête quand le jour va arriver. C’est irréversible, sans appel d’aucune sorte.

– Je n’arrive toujours pas à m’y faire. C’est difficile de se dire, mon homme va mourir dans quelques semaines. Se dire qu’il ne verra jamais son enfant. Ce n’est pas facile, pas faci... L’émotion lui coupe la parole.

– Ne pleure pas, je ne peux pas supporter que tu pleures. Tu dois avoir la force de vivre avec cette situation. J’aurai besoin de ta force le moment venu. Je veux seulement te rassurer. Je n’aurai pas été à la hauteur physiquement, mais pour ce qui est du reste tu n’as pas à t’inquiéter pour les années à venir. Toi et cet enfant ne manquerez jamais de rien. Tu dois maintenant te consacrer à l’enfant qui va naître, pas à moi.

Alex est assise près de lui, refoulant sa peine et ses armes.

– Quand je te dis que mes dispositions sont prises, cela inclut ma mort et mes funérailles.

– Qu’est-ce que ça veut dire.

– Ça veut dire que je refuse de souffrir inutilement. Surtout, je refuse de te voir souffrir à cause de moi. Je ne veux pas que tu t’épuises et que tu mettes en danger la vie de l’enfant. J’ai décidé quand et comment je partirai.

– Tu me fais tellement peur quand tu parles comme ça. Explique-moi, je t’en prie.

– Tu sais que la seule issue de la maladie que j’ai, c’est la mort. Seule l’heure de cette mort est imprévue. Avec des médicaments et toutes

sortes de procédés, on pourrait me garder en vie plusieurs semaines, voire des mois, mais je ne veux pas. Quelqu'un m'a offert de m'assister quand je choisirai le moment et j'ai accepté. C'est mon seul souhait et tu n'y changeras rien, les dés sont jetés et je sais que je serai perdant. Ce qui n'était pas prévu, c'est toi et l'enfant. Depuis, j'ai grandement réfléchi à tout ça et c'est ce que j'ai de mieux à faire. Une personne du domaine médical m'a déjà procuré ce qu'il me faut et Jacques, mon copain médecin, va très certainement m'assister jusqu'à la fin.

– Je ne comprends pas que tu puisses parler ouvertement de ta propre mort. Ça me dépasse. Si tu avais encore une chance de guérison. Je ne sais pas moi, tu dois te battre pour vivre.

– Non, les preuves sont là et je dois les accepter avec tout ce que cela comporte. Il est trop tard. La période des soins est dépassée depuis longtemps. Jacques te le confirmera. Il nous a invités à souper ce vendredi, si tu acceptes bien sûr.

– Tu me laisseras parler avec lui de ta situation?

– S'il veut en parler avec toi, il sera libre de le faire.

– À cette seule condition, j'accepte de t'accompagner.

– Voilà, les choses sont réglées. On va souper quelque part?

– Tu te sens suffisamment en forme pour ça?

– Pour ça et pour d'autres choses aussi.

– Salaud, tu serais sur ton lit de mort et tu en demanderais encore. Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

– Ce n'est rien. C'est vrai ce que tu viens de dire, j'ai toujours envie de toi, de te serrer contre moi, t'embrasser, te caresser, te faire l'amour. Je suis un homme normal, non!!

– Si tu savais combien je t'aime. Maintenant, repose-toi un peu, j'ai des choses à faire.

Quelques minutes plus tard, Jean sombre dans le sommeil. À son réveil, il est en meilleure forme. Alex refuse de le laisser conduire et insiste pour qu'il couche à la maison.

Ils passent ensemble une soirée mémorable qu'Alex pourra, dans les années à venir, raconter à son enfant. Elle pourra lui raconter comment cet homme mourant a pu la rendre heureuse.



Après le déjeuner, Jean retourne chez lui, il a des choses à faire. Il a son plan. Il veut être le premier à acheter des choses utiles pour le bébé. Il ne prend pas le temps de rentrer sa voiture au garage, juste le temps de se changer afin d'être un peu plus à l'aise. Pendant qu'il marche vers l'entrée, il entend quelqu'un crier son nom. Il se retourne et reconnaît son ami John Vernon qui se dirige vers lui.

– Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ta visite aussi tôt le matin?
demande Jean, en souriant. On s'est vus hier. Tu t'ennuyais déjà de moi?

– Il se passe que je dois te parler.

– Tu aurais pu téléphoner, je me serais rendu à ton bureau ou on aurait pu aller manger ensemble.

– Non, il faut que je te parle seul et d'urgence.

– Tu as l'air bien sérieux. Toi tu as quelque chose qui ne tourne pas rond. Allez! Rentre.

Contrairement à son habitude, John Vernon ne sourit pas et semble songeur, ce qui inquiète son ami.

– Jean, je dois te poser une question. Je te la poserai qu'une seule fois, mais en ami. Au nom de notre vieille amitié.

– Cesse de tourner en rond et dis-moi ce qui ne va pas.

– Jean, as-tu tué tous ces gens?

La courte question eut l'effet d'une bombe, mais Jean continua néanmoins à préparer le café.

– J'attends ta réponse, insiste John Vernon.

– Tu veux ma réponse, ajoute calmement Jean. Elle ne te plaira pas.

– J'en ai entendu d'autres au cours de ma carrière. Sois seulement franc comme tu l'as toujours été.

– Oui, répond Jean sans quitter des yeux son ami.

– J'en ai douté jusqu'au dernier moment. Je suis désolé d'apprendre ça, mais je dois faire mon travail. Jean Poiré, je t'arrête pour le meurtre de...

– Attends, tu n'as pas besoin d'aller plus loin. De toute manière, je connais parfaitement bien les noms des personnes que j'ai tuées et je connais aussi mes droits. Mais avant que tu ne me passes les menottes, moi aussi j'ai une question pour toi.

– Je t'écoute.

– Quelqu'un d'autre est au courant?

– Non, seulement moi, parce que j'ai fait le regroupement de tout ce qu'on avait, même ta récente visite sur le pont, qui nous a été rapportée par la SQ. Pourtant, ce qui m'a vraiment convaincu, c'est ta présence près des lieux des explosifs. Le vol a eu lieu à Pont-Rouge et ta sœur demeure là. Sans compter qu'il n'y a qu'un policier pour donner des explosifs aussi facilement.

– Tu ne pouvais pas me voir d'où tu étais, précise Jean.

– D'où j'étais non, mais souviens-toi que je suis arrivé derrière toi sur Charest. Ta voiture était stationnée au coin de Bigaouette.

– Alors pourquoi n'es-tu pas venu me parler une fois ton travail terminé?

– Simplement parce que le patron criait après moi à la radio. Nous avions une réunion importante.

– Que vas-tu faire maintenant?

– Je n’ai d’autre choix que de t’arrêter.

– J’aimerais auparavant te raconter quelque chose de particulier. Tu ne me refuseras pas quelques minutes quand même?

– Je t’écoute, mais tout ce que tu diras ne changera rien à ce que je dois faire.

Pendant plus d’une heure, Jean Poiré parle avec son ami, lui expliquant tout ce qui s’est déroulé dans sa vie au cours des dernières semaines et ce qui devait lui arriver dans un avenir rapproché. John Vernon reste sidéré d’entendre ce que lui avoue Jean. Pas une fois il ne l’a interrompu pour lui poser une question, se contentant de serrer ses mains l’une contre l’autre. La situation dans laquelle il se retrouve maintenant l’indispose au plus haut point. Il se retrouve confronté entre son devoir et son amitié.

– Maintenant, tu sais tout. Tu as deux choix. Ne parler à personne de ce qui s’est dit ici ou m’arrêter immédiatement. Je te préviens tout de suite, même si je suis coupable de tous ces meurtres, jamais je ne permettrai qu’Alex, notre enfant et Hengy soient éclaboussées par cette affaire. Je n’ai plus rien à perdre, mes jours sont comptés et comme tu le sais, il n’y a plus aucun danger pour personne. Le public ne souffrira pas que je sois quelques jours en liberté. Je te le demande au nom de notre amitié, laisse-moi mourir en paix avec ma famille. C’est tout ce qu’il me reste dans la vie, seulement quelques jours. Je verrai à écourter ça pour éviter que tu puisses te retrouver dans une

situation délicate à cause de moi. Si je meurs comme c'est prévu, le dossier sera clos.

– Tu sembles oublier une chose. Une fois que tu seras mort, le dossier continuera. Je ne pourrai jamais le classer sans avoir un ou des accusés. Tu connais le système aussi bien que moi.

– Nous sommes donc tous les deux dans l'eau bouillante si je comprends bien.

– Je n'aurais pas pu trouver meilleure expression.

– Que vas-tu faire maintenant que tu as le coupable devant toi?

– Jean, ne me rends pas la situation encore plus difficile.

– Je n'ai pas l'intention de te faciliter les choses. Je joue l'avenir des miens et c'est tout ce qu'il me reste.

– Es-tu en train de me dire que tu ne te laisseras arrêter?

– C'est exactement ce que j'ai dit. Tu devras me tuer de tes propres mains.

– Tu es complètement fou.

– À toi de choisir. Je regrette de t'imposer pareille situation, mais je n'ai pas le choix. Quand tu es entré ici pour me poser cette question, tu ne pouvais pas prévoir ce qui arriverait. Tout ce que je te demande, c'est de me laisser quelques jours, je ne veux pas que mon enfant ait à traîner cette honte toute sa vie. Se faire crier que son père est un flic pourri et un assassin démentiel. Je ne le permettrai pas,

John, jamais, tu m'entends, jamais. Si tu essaies de m'arrêter immédiatement, tu devras expliquer ton geste et la situation à ma famille. D'une manière ou d'une autre, elle saura tout. Sauf si je meurs. Laisse-moi au moins cette possibilité. Si jamais quelqu'un d'autre que toi venait à conclure que je suis l'auteur de ces meurtres, alors tout le monde connaîtra la vérité. Sinon, le dossier traînera en longueur. Comme il n'y aura plus de meurtres, la poussière va finir par retomber et la population oubliera. La justice pourrie que nous avons ne sera pas mieux servie. Tué par toi elle se retrouve sans accusé. Et j'en connais qui se frotteront les mains, car l'assassin aura été puni. Le cas contraire, si les choses se déroulent comme prévu, si je meurs selon ma volonté, ils seront obligés de continuer les changements tant et aussi longtemps que l'auteur des crimes ne se retrouvera pas entre leurs sales mains. Ils auront peur et seule la peur les fera bouger et permettra à la population d'avoir une justice plus saine.

Un lourd silence règne dans la pièce. John Vernon fume sans arrêt. De longues minutes s'écoulent sans qu'un seul mot ne soit dit.

– Bon, dit soudain John en se levant. Je fais comme tu dis, je garde le silence parce que je crois que la justice sera mieux servie ainsi. Je sais que je transgresse mon serment d'office, mais je vivrai avec. Si tu as su prendre de tels risques au nom de la justice, je peux bien prendre celui-là. Adieu Jean, c'est tout ce que je peux te dire. Adieu vieux frère.

John Vernon se lève et quitte l'appartement sans se retourner, sans même donner la main à l'homme pour qui il a eu le plus grand respect durant toutes ces années.

Partie seize

Jean Poiré se retrouve maintenant dans une terrible situation malgré le fait que son vieux copain ait pris la décision de le laisser en liberté. Le visage entre les mains, il s'efforce de trouver une solution. Pour la première fois depuis des semaines, il n'a pas envie d'affronter la mort et voilà qu'il doit le faire pour le bien de son enfant et de sa famille. Que va-t-il dire à Alex? Quelle explication va-t-il lui donner?

Il décroche le téléphone, mais ne poursuit pas son geste. Il hésite, puis raccroche. Une douleur atroce lui traverse la poitrine au niveau de l'estomac. Au même moment, un terrible mal de tête fait son apparition. Il se sent étourdi, il n'ose pas se lever, ses jambes ne répondent plus. Tout devient noir.

Il ne peut évaluer la période de temps pendant laquelle il a été inconscient, la troisième en peu de temps. Ses jambes bougent à nouveau normalement, ses vêtements sont trempés de sueur, il a les cheveux mouillés comme s'il avait transpiré pendant des heures.

L'inquiétude le gagne. Cette fois il décroche le téléphone et demande à parler de toute urgence à son ami Jacques.

– Je t'écoute, lance le médecin.

– Je suis inquiet. Il lui raconte les réactions dont il a été victime ces derniers jours.

– Merde, lance le médecin.

– Pourquoi Jacques? Que m'arrive-t-il?

– Je passe te voir dans une demi-heure environ. Ne bouge pas de la maison sans que l'on puisse se voir et se parler.

– Je reste ici. Où crois-tu que je puisse aller sans mes jambes?

Jean reste assis, incapable de se lever. Ses jambes bougent, mais n'ont plus la force nécessaire pour le supporter. Ses mains sont froides et son mal de tête a disparu aussi rapidement qu'il était arrivé. Il doit parler à Christine. Il compose le numéro, mais c'est le répondeur qui s'enclenche. Il demande de le rappeler dès que possible. Au moment où il raccroche, on sonne à la porte. Il tente de se lever, mais n'y parvient pas. Il se jette sur le sol en se traînant jusqu'à la porte. Il l'ouvre en se soulevant à force de bras.

– Qu'est-ce que tu fais?

– Mes jambes ne répondent plus. Je n'ai plus de force depuis presque deux heures.

– Je vais t'aider.

Jacques le soulève et le ramène au divan. Il ouvre sa mallette, en tire une seringue et une fiole. Il pique l'aiguille dans la capsule et y fait pénétrer le liquide blanchâtre. Par une légère pression, par sécurité, il extirpe quelques gouttes au bout de l'aiguille. Il relève la manche du gilet de Jean. Après avoir trouvé l'artère appropriée, il injecte le contenu de la seringue.

– Ça va chauffer un peu dans ton bras, mais ça va calmer la crise. Ne bouge pas, je vais examiner tes jambes. Tu ne dois pas bouger pour quelques minutes, le temps que le médicament fasse son effet et circule dans ton sang.

– Que penses-tu de tout ceci?

– J'aimerais bien te dire des choses encourageantes, mais ce serait te mentir.

– C'est la fin n'est-ce pas ou devrais-je dire le commencement de la fin?

– C'est un peu ça. Les choses progressent terriblement vite. C'est la première fois que je vois une évolution aussi rapide.

– Il me reste encore du temps?

– Oui, mais je ne saurais te dire combien. J'ai rarement vu une telle évolution dans ce type de cancer.

– OK! Je n'en demande pas beaucoup, le temps de parler à Alex et Hengy, après je pourrai partir.

- Écoute, tu pourrais tenir encore plusieurs jours, voire quelques semaines.
- Tu connais mon idée sur le sujet et puis il y a eu des changements depuis notre dernière rencontre.
- Que veux-tu dire?
- Tu te souviens de John Vernon? mon confrère de travail.
- Bien sûr que je m'en souviens.
- Il a tout découvert. Il est passé cet après-midi et je lui ai tout avoué.
- Bon sang, c'est terrible. Que va-t-il arrivé à Alex, l'enfant, ta famille?
- J'ai pensé que tu pourrais me rendre un dernier service.
- Demande ce que tu veux.
- Je veux que tu viennes ici ce soir avec Charleen et que tu parles à Alex. Je veux que tu lui expliques tout, de manière à ce qu'il ne me reste plus aucune chance et que ma situation se détériore encore plus rapidement. Tu mets le paquet sur les douleurs et la souffrance s'y rattachant.
- Ce ne sera pas difficile, c'est précisément ce qui va se passer.
- Attends, je veux que tu la convainques que la seule solution est celle que j'ai choisie, c'est-à-dire l'euthanasie.

– Je ne te promets rien, mais je vais essayer. Tu sais, j’ai beaucoup de difficulté à admettre que ça puisse t’arriver, la maladie subite et puis cette affaire...

– Je sais, ce n’est pas reluisant tout ça.

– Repose-toi. Je dois aller à l’hôpital. Nous serons ici vers six heures trente.

Jacques repart et laisse son ami seul. Une heure plus tard, Jean réussit à se lever et à marcher. Il n’est pas très solide, mais au moins il se déplace. Il passe à la salle de bain et revient aussitôt reprendre place sur le divan. Il téléphone à Alex et l’invite pour le souper en compagnie de ses amis.

– Je serai là dans une heure et je vais tout préparer.

– Non, je commande du restaurant. Je veux me reposer un peu, je ne me sens pas très bien. J’ai encore eu une de ces crises tout à l’heure.

– Je me rends immédiatement chez toi. Je préfère être avec toi. Elle raccroche sans attendre sa réponse.

~

Il est six heures quarante lorsque Jacques et Charleen arrivent. Jean se déplace assez bien, mais il subsiste encore une trace de sa dernière aventure. Il n’a pas retrouvé toutes ses forces. La soirée se déroule bien. Le repas a été livré et servi par le personnel traiteur. Une fois

que tout est ramassé par les gens de DaCortina, ils quittent aussitôt. C'est le moment pour Jean d'amener ce qu'il voulait sur le tapis. Jacques enchaîne rapidement, il explique le contexte à Alex qui n'en croit pas ses oreilles. Elle ne pose aucune question pendant l'exposé de Jacques qu'elle écoute religieusement. Charleen lui tient la main comme une amie. En terminant, Jacques se lève et marche vers la fenêtre donnant sur le fleuve. Il y a beaucoup d'émotion dans l'air et il réussit à peine à retenir ses larmes.

– Jean, je peux te poser une question? demande nerveusement Alex en s'essuyant les yeux.

– Je t'écoute...

– Quand... veux-tu?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas. Bientôt.

– Je suis prête à accepter ta volonté, mais je veux que tu me fasses une promesse devant Jacques et Charleen.

– Je verrai, se contente de répondre Jean.

– Je veux être présente quand tu...

– Il n'en est pas question, crie soudainement Jean. Je ne pourrai pas le faire si tu es près de moi.

– Alors, je ne partirai plus d'ici. Il va falloir que tu me jettes dehors.

– Jean, intervient Charleen, tu ne peux pas lui refuser cette demande. C’est son droit de voir l’homme qu’elle aime... Elle ne peut continuer sa phrase.

– Jean, intervient à son tour Jacques, je pense qu’elle a raison.

Les deux hommes se regardent un moment.

– Si tu es pour être ici, tu dois savoir une chose.

En entendant cette phrase, Jacques devient blême, presque blanc.

– Tu dois savoir que Jacques va m’assister, mais il y aura une autre personne, Christine. C’est ma voisine, elle est infirmière et elle a tout ce qu’il faut pour...

– Ça ne me dérange pas. Je veux simplement que les choses soient bien faites, que tu ne souffres pas. Je ne veux pas te voir souffrir. Je ne le supporterais pas, crie Alex qui n’a plus le contrôle de ses émotions.

– Je te demande autre chose. Ce sera un terrible secret à garder. La sécurité de Jacques et de Christine en dépend. Tu dois me promettre de ne jamais le révéler à personne, peu importe ce qui pourra arriver dans l’avenir. Tu ne dois pas en parler, même à Hengy ou à notre enfant. Jacques va s’engager personnellement en signant le certificat de décès.

– Je t’en fais le serment sur notre amour.

– Bien, je n’en attendais pas moins de toi. Je téléphone à Christine, je crois qu’elle est rentrée, j’ai cru entendre sa porte tout à l’heure.

Quelques minutes plus tard, on sonne à la porte. Jacques va ouvrir et salue Christine.

Jean fait les présentations et explique à sa voisine l'entente qu'il vient de conclure. Elle est un peu mal à l'aise que tant de gens soient au courant de ce qu'elle a fait, mais rapidement, Jacques la rassure.

Alex sert le café et Jean lève sa tasse en disant :

– Je porte un toast au serment qui nous unit. Je tiens à vous dire toute mon admiration et la joie que j'ai de vous avoir comme amis. Merci!

La soirée se termine une demi-heure plus tard par le départ des trois invités. Jean se retrouve seul avec Alex. Ils discutent encore quelques instants et leurs corps remplis de tendresse s'unissent, pour la dernière fois peut-être.



Trois jours ont passé sans qu'Alex ne quitte son compagnon. Elle ne veut perdre aucun instant de lui. Jean a téléphoné à Hengy en lui disant qu'il passerait bientôt la voir avec Alex. Elle est très heureuse de voir que le couple s'est réuni.

La douleur que ressent Jean devient de plus en plus persistante. Il prend la main de celle qu'il aime et...

– Alex, je crois que le moment est venu de poser ce dernier geste pour protéger notre amour. Je me sens vraiment mal et la douleur ne me

lâche pas. C'est de plus en plus difficile chaque matin, sans compter que la nuit, je réussis à peine à dormir. Je suis épuisé.

– C'est ta décision, mon amour.

– Je te remercie de ta compréhension. Je savais que j'avais trouvé en toi la femme qui pouvait me comprendre. Tu es merveilleuse, tu sais?

– Cesse de dire des bêtises. Une femme qui aime fait ce qu'il faut pour celui qu'elle aime de tout son être. Cela n'a rien de spécial.

– Ne joue pas à la cachette avec moi. Je te connais bien et je connais les femmes. Bien peu auraient le courage de résister comme tu le fais. Surtout de comprendre comme tu le fais. Merci de m'aimer comme ça, mon amour. J'ai été heureux avec toi. Pour notre enfant, je ne sais pas quoi te dire, je te laisse le soin de lui expliquer quand il sera en âge de comprendre. J'aurais été le plus heureux des hommes en votre compagnie, mais le destin en a décidé autrement. Tu sais, ce fameux destin, on m'a tellement rabâché les oreilles avec ça. Maman disait : *le destin est tout tracé par Dieu et nul ne peut le changer. Tout ce que tu fais est prévu dans ta vie.* Jusqu'à un certain point, elle avait raison, mais jusqu'où je ne sais pas. Tu sais, depuis un certain temps, je pense souvent à elle et à papa et je me demande ce qu'ils sont devenus. Sans doute sont-ils près de moi sans que je le sache. Moi je dis que le destin est imprévisible, à tout le moins consciemment. Tu vois, il y a quelques semaines, tout était beau, mais aujourd'hui la mort va frapper à ma porte et elle veut me tenir compagnie.

– Tu n'as vraiment pas peur de mourir, moi je serais terrorisée.

– J’ai peur, mais pas une peur comme on en voit tous les jours. C’est une peur de l’inconnu. C’est une peur de laisser les nôtres, ceux qu’on aime dans la solitude. C’est un peu comme si on se sentait responsable de la peine ou de la douleur des autres. Mais vois-tu, depuis que je sais que tu vas m’accompagner, je suis heureux, je n’ai plus peur, car je ne serai pas seul. Maintenant, cet inconnu qui me faisait si peur est devenu un ami que je veux connaître, découvrir. C’est un peu comme si je me disais : *Tu ne les laisses pas seuls, tu seras tout à côté pour les guider, les protéger*. Je ne sais pas comment tout t’expliquer ce que je ressens. La mort elle-même ne me fait pas peur, au contraire, je la désire avec force. C’est mon droit et nul ne peut me l’enlever ou décider à ma place. Je pars heureux et malheureux à la fois. Je n’aurais jamais cru que je puisse connaître un jour le bonheur que tu m’as donné. La vie a été généreuse et difficile pour moi.

– Tu seras toujours dans mon cœur, mon amour. Pas une journée, pas une heure, pas une minute ou une seconde ne passeront sans que je pense à toi.

– Maintenant, je vais me reposer un peu si tu permets. Mais avant, je veux que tu me donnes un baiser. Je dormirai mieux.

– Je te laisse quelques minutes. Alex passe à la cuisine et prépare le café. Soudain, elle entend un cri qui la fige sur place. Elle échappe sa tasse sur le sol et coure vers la chambre. Jean est replié sur lui-même, son visage est blanc comme cire, sa respiration est saccadée et courte.

– Jean, que se passe-t-il, mon amour, parle-moi, je t’en prie parle-moi.

Jean ne répond plus. Du sang coule de sa bouche et tout son corps tremble.

Alex se précipite au téléphone. Elle veut parler à Jacques. Elle l'informe de la situation et pendant qu'il tente de la rassurer, une terrible impression l'envahit. Elle laisse tomber l'appareil et regarde celui qu'elle aime tant. La vie l'a abandonné.

Lorsque Jacques frappe à la porte, elle lui ouvre et il la jette presque au sol en passant. Il se rend dans la chambre pendant qu'Alex se jette sur le divan. Il revient quelques instants plus tard, le regard vide et le cœur gros. Il prend place près d'Alex et la serre contre lui. Ils pleurent ensemble l'amour et l'amitié.



Dans les semaines qui suivirent, la Sûreté municipale de Québec et la Sûreté du Québec décidèrent de ne pas diffuser au public le dernier message du Justicier. Ils avaient réalisé l'impact et l'importance de la peur que le Justicier avait déclenchés auprès des automobilistes et des gouvernements. Ils reçurent des dizaines de demandes de protection, mais n'en accordèrent aucune. De nombreuses personnes, ayant été mêlées à des accidents où il y avait eu mort, tremblaient de peur. Ils avaient peur de devenir la prochaine victime du Justicier. Certains allèrent jusqu'à se livrer à la police, avouant les ententes

illégales entre leurs avocats et la Justice. Le gouvernement dut déclencher une commission d'enquête au sein même de son système. Les capitaines Louis-Marie Côté de la SQ et John Vernon de la SMQ furent les premiers choisis comme officiers responsables et dirigèrent ce dossier de main de maître.

Personne n'apprit jamais que l'ex-capitaine Jean Poiré avait permis que se déclenche ce grand nettoyage et cela à tous les paliers du système. Ses deux vieux copains gardèrent ce lourd secret. Jamais le Justicier ne fut retrouvé. La hantise qu'il frappe à nouveau flotta longtemps dans l'air, suspendue comme une épée de Damoclès au-dessus de la tête des citoyens et de la Justice.

Alex eut son enfant à la période prévue. Un très beau garçon de 3.05 kilos. Il fut baptisé Jean-Alex en souvenir de son père.

Jean Poiré avait été vaincu par la mort, mais il avait atteint son but, protéger les plus démunis toujours plus nombreux. Il avait redonné à la Justice l'image qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Car, lorsque la Justice s'affaiblit, c'est l'anarchie qui prend sa place. Lorsque la Justice est faible, la police et toutes les institutions qui s'y rattachent s'affaiblissent aussi. La liberté et les droits de chacun sont dès lors attaqués lourdement, faisant place à la corruption et à la dégradation du système qui régit nos lois.

Son ami d'enfance, le Docteur Jacques Coulombe et son épouse Charleen travaillent avec acharnement afin que l'euthanasie soit reconnue comme un moyen légal de faire cesser les souffrances des

êtres humains qui ont le droit de mourir au moment choisi, lorsqu'il n'y a pas d'autre avenue. Un projet de loi est à l'étude. L'ex-capitaine Jean Poiré a atteint un double but.

Que son âme de combattant repose en paix!

FIN